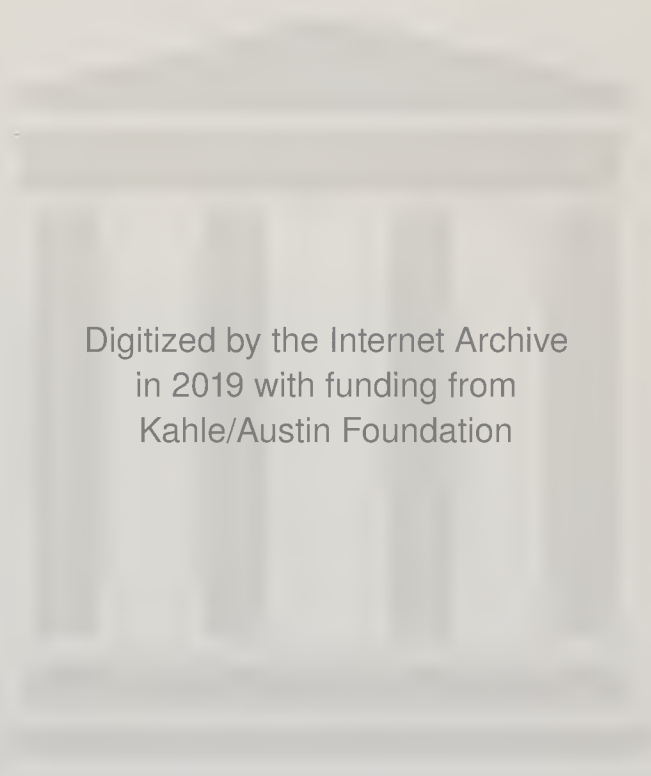


NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

*Je sais tout le plaisir qu'un
souvenir peut faire.*

(François COPPÉE).

J O U R S ÉTEINTS

Contribution à la Faculté des lettres
de l'université de Montréal.

JEAN BRUCHESI

JOURS ÉTÉINTS



*Librairie d'Action
canadienne-française L^{ite}*

1929

DC 28
·B 73-J

A mes amis.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Avis au lecteur	11

PAR ÉTAPES

Sur les routes de France	15
Moulins et tulipes	42
Au soir des cinquante ans	52
Neuville-sur-Vanne	63
Tour de Bretagne:	
J'aime Paimpol. . .	69
De Morlaix à Roscoff....	76
Bretagne bretonnante	84
La Bernerie et Noirmoutier ..	93
Au pays de Champlain	100
Nous avons fait un beau voyage. . .	110
Eaux de Vichy et Galets de Glozel	126
Biarritz, reine des plages	134
Bonsoir Paris!	141

TABLE DES MATIÈRES

DES FAITS ET DES HOMMES

	PAGE
Chez les écrivains catholiques	153
Sous la coupole:	
Réception de M. Camille Jullian	162
M. Célestin Jonnart à l'Académie française	166
Un jour aux assises de la Seine	173
O Canadiens, rallions-nous!	186
Bullier	195
<i>Edward P.</i> à la maison canadienne	202
Botrel est mort!	212
Silhouettes:	
Un maître: Maurice Barrès	221
Mgr Alfred Baudrillart	226
Paul Claudel, diplomate et écrivain	231
M. Firmin Roz	237
Le Canada en Sorbonne:	
M. Edouard Montpetit chez Richelieu	246
Le chanoine Chartier chez M. Descartes	255

AVIS AU LECTEUR

Les jeunes peuvent sans doute avoir des souvenirs. . . Il leur est d'ordinaire interdit de les évoquer publiquement, et surtout de les publier. Les pages qui suivent ne forment donc pas, à proprement parler, un recueil de « mémoires ». En grande partie inédites, ou ayant déjà paru dans Le Devoir, L'Action canadienne-française et Le Canada, sans avoir, en apparence, d'autre lien que le temps, elles prétendent toutefois fixer quelque fait, quelque figure ou paysage. Plus tard, elles permettront peut-être au chroniqueur de compléter le tableau de la vie canadienne en France, à certaine époque.

Au soir des JOURS ETEINTS, l'étoile qui brille porte à la rêverie, même à la tristesse. Mais on lit parfois, dans le ciel, l'annonce des lendemains lumineux.

J. B.

PAR ÉTAPES

SUR LES ROUTES DE FRANCE ¹

14 JUILLET.—Hier, sur la fin du jour, les deux premières mouettes venues des côtes de France ont survolé l'*Empress of Scotland*. Heureux augure! Ce matin, en regardant au sud, on apercevait vaguement la terre: les falaises de Bretagne.

Le voyage s'achève, et chacun se félicite d'arriver au terme sans avoir souffert des malices de l'océan. Les impressions d'une première traversée prennent du relief. Le cœur hésite cependant entre le regret qu'inspire toute fin d'un voyage heureux et la perspective des nouveaux horizons, des paysages et des figures qui vont désormais se présenter à la vue.

Ce soir, vers quatre heures, quand le navire aura dépassé les îles normandes, nous serons en rade de Cherbourg. Le train nous conduira tout de suite à

¹ L'exposition roulante canadienne parcourut la France, de juillet à octobre 1923, sous la direction de l'honorable sénateur Charles Beaubien qui en avait eu l'idée.

Paris d'où nous irons bien vite au Havre, point de départ de la grande tournée. Aux longues heures de détente entre deux infinis, aux conversations interminables que le sénateur Dandurand émaillait de ses souvenirs politiques, vont succéder le tumulte et l'imprévu d'une exposition roulante, la série des réceptions et des discours, l'empressement des foules et la succession des étapes sur les routes de France.

Le sénateur Beaubien et presque tout le personnel de la Mission économique nous ont précédés de quelques jours. Avec le sénateur Dandurand qui doit, après-demain, inaugurer l'exposition, au nom du gouvernement canadien, nous sommes sept retardataires. Chacun garde ses impressions. Je suis des yeux le vol fou des mouettes au bec jaune d'où sortent des cris stridents, et je te salue enfin, terre de France, toi qu'on aime avec le coeur et l'âme longtemps avant d'en avoir aperçu les rivages.

.....

16 JUILLET.—La distribution est faite. Nous voilà nantis, chacun, d'une ou deux des trente roulottes-automobiles alignées en forme de fer à cheval, sur la place Thiers.

La pluie a cessé pour onze heures qui est celle de l'inauguration officielle par des personnalités de

France et de chez nous venues au Hâvre. J'occupe l'une des deux extrémités du fer, et ce sera la dernière étape du ronflant cortège.

Je « suis » dans les sucres et les conserves. . . Il y a aussi des épis de blé-d'Inde en bocaux. Quelle puissance a donc l'Atlantique pour transformer un étudiant en droit en démonstrateur des conserves *Libby*? Est-il vrai que je sois condamné à veiller sur les bocaux de confitures et les sacs de sucre, dans chaque ville de France où nous « exposerons »? Un de mes camarades, qui étudie l'orgue à Paris, a charge de la chemiserie; un autre, architecte, des corsets et tricot. Quelle réclame pour ces produits du terroir! Et tout cela, parce que nous sommes arrivés juste à temps, parce qu'à la dernière minute, il a fallu embaucher une douzaine d'étudiants canadiens de Paris, pour combler les vides imprévus.

Mais le cortège achève sa tournée. Mon tour est venu. Derrière le bout de câble qui me sépare de la. . . plèbe et m'attache presque à ma voiture, — ne dirait-on pas un montreur de bêtes fauves dans un cirque? — j'attends l'attaque de pied ferme. Que répondre aux questions officielles? Je n'ai même pas eu le temps de lire toutes les inscriptions et réclames qui complètent l'harmonie des bocaux et des sacs. . .

Ces messieurs sont là. Des hauts-de-forme, des

képis avec ou sans feuilles de chêne, des bicornes, des melons: le tout conduit par le ministre du commerce, M. Dior, et le sénateur Beaubien rayonnant.

Présentation. . . poignées de mains. . . compliments. Le ministre, gros homme aux larges épaules, qui arrivait tout à l'heure sur le terrain, escorté par les dragons à cheval, dans un bruit de fanfare et le claquement des drapeaux, lève le nez vers les conserves de fruits et de légumes. La petite bombe, que je redoutais, éclate. . . « Expliquez à M. le ministre ce que vous avez dans vos voitures », me demande le sénateur. . . Bigre! Je saisis alors tout le néant des études que j'ai faites. . . J'ai la langue pâteuse, la gorge sèche. Le ministre attend, au milieu d'un impressionnant silence. . . « M. le ministre, messieurs, vous avez ici la voiture du sucre, à côté, celle des conserves. Vous pouvez lire les inscriptions qui vous donneront des détails inédits. celui-ci par exemple: la production du sucre. au Canada, emplirait une tasse assez large pour contenir toute la flotte de l'Angleterre. . . » Inutile d'en dire davantage. . . Ministre, sénateur, général, préfet ont disparu. Le ciel s'est obscurci de nouveau. Les dernières personnes du cortège défilent en saluant. . . « À quoi servent ces petits pois attachés par une ficelle? » questionne un monsieur portant melon. Cette fois, je peux donner des explica-

tions. « Ça? C'est du maïs. . . » Et je me lance dans une description de notre blé-d'Inde, la façon de l'apprêter et de le manger, en faisant appel à mes souvenirs de la cuisine familiale.

Quelques retardataires vont encore d'un étalage à l'autre. Les personnalités sont allées prendre part au banquet. Nous, les plus jeunes, — « ces messieurs de la mission », — n'y sommes pas invitées. A partir de Lille seulement, après que nos camarades de Paris nous auront quittés, on nous permettra d'avoir une place aux agapes officielles.

A ce premier banquet du Havre, le ministre a salué le Canada en termes émus. Le sénateur Dandurand a affirmé que le gouvernement de son pays approuvait la conduite de la France dans la Rhur. Le sénateur Beaubien, qui devra prononcer deux ou trois discours à chaque étape du voyage, — et il y en a bien soixante, — a opiné dans le même sens. Par la suite, il reviendra sur la question, à tel point qu'un jour l'ambassade d'Angleterre nous déléguera l'un de ses conseillers, observateur discret, fort aimable du reste, qui disparaîtra soudainement comme il était venu.

A deux heures, la foule a envahi la place Thiers ensoleillée qui devient une véritable ruche bourdonnante. Nous sommes tous au poste, plus ou moins glorieux, prêts à admirer des visages et à avaler la poussière. Foule énorme qui annonce celles de

demain et d'après-demain. Foule sympathique, riieuse, à l'esprit vif, docile aussi, et qui restera la même jusqu'à la fin. Elle nous regarde autant que les échantillons et questionne souvent. « Comme vous parlez bien le français! Où l'avez-vous appris? — Vous êtes en France pour la première fois? — Vous aimez la France? — Le Canada! quel merveilleux pays, paraît-il. — Que pensez-vous de *Maria Chapdelaine*? — Et ces conserves *Libby*? On nous en servait sur le front... » Tiens! j'aurais pu dire ça au ministre, ce matin.

Le défilé se poursuit. Il se poursuivra ainsi, presque sans interruption jusqu'à la fin d'octobre, offrant la variété des réflexions, des accents et des visages, mais conservant, dans son ensemble, l'intelligente physionomie du bon peuple de France.

.....

29 JUILLET. — Dans quelques heures, nous quittons Reims pour Verdun. Reims! ville des sacres, toute pantelante encore des horribles blessures de la guerre. Le sol que nous foulons depuis Amiens servit de champ de bataille à l'Europe; les routes que nous suivons furent celles par où passa l'invasion. Nous avons croisé deux chameaux qui marchaient placidement sous la conduite d'un nè-

gre. Là où il y avait jadis un petit bourg, il n'y a plus qu'un écriteau: « Etude de notaire. Ouvert les mercredi et vendredi. . . »

Terrains dénudés et bouleversés, arbres déchiquetés, monceaux de ruines au lieu de villes et de villages, chemins défoncés, casemates vides, abris provisoires, cimetières aux milles croix blanches ou noires: ce triste spectacle influe sur nos âmes, et, l'autre jour, lorsque, de loin, nous avons aperçu Reims dominé par sa cathédrale qui paraissait intacte, il nous a semblé que nos âmes devenaient plus légères.

C'est fête ici. Partout des drapeaux! A chaque moment, des acclamations. Les journaux, comme ceux de toutes les villes où nous passons, n'ont pas assez de pages à nous consacrer. Et nous avons parcouru cette ville qui, au lendemain de la guerre, n'avait plus que 15 ou 20 maisons intactes sur 14,000. On s'est vite mis à l'oeuvre, et Reims donne l'impression d'un vaste chantier de construction. Tout est à refaire.

Nous sommes descendus à cent pieds sous terre, dans ces caves, longues de dix milles, qui datent en partie du temps des Romains et abritent en permanence, dit-on, quinze millions de bouteilles de Pommery! Nous avons visité les docks et les peignages reconstruits, connu les personnalités les plus diverses de la région, entre autres ces deux hommes

dont les noms m'ont frappé: Léon Harmel et le comte Bertrand de Mun, fils des deux grands catholiques sociaux qu'on nous apprend, au pays, à vénérer comme des frères.

Les discours n'ont pas manqué, et ceux du sénateur Beaubien produisent une excellente impression. Depuis qu'on ne fait plus d'exceptions, il nous faut assister, chaque jour, à un nombre sans cesse grandissant de banquets, de vins d'honneur, de réceptions. Résisterons-nous longtemps à cette avalanche?

Mais de même que la cathédrale des sacres, Notre-Dame de Reims, domine la ville blessée qui ressuscite, ainsi, au-dessus de toutes les autres, c'est son image que nous emportons.

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle . . .

Hier, groupés tout autour de la Jeanne d'Arc miraculeusement préservée des obus, devant cette façade trouée et ces tours pantelantes, nous avons écouté la voix chaude et forte du cardinal Luçon. Cet admirable vieillard de 81 ans nous a conté l'histoire de Reims pendant la guerre et surtout celle de sa cathédrale où, chaque vendredi, sous le canon, il faisait son chemin de croix! Des larmes sont venues dans ses yeux et dans les nôtres lorsqu'il évoquait les longs jours de martyre, la

chute des obus qui ne respectaient rien, pas plus cette statue de Saint-Nicaise, « le sourire de Reims », sous laquelle ont passé les rois et Jeanne d'Arc, que le portail et l'horloge qui sonnait les hymnes religieux, pas plus que cet archevêché où la Pucelle dîna avec Charles VII.

Le juge Tessier, venu à Reims pour cette fête, remercia Son Eminence, et quelqu'un, dans la foule qui se pressait autour de nous, cria au cardinal : « Embrassez-le ! » La tête blanche de l'archevêque se confondit un instant avec celle plus jeune du magistrat, pendant que le peuple applaudissait.

Ce matin, dans un coin de la basilique que l'on commence à restaurer, sous un toit de fortune, parmi les échafaudages, le cardinal Luçon a dit la messe pour nous. O Jeanne, bonne Lorraine, sainte fille de France qui rendis au roi son royaume, intercède là-haut pour que Reims retrouve son sourire !

.....

2 AOÛT. — L'image de Verdun nous poursuit jusqu'au cœur de la Lorraine. La cathédrale au toit effondré où Mgr Ginisty célébra la messe, les forts de Vaux et de Douaumont, les collines ravagées, la tranchée des baïonnettes : tout cela continue de vivre, malgré l'entrée en Lorraine reconquise et

la splendeur de l'accueil qu'on nous fait. Nos jeunes âmes ont souffert à la pensée des jours terribles et des millions de morts enfouis sous le sol qui nous porte. Combien avaient notre âge et souriaient comme nous à la vie!

Pour nous voir entrer à la mairie, le peuple de Nancy s'est massé sur cette admirable place Stanislas qu'encadrent des hôtels et les édifices municipaux. Par les escaliers de marbre, sur des tapis de fleurs, on nous a conduits à la grande salle de réception toute rayonnante de ses glaces, de ses peintures murales, de ses immenses fenêtres où la lumière entre à flots. Nous nous sommes groupés dans un coin de la salle. Nos complets de voyage ne sont certes pas en harmonie avec le cadre. Mais on nous a excusés dès le 16 juillet. Du reste, pour sauver le principe, le sénateur Beaubien, à qui les voleurs de Lille ont laissé sa jaquette, et l'un de nous, charmant poète dont la redingote deviendra célèbre, ont une tenue plus protocolaire.

Soudain, les portes de la salle, qui s'étaient refermées sur nous, s'ouvrent avec fracas. Un gendarme en gants blancs annonce: « Messieurs: le maire de Nancy! » Un petit vieillard s'avance lentement, suivi de trois généraux, de l'évêque aux mains gantées de violet, du préfet chamarré et d'un groupe imposant de personnalités nancéennes. Il s'appelle Mangin, porte une courte barbiche blan-

che et ses yeux clignotants derrière le pince-nez nous fixent à tour de rôle au passage. Il prend la parole après les présentations d'usage. Il fut, il y a vingt-cinq ans, au Canada, à Québec, qui n'était alors qu'une ville modeste. « Mais j'apprends, dit-il, que Québec compte maintenant 1,400,000 habitants. . . Quelle vitalité chez vous ! » Nous dissimulons un sourire qui n'est pas de mise. . . N'empêche qu'il est charmant ce maire, l'un des premiers juristes de Nancy, un brave qui fut chef des pompiers pendant la guerre. Le sénateur lui dit notre émotion et notre joie ; et ceux qui nous reçoivent avec tant de munificence s'étonnent, pour la centième fois peut-être, d'entendre langage si correct.

Ce soir, pendant que s'achève un splendide banquet, la foule est revenue sur la place Stanislas, mais combien grossie ! Il y a là au moins 25,000 personnes, et la police nous fraye difficilement un passage pour nous permettre d'atteindre l'hôtel de ville. A peine paraissions-nous au balcon fleuri, que les applaudissements éclatent. On agite chapeaux et mouchoirs. On crie : « Vive le Canada ! » Sommes-nous des héros pour mériter semblable accueil ? « C'est le merci de la Lorraine au geste du Canada pendant la guerre », me dit un voisin.

Les mains ont cessé de battre et les mouchoirs, petites ailes blanches dans la nuit, se sont repliés. Sur les deux estrades élevées au pied de la statue de

Stanislas Leszczinski, père d'une reine de France, des jeunes filles ont entonné des chansons de Lorraine; d'autres exécutent les ballets anciens. Mille lumières, ornant la façade des édifices, éclairent cette foule vibrante, et, aux quatre coins de la place, les grilles de Jean Lamour complètent le féerique décor.

.....

20 AOÛT. — Depuis Metz et Strasbourg, je ne « suis » plus dans les sucres. A vrai dire, j'en sortais à Rouen, lorsque mon nouvel ami Désilets me passait sa voiture qui est celle de la « Pensée canadienne ». Entendez deux magnifiques reliures d'un M. Lafrance; des toiles de Rita Mount et de Clarence Gagnon, un bronze de Suzor-Côté, une «Evangéline» d'Hébert, une centaine de livres canadiens, et, dans chaque angle, deux écrans lumineux pour projections. Ça, c'était le clou. Et, pour voir la cinquantaine de projections qui se succédaient automatiquement, la foule s'écrasait devant ma voiture. Pour ne pas être emporté, je devais recourir à la force armée qui faisait circuler ces *M'ssieurs-dames*. « Regarde Montréal . . . Québec . . . Niagara . . . Tiens! des Sauvages! — Monsieur, qui représente cette statue? — Evangéline, héroïne de l'Acadie. » Et, pour ces braves gens qui ne deman-

daient pas autre chose, je devenais, pendant cinq minutes, professeur d'histoire. Je distribuais des brochures sur la province de Québec ou bien des morceaux de sucre du pays. . . Alors, c'était la ruée.

Désormais, un « flic » montera la garde autour de la Pensée canadienne... J'appartiens au « bureau des renseignements ». C'est plus agréable. On peut s'asseoir; on est sous la tente; on reçoit des cartes de visite en quantité, parfois même des photographies. Le soir, on est libre pour les banquets et les réceptions. Le nombre en a diminué, depuis l'ultimatum aimable du sénateur: « Encore quinze jours de cette vie-là, et nous entrerons tous à l'hôpital! » A regret, nos bons « cousins » de France se sont résignés. Mais ce que nous perdons en quantité, nous le regagnons vite en intensité.

Faut-il rappeler les déjeuners de Strasbourg, le dîner à l'Orangerie de cette même ville, les banquets de Mulhouse et de Besançon? Hier, à Dijon, patrie de saint Bernard et de Bossuet, une fête éblouissante nous réunissait dans la salle de Flore du Palais des Etats. Le commissaire de notre province, à Bruxelles, M. Langlois, y fit pleurer l'évêque de Dijon, Mgr Landrieux, en rappelant avec quelle fierté et quelle persévérance nous avons gardé nos traditions et notre foi. . .

Puis, ce fut Beaune et son merveilleux hospice du XV^e siècle tout plein du souvenir de Guigone

de Salins et qu'enjolivent les robes blanches des Soeurs du Saint-Esprit. Après la Bourgogne aux noms enchanteurs: Pommard, Nuits, Meursault, Volnay, Chambertin, nous passâmes Vichy, où nous étions, pour quelques heures, les personnalités du jour, Royat, Clermont-Ferrand où le maréchal Fayolle vint nous saluer, Montbrison où chacun avait son billet de logement, Saint-Etienne. . .

Je suis de Saint-Etienne en Loire
Où l'on fabrique nuit et jour
Des armes, objets de gloire,
Et des rubans, objets d'amour. . .

Saint-Etienne où, après le banquet, un général se mit au piano et joua les airs canadiens dont nous hurlions les paroles, pendant que le consul des Etats-Unis battait la mesure. . .

Nous voici à Lyon que bénit Notre-Dame de Fourvières.

.....

23 AOÛT. — Quel accueil Lyon nous réservait! Il existe donc une rivalité entre les villes qui nous reçoivent? C'est à qui ferait plus et mieux. Chambres de commerce, syndicats, municipalités, sociétés de toutes sortes: tout le monde veut organiser une réception, offrir un dîner. . . Et, si l'on nous demande quelle ville nous laisse le meilleur souve-

nir, nous ressemblons à des enfants entourés de jouets aussi beaux les uns que les autres et, par suite, incapables de se prononcer. Le sénateur Beaubien, qui est le point de mire des foules et s'acquitte de sa lourde tâche avec une dignité parfaite, ne peut déjà plus trouver les mots qui diraient notre émotion et notre joie reconnaissantes.

Cependant, les fêtes officielles ne sont pas toujours les plus touchantes. Avant-hier, Désilets et moi avons pris le train pour Roanne. Deux longues heures à travers le Forez montagneux et pittoresque; puis une ville de province qui a près de 40,000 habitants et semble toutefois dormir, en cette torride après-midi d'été. . .

C'est l'heure du soleil, sereine, ardente et pâle;
Le souple azur des monts tremble dans l'air léger...

Nous longeons les murs tout blancs de poussière, et nous allons frapper au 16 de la rue Carnot où habite Louis Mercier. Louis Mercier! le poète de la *Maison* et des *Pierres Sacrées*, celui qui a chanté le foyer, la terre, la vie simple, âpre parfois, mais belle toujours, les églises et la douceur des prières...

Autour du reposoir en flammes
Les fidèles sont prosternés;
L'on voit sur les fronts inclinés
Passer la lumière des âmes.

Nous entrons dans la modeste demeure, et aussitôt, d'une humble pièce où l'on nous conduit, une voix vient vers nous, accueillante: « Mes chers poètes! Mes chers confrères! » C'est lui qui veut bien m'appeler ainsi d'une voix douce. . . Il est mis simplement, porte des lunettes. Il a la bonne, la noble figure empreinte d'énergie des grands terriens, de ces « semeurs de blé qui furent ses ancêtres ». On dirait que c'est nous qui l'intimidons . . ,

Louis Mercier questionne sur le Canada, fait l'éloge de Blanche Lamontagne, indique dans quel sens, à son avis, doit se développer la poésie canadienne: fidélité au terroir élargie par les spectacles de la vie. Puis, à notre tour d'interroger. Et le Maître nous apprend qu'il est rédacteur du *Journal de Roanne*, hebdomadaire qui compte 12.000 abonnés, qu'il alla une fois à Paris où il ne pourrait ni ne voudrait vivre. Il ne se cantonne pas dans la poésie; mais, comme tous les vrais poètes, il a le coeur et l'esprit largement ouverts. Il nous confirme que la lutte est dure pour les catholiques de France, nous annonce que les prochaines élections de 1924 seront mauvaises et que Poincaré risque de tomber pour céder la place aux radicaux-socialistes.

Hélas! il faut rentrer à Lyon. Le grand poète nous a accompagnés jusqu'à la gare, et, dans le

train qui nous ramène, Désilets et moi, nous feuilletons les livres reçus, tout pleins de beaux vers. . .

A l'heure grise et douce où commence la nuit,
Et quand l'on voit monter, dans les branches obscures,
La lune qui se lève au-dessus du vieux puits.

Au lendemain de cette promenade, la municipalité de Lyon recevait la Mission économique canadienne dans l'immense salle des Fêtes de son hôtel de ville du XVII^e siècle. A travers des pièces ornées de lustres resplendissants, de Gobelins, de toiles de maîtres, de boiseries dorées, dans l'éclat des lumières et des fleurs, nous sommes arrivés, un à un, jusqu'au maître de céans: M. Edouard Herriot, maire de Lyon, socialiste notoire dont on parle tout bas comme d'un prochain premier-ministre. Il est gros, a le nez légèrement en trompette et un visage qu'on voudrait plus fin. On le dit bel orateur et fort intelligent.

Il nous reçoit princièrement. D'énormes corbeilles de fleurs et de fruits ornent les tables. La vaisselle est d'une grande richesse, aux armes de la ville, la coutellerie d'or et d'argent, les vins exquis et abondants comme toujours. Les « camarades » font bien les choses.

Mes voisins de table sont charmants. Ils posent mille questions, surtout sur la propagande française au Canada, sur la classe de Français qui

vont chez nous, sur nos sentiments à l'égard de la France. Ils ne sont pas les premiers, depuis six semaines, à questionner ainsi. Ont-ils compris ma franchise? Je l'espère.

Mais Herriot parle. . . Il le fait avec goût et habileté. Nous nous demandions comment il nous accueillerait, lui qu'on dit sectaire, antireligieux et anticatholique, quoique élevé par un prêtre. Et voilà qu'il parle comme parlerait un évêque de chez nous. Il vante l'oeuvre des missionnaires, des religieux et religieuses, fait l'éloge de Marie-de-l'Incarnation et du clergé canadien. . . Comment concilier tout cela avec des actes contraires et des gestes hostiles? Quand le maire de Lyon laisse le domaine de l'histoire, c'est pour nous apprendre que le bois d'érable sert, en France, à fabriquer des violons et des crosses de fusil. . . De l'histoire à la poésie n'y aurait-il qu'un pas?

Demain, nous coucherons à Aix-les-Bains, au bord du lac célèbre que chanta Lamartine, dont les eaux reflètent les montagnes de Savoie et les murs blancs d'Hautecombe.

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages. . .

.....

3 SEPTEMBRE. — Nous avons traversé la France du nord au sud, et fort heureusement personne

n'a voulu, pour ce faire, vérifier si la ligne droite est encore le plus court chemin d'un point à un autre. C'était mieux ainsi.

Trois jours à Marseille ont passé vite. Pour ne pas déplaire aux braves gens de Nîmes qui nous réclament à grands cris et veulent nous faire danser sur le sable des arènes, on nous enlève une quatrième journée.

Le 30 août, venant d'Avignon et d'Aix-en-Provence, nous entrons dans Marseille par le faubourg Saint-Antoine. Pour la première fois, depuis le départ, nous apercevons la mer, et quelle mer ! Une nappe couleur de ciel, avec, au premier plan, embrasée par le soleil de midi, Notre-Dame de la Garde.

Dans les confortables autocars jaunes, rangés le long du trottoir, il nous faut attendre les personnages officiels. Tout le faubourg est en émoi. On s'approche de nous. On nous examine. . . Et voilà qu'une femme accorte, chignon énorme, manches retroussées, pose une question, avec cet accent dont nous n'avions pas encore l'idée : « Mais où sont-ils les *Canadiens* ? » Un éclat de rire lui répond : « C'est nous ! » Et la brave femme, toute déçue, de répliquer : « Quel dommage, mon *bong*. . . Moi qui croyais les voir dans leurs costumes rouges, avecque des plumes ! . . . »

Enfin, nous repartons, et c'est bientôt la Canne-

bière, — trois coins de rue à peine, — fiévreuse, bourdonnante où le monde entier défile dans l'espace d'une heure. L'hôtel Bauveau donne sur le Port-Vieux. Mon ami Parizeau, qui exerce les fonctions de trésorier, occupe la chambre où coucha Lamartine avant de s'embarquer pour l'Orient, en 1832. Argent et poésie font souvent bon ménage...

Marseille! ville unique avec son port immense où viennent s'abriter les navires de toutes les parties de l'univers, avec son Prado et ses platanes magnifiques, sa Corniche, ses églises, ses vieilles rues mystérieuses, portique du monde oriental d'où l'on voudrait s'en aller vers les lointaines féeries... Elle nous accueille avec tout l'enthousiasme du Midi; et s'il arrive parfois à ses habitants de se *vanter* un peu en blaguant, aujourd'hui, ils peuvent le faire sans crainte: leur réception, dans l'éclat de leur ciel immaculé, demeurera l'une des plus brillantes du voyage.

A l'hôtel de ville, toutes les personnalités du monde politique, commercial, militaire et artistique nous reçoivent dans une profusion de toilettes éclatantes, de lumières, de fleurs et de drapeaux. Mais je note que Marseille sera l'une des très rares villes où nous ne verrons pas aussi les autorités religieuses. Pourquoi?

Les musiques jouent, le champagne coule. Après de brèves allocutions, Sylvain, de la Comédie fran-

çaise, récite « le Sabotier », aux acclamations de la salle. Comme Désilets se récuse, je dis de modestes vers à la gloire de la France. . . ce qui me vaut la « fraternelle accolade » du sénateur-maire Flaissières et celle du vice-amiral Fatou.

On nous fait admirer le port, les travaux presque terminés de ce merveilleux souterrain du Rove, creusé dans le roc sur une longueur de près de cinq milles, pour permettre d'atteindre l'Etang de Berre « qui, le matin, blanchit et qui, le soir, s'azure ». On nous offre à la Réserve, face à la mer bleue, l'un de ces banquets qui ferait se pâmer d'aise quelque moderne Gargantua. Un soir, sous les étoiles, nous nous retrouvons avec Sylvain à ce théâtre en plein air où l'artiste et sa femme jouent *Iphigénie en Tauride*. Et cette fois-là, nos chefs étant absents, c'est nous qui recevons les fleurs et les hommages de la foule. Vanité des vanités!

Mais il y a quelque chose de plus beau. Hier, dimanche, nous montons au complet à Notre-Dame de la Garde. Quelle lumineuse, quelle rayonnante journée! A la descente du funiculaire, nous nous engageons sur la longue passerelle qui conduit à l'escalier de pierre par où l'on arrive au parvis de la Basilique. Tout en bas, Marseille semblait assoupie dans la lumière, le Château d'If, dont les cachots abritèrent Mirabeau, Philippe-Egalité, le Masque de Fer (!) et le comte de Monte-Cristo

(!!!), n'est qu'un point brun sur le fond bleu. Les cloches de la Basilique sonnent à toute volée. Des banderolles et des drapeaux, par centaines, flottent au vent. Le parvis est noir de monde; on se penche pour nous voir venir. C'est le Marseille catholique qui nous reçoit ce matin.

Très droit, souriant, l'oeil petit derrière le pince-nez, revêtu des ornements épiscopaux, entouré de tout son clergé, l'évêque de Marseille, Mgr Champavier, accueille les Canadiens à l'entrée de sa Basilique. Il s'incline vers eux, vers le sénateur Beaubien surpris d'une telle réception. Quelques mots de bienvenue, et, à la suite de l'évêque, nous allons prendre nos places dans le chœur, pendant que les grandes orgues jouent *Vive la Canadienne!*

Avant de célébrer lui-même le Saint-Sacrifice, Mgr Champavier, se retournant vers les milliers de personnes qui s'écrasent dans la vaste nef, lance à la gloire du Canada une véritable acclamation. Pendant la messe, pendant que nos esprits s'en vont vers la terre lointaine, quelqu'un, tout près de nous, chante *O Carillon*. Et cela nous rappelle le dimanche de Dijon, lorsqu'après la messe les orgues de la cathédrale jouèrent *O Canada*.

Le soir, au théâtre, conférence par l'amusant docteur Ami qui, entre deux descriptions du sous-sol canadien, ne peut s'empêcher de glisser un mot sur la guerre, les Allemands, la Ruhr, ou la langue

française. Sur la scène, tous les personnages officiels, maire en tête, ont pris place. Nous cherchons en vain la souriante figure de l'évêque de Marseille. Personne ne l'ayant invité, il est allé s'asseoir au balcon avec un de ses prêtres. Mais le sénateur Beaubien l'y a aperçu. Quand son tour vient de prendre la parole, il salue d'abord, à la stupéfaction des autorités civiles, l'évêque de Marseille qui attire maintenant tous les regards. La foule a compris, et elle ne ménage pas ses applaudissements. Elle acclame l'évêque et le sénateur.

Demain, la Provence et Mireille

E fouligando, e belugeto,
E souvagello uno brigueto' ²

(MISTRAL).

.....

14 SEPTEMBRE. — La mer de nouveau, à Biarritz, cette fois, dans ce pays basque, patrie de Ramuntcho. Carcassonne, Toulouse et Clémence Isaure, les Pyrénées gracieuses: c'est déjà le passé. Nous avons vu, à Lourdes, l'émouvante bénédiction des malades. Avec 12,000 Normands et Bretons qui chantaient les louanges de Marie, j'ai porté mon cierge allumé, tout autour de l'Esplanade.

² Et folâtre et sémillante, et sauvage quelque peu.

A Bayonne, le maire, qui est franc-maçon, paraît-il, et Juif par surcroît, a mis au programme, bien que ce ne fût pas dimanche, une messe solennelle dans la splendide cathédrale du XIII^e siècle. Deux évêques nous attendaient. . . Y eut-il malentendu? La délégation canadienne, présente à la cérémonie, se réduisait au sénateur et à deux autres Canadiens.. Petit scandale!

A Biarritz, où se termine une écrasante journée dans la brise rafraîchissante qui emplit la baie de Gascogne, tout le monde parle de la révolution qui vient d'éclater en Espagne. Alphonse XIII, qui, hier, jouait au golf ici, est vite retourné à Madrid; et on nous montre du doigt le ministre de la guerre qui passait la frontière tout à l'heure, après avoir démissionné.

Banquet, le soir, à l'hôtel du Palais sur l'emplacement de l'ancienne résidence impériale de Napoléon III. Puis théâtre avec d'aimables dames; promenade au Casino qui nous permet d'échanger quelques mots avec la célèbre Suzanne Lenglen... « Ces chers Canadiens qui nous aiment tant et que je n'ai pu voir lors de mon récent voyage en Amérique!!! »

Le lendemain, en route pour Arcachon, à travers les Landes où vivait « Mademoiselle de La Ferté », entre des forêts de pins entaillés comme nos érables. A l'heure du déjeuner, arrêt à Léon.

paisible village qui a un maire de 80 ans! Ce brave homme tout ému ne s'est jamais trouvé à pareille fête. Notre passage fera époque dans sa vie qui s'achève. À la fin du repas, il veut à tout prix prononcer un discours; mais tous les convives ont fui, sauf un Canadien de langue anglaise qui dit à peine deux mots français. . . Il faut battre la générale dans la cour où les uns poursuivent les canards et les oies, dans les bosquets où les autres cherchent à se libérer des vapeurs de vins trop généreux. . .

Dans trois jours, après Bordeaux où je dois faire une nouvelle conférence, sous la présidence de l'ancien ministre Chaumet, je me séparerai de la mission et gagnerai Paris par étapes. . . Là-bas, rue Saint-Denis, on a déjà repris les commentaires du code civil. Je suis en retard.

.....

5 OCTOBRE. — Ce soir, venant de Londres, je m'embarque à Liverpool, à l'heure même où, de l'autre côté de la Manche, l'exposition roulante arrive aux portes de Paris. . . Les côtes de France se sont effacées dans la brume. Quand les saluerai-je encore, comme il y a trois mois, dans l'éclat du soleil de juillet?

Toutes les impressions reviennent, toutes les émotions, tous les sourires, les petits faits amusants,

les accueils enthousiastes, la longue acclamation qui nous salua de ville en ville. Ce qui fut une fête continuelle n'est plus qu'un amas de souvenirs. Des milliers de noms voltigent dans la mémoire. Et l'on retrouve encore, au bord des lèvres closes, la fraîcheur parfumée de tous les matins de France. Matins de la riante Normandie; matins d'Alsace et de Lorraine, quand nous descendions vers le sud par les défilés des Vosges; matins de Savoie et de Provence, à l'heure où les nids s'emplissaient de chansons; matins de Poitou et de Saintonge dont nos pères ont connu les charmes et l'éclat! Et ce peuple de France, du Nord ou du Midi, de Bourgogne ou de Touraine, de Grenoble ou de Toulouse, foule immense qui a défilé sans fin devant les voitures de l'Exposition! Et cette Exposition elle-même, magnifique réalité qui fut la pensée du sénateur Beaubien, qui a fait couler tant d'encre, occupé toutes les colonnes de tous les journaux, et même, s'il faut en croire un poète humoriste, troublé les vaches de la Sologne. . .

J'avais beau, d'un oeil effaré,
Dit tout bas la vache qui broûte,
Regarder le chemin ferré ;
Le train maintenant suit la route.

J'étais tranquille et nez au vent,
Rêveuse, près de la barrière,
Pour regarder le train devant ;
Mais voici le train par derrière. . .

SUR LES ROUTES DE FRANCE

Ma tête tourne avec mon lait,
Et, dans mon enclos solitaire,
Je songe au vieux train qui filait
Emportant des pommes de terre. . .

(Adrien PLUMEL).

De grandes affiches multicolores ont annoncé notre passage. Dans les villages, les gardes-champêtres ont battu le tambour, et, sur le bord des routes, les foules ont crié: « Vive le Canada! » Toutes les cloches des cathédrales ont sonné pour nous. Mais ce bruit, ce fracas de musique et d'acclamations, cet éclat d'une fête inoubliable ne nous ont pas empêchés d'entendre battre le coeur de la France. Car ce coeur-là, oubliant les blessures récentes, nous avait reconnus!



MOULINS ET TULIPES

6 AVRIL 1925. — A Paris, en principe, la grève des étudiants dure toujours; mais ce sont les vacances de Pâques. J'ai fait comme tous les vrais Parisiens, et me voici loin de la Sorbonne, loin de la vie trépidante. Par Liège, j'ai gagné la Hollande, et par Utrecht, Amsterdam, « la Venise du Nord ».

La propreté reconnue des villes et des maisons hollandaises charme le voyageur. Mais il y a plus. Tous ces canaux—les polders—tantôt larges, tantôt étroits, qui sont les veines du sol hollandais, toutes ces maisons aux toits pointus et ces moulins gracieux dont les ailes tournent dans le silence de la campagne: c'est une poésie nouvelle, c'est le repos qui transforme l'être.

Certes, à Amsterdam, c'est aussi la vie des affaires et du commerce. Dans les deux grands ports règne une activité sans cesse renaissante. Les péniches, chargées de marchandises, vont lourdement sur les canaux, vers l'intérieur, et les trains ne dé-

semplissent pas. Mais au centre de cette vie fébrile des brasseurs d'argent, que d'oasis! A deux pas du Damrak, le forum d'Amsterdam, ce sont les petites rues étroites, le long des canaux silencieux, que dominant les coupoles de la cathédrale Saint-Nicolas. . . Les rêveurs y vont flâner par ces après-midis de printemps nouveau.

Et puis, dans cette mer qui s'appelle la Zuyder-zée, à quelques milles d'Amsterdam, l'île de Marken, indifférente au tumulte qui l'avoisine, immuable parmi ce qui passe, semble dormir. Marken! Une page de conte de fée! Des maisons de pêcheurs, aux toitures rouges, aux volets verts ou noirs, qui abritent un millier de Hollandais et Hollandaises en sabots, vêtus du pittoresque costume national; quelques douzaines de barques aux ailes noires qui glissent vers le nord; de petits canaux aussi, et des moulins!

Le ciel est bas et gris. Lentement, le bateau à vapeur gagne le large. A quatre ou cinq milles de Monnikendam, la ligne sombre de Marken. Peu à peu, on distingue les toits rouges, le clocher de l'église protestante, et le linge aux couleurs voyantes que le vent agite sur les cordes. Un coup de sifflet. . le bateau ralentit. C'est le hâvre de Marken où s'abritent les barques de pêche.

Peu de touristes à cette époque de l'année. Mais de charmantes Hollandaises très blondes, comme

les gens du nord, nous accueillent à l'arrivée. Elles ont les bras à moitié nus, et font claquer leurs gros sabots. Les jupes sont rouges, les blouses noires avec de la dentelle. Sur les têtes, quatre ou cinq bonnets de dentelle superposés qui laissent tomber sur les épaules deux longues tresses blondes. Les hommes, pour la plupart, sont au large. Seuls restent quelques vieux, vrais types de Hollandais qui, la pipe entre les dents, les mains dans les larges culottes bouffantes, se promènent sur le môle avec les petits en sabots. Le silence enveloppe les hommes et les choses. Parfois le clapotis de l'eau dans les cuves des laveuses qui nous disent bonjour, l'éclat d'un rire de dix-sept ans, le chant du coq, les cris d'enfants blonds qui jouent avec des chèvres. Pour qui a lu *La Brière* de Châteaubriant, Marken rappelle certaines pages du beau livre, quand glisse, sur les chalandières, le bateau plat d'Aoustin.

Je déjeune à l'unique hôtel de l'île. Le patron parle français. Tout en m'apportant des oeufs, du pain et du fromage, il me laisse entendre qu'il ne fait ni religion ni politique. Il vit seul à Marken, depuis vingt-quatre ans. Vers 1905, il hébergea Coquelin. Il me montre avec fierté les quelques lignes que le célèbre comédien écrit dans le registre de l'hôtel.

On a vite fait le tour de Marken, par les sen-

tiers qui conduisent tous au cœur du village. Les maisons au toit pointu et rouge, minuscules comme au pays de Lilliput, dénotent la même propreté et tournent vers le soleil couchant leurs volets blancs, noirs ou verts. Au-dessus de la porte, souvent, une date laisse rêveur : 1607, 1650, 1701!... Que de générations ont passé là, vécu là, loin du tapage des grands centres. Il faut deux heures à peine pour se rendre à Amsterdam. Combien parmi ces vieux et ces vieilles, qui trottinent par les sentiers pierreux de l'île, n'y sont jamais allés ! Combien parmi les enfants, qui courent avec les chèvres, ne verront jamais les coupoles de Saint-Nicolas !

Assise, sur le pas de sa porte, une vieille me fait signe d'entrer chez elle. « Français ? Français ? . . . Belle France ! » Et, ce disant, elle met la main sur son cœur. Sa maison, comme toutes celles de l'île, ne comprend que deux chambres, luisantes ainsi que des sous-neufs. Aux murs, des assiettes de faïence, des images, des bonnets et des sabots sculptés. Dans la plus grande des deux chambres, l'alcôve et le lit. Sous le lit, une espèce d'armoire où l'on couche les tout-petits. Il faut donner quelques « cents » pour la visite.

L'étroit chemin entouré d'eau me ramène vers les quais. Une autre vieille, toute cassée, m'arrête et me fait comprendre qu'elle veut être photographiée.

Une jeune et jolie femme, qui habite face au môle, m'invite à prendre une tasse de thé, devant la fenêtre d'où j'aperçois la mer. Elle me raconte qu'elle a déjà reçu la reine de Hollande, Mary Pickford et Douglas Fairbanks. . . Elle dit que tout le monde est heureux à Marken. . . Il suffit d'être bon. J'apprends que les filles de l'île portent cinq bonnets jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Après le mariage, qui a lieu entre vingt-et-un et vingt-quatre ans, elles ne gardent plus qu'un seul bonnet. Le culte du souvenir est intense à Marken où l'on se transmet la robe de mariage, de génération en génération. Certaines de ces robes, comme celle que porte mon interlocutrice, ont parfois deux cents ans.

La nuit est venue tout à fait quand je rentre à Amsterdam. Les rues sont pleines de monde. Les brasseries regorgent d'hommes et de femmes qui chantent. Au fond d'une salle de billard, un orchestre misérable joue des airs de Carmen: « Toréador! en garde!. . . »

Comme te voilà loin, petite île de Marken aux jolies filles en sabots jaunes et bonnets blancs!

.....

8 AVRIL. — La campagne hollandaise rit au soleil du matin. Peu à peu disparaissent les dernières maisons de Haarlem, patrie de Ruysdaël,

toute pleine du souvenir de Frans Hals, et ville des tulipes. Maintenant, tout le long de la voie ferrée, jusqu'à La Haye, vont se succéder les parterres de fleurs: jonquilles, jacinthes, tulipes, narcisses. C'est le jardin de la Hollande renouvelé avec le printemps. Quel peintre merveilleux a vidé sur la campagne ses boîtes de couleurs? Du jaune, du bleu léger, du rose tendre, du rouge et du violet à perte de vue: immense damier dont chaque case est un bouquet!

A certain moment, il n'y a plus de fleurs, mais un canal qui s'enfonce vers le sud et le nord ou bien un carré vert où paissent des vaches de Potter. Et puis, le jardin recommence. Nous sommes au royaume de l'amateur de tulipes. La fleur gracieuse, toute droite sur sa tige, rajeunit le paysage et le colore, au pied des moulins dont les ailes, immobiles à cette heure, sont comme les bras d'une grande croix dans le ciel lumineux de la Hollande.

.....

9 AVRIL. — Après avoir passé Leyde, et Delft où dorment les princes de la Maison d'Orange, j'arrivais hier à La Haye, paisible capitale qui possède, à deux milles de son centre, l'une des plus belles plages du nord: Scheveningen. Il faut visiter en hâte le château six fois centenaire du comte Guillaume II, qui servit de prison aux frères de Witt,

le palais des anciens comtes de Hollande, à la physionomie française, le luxueux Palais de la Paix où la statue du Christ, don de la République Argentine, accueille le visiteur. Que n'ai-je plusieurs semaines à vous consacrer, vieux maîtres hollandais: Potter, Van Loo, Ruysdaël! Que ne puis-je rêver de longues heures devant ta *Leçon d'Anatomie*, ô Rembrandt! et rire de bon coeur avec tes bourgeois aux figures épanouies, admirable Frans Hals!

.....

10 AVRIL. — Une heure encore, et ce ne sera plus la Hollande. Rotterdam est déjà loin, et son port tout plein du mouvement des remorqueurs, des péniches, des voiliers, des dragues et des transatlantiques géants. Voici Dordrecht qu'illustra le pinceau de Van Goyen. Quelques moulins agitent encore leurs ailes au-dessus de la campagne basse que sillonnent des canaux étroits. . . Et soudain, c'est la mer qui pénètre jusque dans les terres, qui semble être au niveau du sol et explique le nom de Pays-Bas.

Quelle splendeur dans le paysage, en cette après-midi de Vendredi-Saint! Vers le nord, par-delà les grands ormes qui bordent les canaux, le soleil, tout rouge, descend dans la mer. Un dernier moulin se dresse, les ailes immobiles. Des voiles noires rayent l'horizon que colorent les lueurs du cou-

chant. Le train m'emporte vers la Belgique. Les vitres de mon compartiment brillent comme les toits des petites maisons de Marken.

18 AVRIL. — C'est jour de foire à Malines. Tout autour de la cathédrale, débordant même jusqu'au canal de Louvain, en face des maisons reconstruites, une enfilade de baraques et de tentes. On parle flamand, on parle français, et l'on vend de tout, depuis les ustensiles de cuisine jusqu'aux dentelles les plus fines.

De la guerre, de l'occupation, du bombardement même, les traces disparaissent peu à peu. Seule ou presque, la cathédrale Notre-Dame n'a pas encore pansé toutes ses plaies. La grande voix qui parla au nom de la Justice outragée, en décembre 1914, s'y fait toujours entendre. Mais comment oublier que le cardinal Mercier fut alors le Droit dressé contre la Force, la Justice réclamant le respect dû au visage de l'homme et la réparation du mal causé? Inflexible, il résista à tout et à tous. Au-dessus des monceaux de cadavres et de ruines, sa haute taille domina la mêlée et sa foi inébranlable attendit la délivrance. Il incarna « cette Belgique inoubliable qui fit, la première, grincer et gémir l'appareil terrifiant de la force allemande, parce que, dans ses rouages, elle avait jeté le petit diamant de l'honneur. »

Dans quelques minutes, le cardinal Mercier accueillera avec une paternelle bienveillance le Canadien qui retourne à Paris. . . C'est l'heure. La porte s'est ouverte. Le cardinal est debout, les bras tendus. Quel beau sourire sur les lèvres! La haute taille se courbe un peu. Un rayon de soleil, pénétrant par la fenêtre, vient jouer parmi les touffes de cheveux blancs. La majesté du personnage arrête les mots qu'on voulait dire.

« Quel souvenir je garde du Canada! Montréal, Québec sont dans ma mémoire pour toujours. » Et le geste lent souligne l'affirmation. Ces souvenirs si fortement évoqués sont de petites pierres blanches sur le chemin d'une vie magnifique.

« Et Notre-Dame! Jamais je n'ai vu, je pense, un auditoire aussi nombreux et recueilli! » Les souvenirs se précisent et s'expriment en phrases aimables et courtes: souvenir de l'archevêque de Montréal, dans les chambres de l'Hôtel-Dieu; souvenir du vénéré cardinal de Québec si vigoureux encore, de l'inoubliable séance au Palais de Justice de la métropole . . .

Après le passé, quelques mots sur le présent. L'université de Montréal, son programme d'enseignement, ses professeurs, ses étudiants sont l'objet de maintes questions. « Les universités, disait le cardinal, sont les leviers du monde intellectuel. » Et le cardinal apprécie, comme le plus bel homma-

ge, l'enseignement, dans nos facultés de philosophie, de cette science thomiste dont il s'est fait le rénovateur et le champion.

L'avenir des Canadiens français intéresse vivement le primat de la Belgique. « Restez unis, chez vous. Gardez vos écoles jalousement. Ne donnez jamais l'exemple d'un peuple divisé. » Renversé, c'est tout le problème flamand, si angoissant pour les patriotes belges.

Quelques mots encore sur la jeunesse canadienne. . . Vingt minutes ont passé comme passent vingt secondes. La main s'est levée pour bénir les rêves et la lointaine patrie. Dans l'encadrement de la porte, le cardinal dresse sa haute taille, avec aux lèvres, toujours, le sourire que seuls n'ont jamais pu connaître les envahisseurs de 1914.

À quoi bon parler politique ou guerre plus ou moins rapprochée ? Oublions les petitesesses et les mesquineries qui nous entourent . . . De grandes figures dominant le monde. Il faut y porter souvent les yeux pour ne jamais perdre confiance et ne jamais faillir. « Un acte moral vaut mieux qu'une pensée, et la moralité de l'acte monte à mesure que s'affranchit l'intention qui l'inspire », écrivait un jour l'archevêque de Malines . . .

AU SOIR DES CINQUANTE ANS ¹

C'EST le 12 juillet 1875 qu'une loi du Parlement français consacra la liberté de l'enseignement supérieur. Les catholiques ne tardèrent pas à en profiter. Sous l'initiative des évêques, on décidait aussitôt à Paris, à Lyon, à Angers, à Lille, à Toulouse, la fondation d'Instituts catholiques.

Cette année 1925 marque donc le cinquantenaire de ces belles et fécondes institutions. C'est une date à retenir. L'on comprend Paul Bourget qui a écrit : « Pour les hommes de ma génération, le cinquantenaire des Instituts catholiques représente une des plus importantes étapes que la pensée française ait parcourues depuis la fin du Second Empire. » En des fêtes mémorables, les catholiques de France ont rappelé la période difficile des débuts, salué les morts dont l'oeuvre auréole les noms aimés, et projeté sur l'avenir toute la lumière d'un haut enseignement.

¹ Novembre-décembre 1925.

Vingt jours après les fêtes de Lyon, qui se déroulaient les 4 et 5 novembre, c'était le tour de Paris. Dans la célèbre maison des Carmes, s'élevaient les voix les plus chaudes, les plus vibrantes. Des flots de lumière inondaient les vieux murs, témoins de tant de gloires et de deuils. L'Institut catholique! C'est lui qui a repris les traditions de l'antique Sorbonne, et, par-dessus les siècles, Mgr Baudrillart donne la main à Jean de Gerson. L'histoire de l'Institut lui-même, depuis cinquante ans, renferme peut-être les pages les plus élogieuses et les plus honorables écrites à la gloire des savants catholiques de France.

Trois jours durant, à Saint-Sulpice, au Trocadéro, dans l'église des Carmes, près du tombeau d'Ozanam, l'on a recommencé l'histoire en se rapprochant des morts. Et des noms étaient sur toutes les lèvres, qu'on prononçait avec reconnaissance et respect. Des noms qui appartiennent à la France, oui, mais qui appartiennent d'abord à l'Institut catholique d'où peu à peu, sortant de l'ombre, ils ont gagné les hauteurs illuminées. Mgr d'Hulst, Mgr Péchenard, de Lapparent, l'abbé Rousselot, Claudio Jannet, Mgr Duchesne! Et Branly, et l'abbé Calvet, et tous les autres, quelques-uns plus obscurs, mais tous dévoués au service de l'Eglise, de la France, du haut enseignement. C'est encore Bourget qui a raison: « Honorons, dans ces professeurs,

les plus efficaces apologistes d'un temps où s'est accomplie une oeuvre de restauration intellectuelle dont nous commençons seulement à mesurer la portée. »

Comme il faisait bon, en ces jours radieux, ne plus penser aux tristesses qui endeuillent le visage de la France et le coeur de ses amis! Dans la chaire de Saint-Sulpice, c'était d'abord la voix de l'éloquent évêque de Châlons, Mgr Tissier, chantant le *Te Deum* d'action de grâces. Le lendemain, mercredi, 25 novembre, c'était l'apothéose, en présence de trois cardinaux, du nonce du Pape, de quarante archevêques, évêques et prélats, dont Mgr Emard, d'Ottawa, de quarante représentants d'universités étrangères venus d'Espagne, de Belgique, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, de Hollande, de Pologne, de l'Amérique du Sud, des Etats-Unis, du Canada. . . Près de 6,000 personnes emplissaient à sa capacité le vaste Trocadéro: sénateurs et députés, hommes du peuple, étudiants et étudiantes. . .

On acclame avec frénésie le beau vieillard que le Pape a choisi comme son légat. Impossible de ne pas évoquer, quand il se lève, cet après-midi du 28 juillet 1923, alors que le cardinal Luçon, au pied de la Jeanne d'Arc de Reims, accueillant la mission économique canadienne, racontait, d'une voix qu'étouffaient les sanglots, le martyre de la cathédrale des sacres! . . .

Il parle avec force, d'une voix claire et vibrante comme celle d'un jeune homme. Il parle, au nom des absents, au nom du Pape qui lui a écrit : « Nous savons très bien que tous ceux que l'Institut catholique a eus jusqu'ici pour recteurs et pour maîtres... ont toujours obéi aux conseils et aux désirs du Siège apostolique avec une parfaite docilité et un parfait dévouement. » Après le Pape, c'est un ancien professeur, le cardinal Gasparri, qui salue la maison où il passa « la meilleure partie de sa vie ». Puis, c'est le cardinal Bisletti et le roi d'Espagne lui-même qui transmettent leurs félicitations et leurs vœux à l'Institut catholique.

Et la voix du patriarche de Reims jette les mots d'espoir, les paroles de réconfort et de joie. Personne ne bouge dans les tribunes, sauf pour applaudir le cardinal et l'acclamer à la fin de son discours.

Mgr Baudrillart se lève à son tour, et l'on sent bien qu'il est le héros de la fête. A ce moment-là, comme depuis quinze ans, le recteur et l'Institut ne font qu'un. La gloire de l'un rejaillit sur le nom de l'autre, et la beauté de l'oeuvre auréole le prélat.

Avec Mgr Baudrillart, nous relisons l'histoire de l'Institut depuis 1875. Il ne dissimule rien, ni les rayons et les ombres, ni les hardiesses, ni les hésitations. Leçon d'histoire et de confiance, son magnifique discours est aussi, est surtout une leçon

d'énergie, une franche leçon de devoir... Elle n'était pas hors de propos.

Enfin, un grand vieillard s'avance au bord de l'estrade, les épaules un peu voûtées, portant en sautoir le grand cordon de la Légion d'Honneur. Le primat de Belgique sourit à la foule qui l'acclame. Toute la salle est debout. On crie, on trépigne... et au bruit des applaudissements, tous les souvenirs s'éveillent, depuis 1914. Le cardinal Mercier! peut-être la plus belle figure de notre époque, un nom autour duquel s'est faite l'unanimité de l'univers! Et comme les applaudissements ne cessent pas, le cardinal continue de sourire.

Un religieux silence règne maintenant dans la salle, et la voix qui parla jadis au nom du Droit contre la Force, dit à la France catholique l'admiration et le respect du peuple belge. Il salue à son tour l'Institut de Paris, et c'est bientôt l'universitaire qui parle, revendiquant pour les catholiques la liberté de l'enseignement supérieur. « Fidèles à l'esprit de l'Eglise, nous sommes décidés plus que jamais, sous la direction de saint Thomas, à poursuivre notre oeuvre scientifique... »

Le lendemain soir, autour du maréchal Foch et du cardinal Dubois, à l'hôtel Lutetia, près de cinq cents convives acclamaient une dernière fois le glorieux Institut et son magnifique recteur. Oui magnifique! et ce soir-là surtout, quand, avec un

AU SOIR DES CINQUANTE ANS

entraîn superbe et une verve intarissable, il saluait les cinquante universités qui avaient envoyé des représentants ou des adresses. Avant d'achever son tour du monde, il s'arrêta un peu sur les bords du Saint-Laurent et s'inclina devant la pensée française qui continue d'y vivre. Avec une délicatesse dont nous lui savons gré, il fit applaudir le Canada, Montréal et son archevêque, ² « cet ami fidèle et dévoué dont tout Français doit garder le souvenir. »

Il ne restait plus qu'à se séparer. On avait prié pour les morts, exprimé la confiance dans l'avenir, secoué les énergies. La maison des Carmes rentrait dans le silence; chacun reprenait sa vie de travail. Pour le recteur et les maîtres éminents de l'Institut, c'était vraiment un soir de victoire. . .

Manibus date lilia plenis.

* * *

Encore sous la forte impression des fêtes de Paris, il faut se rendre à Angers pour le 1^{er} décembre. Le dimanche, 29 novembre, à 7 heures du matin, le rapide de Nantes sort lentement de la gare d'Orsay. Il fait presque nuit encore. Mais peu à peu,

² Chose intéressante à noter, Mgr Baudrillart ne nomma ce soir-là que quatre personnes vivantes et non présentes : le Pape Pie XI, le roi d'Espagne, Alphonse XIII, le cardinal Gasparri et Mgr Bruchesi.

les vapeurs se dissipent et la lumière, venant de l'Orient, court d'un champ à l'autre, fait sourire les fermes et chanter les oiseaux. Journée claire et froide qui rappelle la fin d'octobre, aux environs de Montréal ou de Québec. Mais il a neigé. De çà de là, des taches grises qui font ressortir les taches blanches. Sur l'horizon, parfois, la silhouette d'un chasseur. Le paysage est gai dans le soleil. . . Les petits villages de pierre aux capuchons de neige, comme sur les images, se succèdent jusqu'à Beaugency où l'on veut entendre parler du Canada. Beaugency! Un peu de la gloire de Jeanne d'Arc s'est posée sur son nom, et, dans la Loire qui coule, paresseuse, sous le pont du Diable, la petite ville se mire avec un brin de coquetterie. L'accueil charmant de l'aimable curé Pauvert, la sympathie des auditeurs font trouver les heures trop courtes. . . Et déjà, c'est Angers, la gare Saint-Laud, le bon roi René.

De Lyon, en passant par Paris, « la vague d'émotion collective » dont on a parlé déferle jusqu'à Angers. La beauté des fêtes dans la douceur du paysage d'hiver, le sourire accueillant des Angevins, depuis le distingué recteur de l'université, Mgr Gry, jusqu'à l'étudiant en droit qui accompagne le « délégué » : tout contribuera à faire de ce second séjour à Angers l'une des choses les plus charmantes de voyages déjà multipliés.

AU SOIR DES CINQUANTE ANS

L'université catholique d'Angers est née en 1875, elle aussi, exactement le 1er octobre. Un grand évêque, Mgr Freppel, présida à sa naissance, veilla avec émotion sur sa première enfance, et des dévouements remarquables, qui arrachent parfois les larmes des yeux, ont fixé les étapes de ses cinquante ans de belle vie. Et puis Angers, c'est un peu le Canada français. . . Le Canadien y découvre vite une atmosphère de famille qui réchauffe le coeur et une sympathie qui se manifeste au premier abord. Après de multiples voyages sur tous les points du territoire français, je ne pense pas qu'on puisse avoir ailleurs la même impression. Des liens étroits d'amitié se sont établis entre Angevins et Canadiens, et l'actuel évêque d'Angers, l'éloquent Mgr Rumeau, ne parle jamais sans émotion de son ami, l'archevêque de Montréal, et de la splendeur du Congrès eucharistique de 1910.

De plus, l'un des dix premiers professeurs de l'université d'Angers, M. Auguste Aubry, avait enseigné auparavant à l'université Laval de Québec. Dans sa *Légende d'un siècle*, Louis Fréchette évoque le souvenir du vieux professeur de droit romain: ³

Un modeste savant, parisien de race,
Qui commentait le code et récitait Horace
Par coeur.....

³ Cf. *Légende d'un siècle*; *Spes ultima*.

Des ouvriers de la première heure, il ne reste plus que M. Buston et M. de Villeneuve dont ce fut un peu la fête, les 1er et 2 décembre.

Cette fois encore, le Pape saluait les catholiques de France dans la personne de l'évêque, du recteur et des professeurs d'Angers. Les cardinaux Bisletti et Billot, ce dernier ancien professeur, proclamaient de leur côté la fidélité du souvenir. Et l'on se prenait à redire les noms qui sont la gloire de l'université: Hervé Bazin, Maurice de la Taille, Mgr Pasquier, Mgr Legendre, René Bazin, ce fidèle ami du Canada dont le sourire est fait d'éternelle jeunesse, le comte du Plessis de Grenédan, père héroïque d'un héros. . .

A la cathédrale, pleine à craquer, toute fleurie, en présence du cardinal Charost et de quinze évêques, dont Mgr Emard, de tous les professeurs en toge, des représentants de l'étranger, des sénateurs et des députés de la région, Mgr Rumeau célèbre la messe pontificale. A l'Evangile, du haut de cette chaire sculptée par David, la parole du cardinal Charost descend sur l'auditoire attentif et recueilli. Quelle voix vibrante qui ne laisse voir aucune trace de fatigue! Et pourtant, l'archevêque de Rennes parlait avant-hier à Tunis et à Alger, hier à Paris. . . Il raconte brièvement l'histoire de l'université, passe en revue l'oeuvre de toutes les facultés, cite Racine, les poètes latins, et, glorifiant l'oeu-

vre d'Angers, prononce à la fois l'éloge du haut enseignement catholique.

L'après-midi, au cirque-théâtre, trois mille personnes sont rassemblées sous la présidence du cardinal infatigable. Mgr Rumeau, Mgr Legendre et Mgr Gry font l'éloquent récit des cinquante ans d'existence féconde. Mgr Baudrillart, au nom des universités françaises, salue la soeur d'Angers.

Pour parler au nom des universités italiennes, belges, polonaises, etc., on a choisi le représentant de Montréal. Mgr Rumeau venait justement de faire applaudir le Canada et l'archevêque de notre métropole. Pour l'accueil magnifique et vibrant, pour la longue acclamation qui alla tout droit au coeur, le plus sincère merci n'est pas suffisant.

En clôturant la séance, le cardinal Charost souleva de nouveau l'enthousiasme de la salle à l'adresse du Canada et du cher archevêque malade dont il rappela la présence au Congrès eucharistique de Londres, en 1908. Nous pouvons écrire, sans crainte de nous tromper, que, ce jour-là, Angers et Montréal étaient vraiment à l'honneur. N'en aimons que mieux l'Anjou et les Angevins. . .

Plus me plaît le Liré. . .

Et plus que l'air marin la douceur angevine. . .

Le lendemain, 2 décembre, après le souvenir pieux donné aux morts, l'heure était venue de se séparer.

Nous restions deux jours encore pour visiter, avec le sympathique abbé Le Helloco, les divers pavillons de l'université, les maisons d'étudiants, la prospère école d'agriculture, et pour redire un peu aux Angevins, dans une conférence présidée par le recteur, ce que n'a pas cessé d'être le Canada français.

De nouveau, c'est la route vers Paris, vers la vie fiévreuse après des heures de paix bienfaisante et de douce hospitalité. Il n'y a plus de neige sur les champs et les toits des maisons, mais toujours du soleil. Et pendant la course folle du train à travers la campagne, on devine, de village en village, le travail silencieux, incessant de la province française. Les mots de joie, les cris d'espérance, les chansons du souvenir assaillent l'esprit et le cœur.

Au domaine de la pensée catholique, c'est aussi le travail lent qui prépare, espérons-le, l'éclatante renaissance. Nos « cousins » de France se sont peut-être enfin décidés à suivre le conseil que Veuillot donnait au jeune comte de Mun: «Sabrez! sabrez!»



NEUVILLE-SUR-VANNE ¹

IL y avait longtemps qu'on parlait d'honorer la mémoire du fondateur de Montréal à l'endroit même où il naquit. Toujours remises, les fêtes vont enfin avoir lieu.

De concert avec M. Pierre Dupuy, deux amis des Canadiens: M^e Bloud, avocat à Paris, et M^e Gateau, notaire à Estissac, ont préparé un programme. Le Cercle des Etudiants canadiens a endossé le projet, lancé les invitations. Il ne nous reste plus qu'à partir pour le patelin du sieur de Maisonneuve. On nous y attend. De Troyes et des villages environnants, on viendra à Neuville, préfet en tête. Il y aura des discours, de la musique. Le curé de Villemaur, qui est aussi desservant de Neuville, a même promis, en secret, une solennelle bénédiction du Saint-Sacrement dans la vieille église où fut, un jour, baptisé Paul de Chomedey.

Par ce dimanche gris du mois de mai, malgré le

¹ 30 mai 1926.

ciel menaçant, allons donc à Troyes et à Neuville, au berceau de ces deux géants de notre histoire que sont Marguerite Bourgeoys et le sieur de Maisonneuve. Sur l'un des quais de la gare de l'Est, nous sommes plus de quatre-vingts, dont onze prêtres et une religieuse de Notre-Dame. C'est presque une invasion cléricale que dirige l'honorable M. Roy...

Au départ, de gros nuages roulent dans le ciel bas, aussi vite que le train. Mais, peu à peu, le soleil fait son oeuvre magique. Le ciel est presque lavé quand nous arrivons à Troyes, l'antique capitale des comtes de Champagne.

Nous devons, paraît-il, arriver une heure plus tôt; et le comité de Troyes n'attendait qu'une soixantaine de Canadiens... Heureusement, le coeur de nos « cousins » est large, et il reste bien quelques taxis libres.

Après l'échange des premiers saluts, nous visitons la jolie ville de Troyes, si riche en monuments de la plus grande valeur. Mais nous avons deux heures à peine pour admirer la merveilleuse cathédrale des XIII^e et XVI^e siècles et ses incomparables vitraux, pour passer à Saint-Martin, dire un bout de prière dans l'église Saint-Jean où, le 21 mai 1420, fut signé le traité qui donnait le royaume de France à Henri V d'Angleterre, où Jeanne d'Arc vint prier, dix ans plus tard, et où Marguerite Bourgeoys reçut le baptême. Chacun voudrait s'attar-

der par les rues tortueuses aux vieilles maisons en encorbellement et à pignons. A la bibliothèque, l'exposition de documents relatifs au Canada mériterait à elle seule un long arrêt. Nous prenons tout de même le temps de lire l'acte de naissance de la vénérable religieuse.

Le déjeuner expédié rapidement, comme le reste, nous partons pour Neuville. Le but de notre pèlerinage est à quinze milles de Troyes. Les autos nous conduisent, à travers la campagne légèrement ondulée, vers le patelin caché parmi les arbres. Nous refaisons, en sens inverse, le chemin que Paul de Chomedey dut suivre un jour, avant de gagner Troyes, puis Paris, La Rochelle et la Nouvelle-France.

Neuville! Une grande rue, une petite place devant la mairie, une cinquantaine de maisons clairsemées, une vieille église qui croule sous le poids de cinq siècles, une tour aussi vieille, et, tout près, la Vanne: un ruisseau de chez nous. Enveloppant tout ce paysage, en temps ordinaire, le profond silence des campagnes éloignées. Mais aujourd'hui, Neuville est en fête, en proie à l'animation, à la joie. A l'entrée du village, un arc de triomphe avec des mots de bienvenue; partout des fleurs, de la verdure, des drapeaux. Les musiques jouent; près de quatre mille personnes nous acclament au cri de « Vive les Canadiens! »

Le préfet tout chamarré et l'honorable M. Roy nous ont précédés. L'excellent curé Bodié leur explique que la première visite sera pour l'église, la vieille église, pauvre maison du bon Dieu où l'on ne dit presque plus la messe. Elle est pleine à craquer; mais les drapeaux et le feuillage ne parviennent pas à en dissimuler les blessures. C'est donc dans ce sanctuaire abandonné qu'un jour l'eau sainte du baptême coula sur le front du fondateur de Montréal? C'est là, sous cette voûte qui menace à chaque instant de crouler que le jeune homme vint demander la lumière pour l'avenir et entrevit peut-être sa glorieuse destinée? Nos coeurs se serrent. La plaque de bronze, donnée par la Société historique de Montréal, en souvenir du fait lointain, ne détruit pas la pénible impression.

Après les mots de bienvenue du représentant de l'évêque de Troyes et de M. Bodié tout rayonnant d'allégresse, l'un de nos prêtres, l'abbé Caillé, exprime les remerciements et l'émotion des pèlerins que nous sommes. Et, tous ensemble, Français des deux Frances, unis dans le souvenir d'un héros commun, sous ces voûtes qui ne sont plus habituées à de pareilles fêtes, nous chantons le *Tantum ergo*. . .

Sur la place de la mairie, qui porte le nom de Paul de Chomedey, la foule est compacte. Le maire et les conseillers municipaux de Neuville, un peu

surpris de n'avoir pas eu nos premiers saluts, nous accueillent à leur tour. Les fanfares s'en donnent à l'aise sous les arbres. Les photographes ne ratent pas leur coup et « croquent » même le préfet à côté de la religieuse. La foule s'est tue, les cuivres aussi. Quatre orateurs. Dans son discours, fort bien écrit du reste, le préfet parle de la France de Voltaire et de Zola. . . Le maire de Neuville, M. Raby, lit la lettre que lui adresse le maire de Montréal, « not' Médéric ». . .

Les discours achevés et longuement applaudis, chacun des invités signe le procès-verbal de la cérémonie sous les yeux de M. Martin qui avait envoyé sa photo en même temps que son message.

Puis, un crépitement sec. . . Ce sont les bouchons du champagne qui sautent jusque dans les branches, effarouchant les moineaux, au nez de la foule qui nous regarde boire après nous avoir acclamés.

La journée tire à sa fin. Il faut remonter en taxi. Les applaudissements reprennent de plus belle. On agite chapeaux et mouchoirs. « Vous reviendrez ? ». . .

Divers groupements de la ville de Troyes (Chambre de commerce, syndicat d'initiative), nous offrent un plantureux banquet au buffet de la gare. Nous ne raterons sûrement pas le train de Paris qui part un peu après neuf heures. Mais pas trop de vin et pas de discours!

Un coup de sifflet. . . Il faut partir. Nous nous retrouvons dans nos wagons, ravis comme des écoliers en vacances. Nous chantons à tue-tête, dépensant les dernières forces qui nous restent au soir d'une émouvante et longue journée.

Peu à peu, le silence s'est fait dans les compartiments, rompu par le vacarme des roues sur l'acier et, de temps à autre, par le sifflet de la locomotive. Les lumières de Troyes se sont effacées à un tournant. Le train file vers la capitale, à travers la campagne qui ne nous intéresse plus, noyée dans l'ombre.

L'image de la pauvre église blessée nous poursuit. Nous revoyons le brave curé qui nous la montrait du doigt, avec des larmes plein les yeux. Ferons-nous quelque chose pour empêcher l'église de mourir? pour que Neuville demeure une étape magnifique du voyageur canadien, pèlerin du souvenir sur les routes de France? Quelqu'un tend la main. Un autre passe le chapeau. « Pour l'église de Neuville, s'il vous plaît. »

M. le curé Bodié recevra quatre cents francs pour son église — modeste obole — et M. le maire deux cents, pour fonder un prix Paul de Chomedey à l'école communale.

TOUR DE BRETAGNE ¹

J'AIME PAIMPOL. . .

QUITTER Evian pour une plage des Côtes-du-Nord; laisser derrière soi les eaux changeantes du Léman où scintillaient à la nuit les mille lumières de Lausanne, d'Ouchy et de Montreux, pour les eaux plus fortes de la Manche, les Alpes de Savoie aux pics éternellement blancs pour l'humble massif d'Arrée: c'est changer du tout au tout, en peu de temps, un paysage de vacances.

On traverse rapidement Paris où il fait chaud, où il n'y a que des étrangers sur les boulevards, dans les hôtels, dans les autocars pleins à craquer. Les étrangers! Ils n'ont pas très bonne presse en France. . . Et j'approuve les Français qui veulent bien faire une distinction entre les diverses catégories d'étrangers, mais se refusent à devenir la proie, eux et leurs biens, de quelques rastas gonflés de

¹ Août 1926.

livres, de dollars, de marks ou de pesetas. . . On a vu récemment des citoyens de la libre Amérique coller des billets de cent francs sur les glaces de leur autocar, pour montrer aux passants le cas qu'ils en faisaient; d'autres allumer leurs cigares en public avec des billets de cinquante. La liste des moqueries, insultes, bravades, peut s'allonger encore. Aussi, comprend-on l'exaspération — plutôt rare, avouons-le, — des Français qui soignent tant bien que mal le pauvre petit franc. . .

Dans le train qui file à travers l'Orléanais sur Rennes et Saint-Brieuc, des cris partent du compartiment voisin du mien. . . « Espèce d'Anglais! » Un mouvement trop brusque a fait passer par la fenêtre un chapeau de femme; et le mari en accuse un gros homme blond qui s'exclame: « Mais pardon, pardon. . . je suis Hollandais! »

Dans les premiers jours d'août, des navires de guerre français ont jeté l'ancre devant les jolies plages de Saint-Quay-Portrieux. Des vedettes y conduisent les touristes qui veulent visiter. Sur plusieurs pancartes on a écrit: « Passage: 10 francs. Pour les Anglais: 50 francs! »

Enfin, beaucoup d'hôtels, dans les endroits moins à la mode, refusent d'accueillir des étrangers. . . On fait toutefois exception pour les Canadiens qui peuvent voyager partout sans avoir rien à craindre. Visitons donc la Bretagne,

TOUR DE BRETAGNE

O terre de granit, recouverte de chênes!

Parcourons cette côte découpée que protègent des récifs, ces plages de sable d'or qui courent de Saint-Malo jusqu'au-delà de Roscoff.

La ville de Saint-Brieuc ne serait-elle plus qu'à l'entrée de la Bretagne? On y voit cependant des coiffes, des calvaires, de très vieilles demeures. Dans la cathédrale Saint-Etienne, commencée au XIII^e siècle, il y a le tombeau de l'évêque Guillaume, le seul saint breton, avec saint Yves, canonisé suivant les formes par les papes; et, à la droite, en montant vers le choeur, près de la table de communion, le catafalque toujours dressé, comme dans chaque église du pays d'Arvor.

Allons de Saint-Quay jusqu'à Paimpol, par la route accidentée d'où nous dominerons plusieurs plages abritées derrière les récifs, ou bien, à travers la lande recouverte de genêts, par le petit train qui souffle, crache, empeste, dans un bruit d'enfer, sans aller beaucoup plus vite qu'un attelage de boeufs basques!

Et voici Paimpol! Deux syllabes qui sonnent, une chanson dans l'air, et l'ombre d'un pauvre *gâs* qui se perdit aux pêches d'Islande. . . La mer est haute; elle va jusqu'au fond du port étroit que nous traversons. Puis, c'est la descente du bassin, vers le large où des récifs se rient des vagues en fureur.

A droite, la falaise, la célèbre falaise qu'immortalisa Botrel, pas bien haute, plus haute en tout cas que le petit Grégoire, et falaise quand même ! A quelques kilomètres devant nous, trois « Islandais » ont jeté l'ancre, et le soleil joue à travers les vergues. N'ayant plus de provisions, ils sont rentrés hier avec leur pêche de six mois.

A gauche, un sentier qui s'enroule comme un ruban autour de quelques maisonnettes, une chapelle, et là-haut, un calvaire. C'est Pors-Even où Loti écrivit *Pêcheurs d'Islande* ; c'est la chapelle de la Trinité où Yann et Gaud échangèrent leurs serments ; c'est la croix des Veuves dont le pied, usé par tant de larmes amères, est devenu presque aussi doux que les bras des femmes qui s'y sont enroulés !

Nous passons en rêvant. Le poète et le romancier sont morts. . . Une ligne rouge. . . Bréhat ! Nous descendons au Port-Clos. Quand est fini le déjeuner sur l'herbe, la promenade à travers l'île commence. Sommes-nous en Bretagne ou sur les bords de la Méditerranée ? dans une île de la Manche ou sous les ombrages magnifiques des îles de Lérins ? A la façade de toutes les maisons basses, sur le sommet des murs de pierre qui les protègent, des centaines de roses s'épanouissent au soleil. Au détour d'un chemin creux, un palmier dresse sa fine taille et le vent d'ouest agite les longues feuil-

TOUR DE BRETAGNE

les minces. Sur les talus, les grands bras des cactus se replient vers le sol, comme pour y prendre racine. Tout autour de l'île principale, des îlots, des rochers de granit rouge où bondissent les vagues à la crête écumeuse. Et, là-bas, par-dessus le bouquet de pins, le bassin de Paimpol. Au centre même de l'île, à l'endroit le plus élevé, il faut aller prier saint Michel, isolé dans son humble chapelle de bois. Les filles de Bréhat et d'ailleurs y viennent demander un mari au céleste archange. Les murs sont tout noirs d'inscriptions. . . « Bon saint Michel, faites que j'épouse celui que j'aime, au mois de septembre. . . » « Bon saint Michel, donnez le bonheur à papa, à maman, et un mari à ma grande soeur Yvonne! » Et le bon saint Michel — dont j'ignorais la nouvelle fonction — semble sourire dans sa niche. Il a l'air doux de saint Joseph, mais avec trop de rouge sur les joues.

La vedette nous reconduit à la pointe de l'Ars-couët, sur une eau transparente comme du cristal. Il faut faire en auto les quelque dix kilomètres qui nous séparent de Paimpol. Arrêt à Ploubazlanec pour dire une courte prière sur les tombes des marins. C'est du cimetière de Ploubazlanec qu'il est question dans *Pêcheurs d'Islande*. La belle Gaud s'arrêtait souvent devant les noms des disparus. Des croix de bois accrochées à la pierre, de pauvres fleurs fanées depuis longtemps. . . « En

mémoire de Pierre-Marie Cadic... disparu à Islande à l'âge de 33 ans. . . » « Joseph Le Pivert, disparu en mer. . . 21 ans!. . . » « Disparu à Islande. . . » « Mort en mer. . . » : le refrain douloureux se répète sur tout le mur qui va de l'église à la route. Les grands yeux bleus des Bretons têtus se sont fermés, dans une seconde d'épouvantable angoisse, sur une vision d'enfance où passaient les cheveux blancs d'une grand'mère et la coiffe à deux pointes d'une Paimpolaise amoureuse. . .

* * *

C'est le 15 août ! Grande fête en Bretagne, depuis Redon jusqu'à Brest. Toutes les cloches des clochers à jour se sont mises en branle. Un des nombreux Pardons a lieu ce matin à la Clarté, entre Perros-Guirrec et Ploumanach, au bord de la mer. L'autel se dresse au point le plus élevé de la côte sauvage. La foule se masse sur le plateau, le dos tourné à la mer éclatante sous le soleil. Très peu de costumes ; beaucoup de coiffes. Aucun de ces aveugles qu'on avait l'habitude de conduire au Pardon pour y invoquer Notre-Dame de la Clarté. Seuls, deux ou trois infirmes, sans jambes ou sans bras, excitent la pitié des passants en agitant leurs moignons noircis. L'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Serrand, préside. On chante en latin, en breton ; et, la messe dite, on se disperse par groupes pour man-

ger à l'ombre d'un menhir ou d'un dolmen, en attendant l'heure de la procession.

Quand le soleil paraît accroître son ardeur, des chants s'élèvent sur la route qui descend de la Clarté vers Ploumanach. Le cortège défile lentement: pêcheurs de Guirec portant sur leurs épaules un petit voilier, jeunes filles de Ploumanach en longues robes blanches, qui soutiennent la statue de Notre-Dame, hommes et femmes de l'Ile Grande, de Louannec, de Kermaria, de Saint-Quay-Perros. Il y a des femmes tout en noir dont les robes et les franges des longs châles, magnifiquement brodés, traînent dans la poussière.

Le soleil est au zénith. Le cortège s'en va, les coiffes oscillent de gauche à droite, le vent agite les bannières, poussant vers l'intérieur des terres les mots des cantiques bretons et la voix grêle des cloches. L'évêque bénit dans un sourire. . . Ainsi, ils iront tous jusqu'à l'antique chapelle, à deux kilomètres sur la gauche, non loin de la statue de pierre de saint Guirec dont le nez a une vertu spéciale. Les jeunes filles, qui parviendront à faire tenir une épingle dans le nez du saint, contracteront mariage avant la fin de l'année. En dépit de la vie chère, il y a toujours du monde aux pieds de saint Guirec quand les vagues ne viennent pas jusque là.

Au retour, arrêt dans la vieille ville de Tréguier,

digne comme il convient à une dame âgée de la bonne société. Il y avait un évêque, jadis, à Tréguier, patrie de Renan. L'ancienne cathédrale est bien belle, et, sous les arceaux du cloître, les hironnelles doivent encore chanter matines. . . Vénérons le chef de saint Yves, *advocatus et non latro*. Cette précieuse relique fait oublier la statue de Renan élevée sur la place même de l'église, portant sur son socle des inscriptions blasphématoires. La maison de l'ancien séminariste, très humble, est tout à droite, dans une rue voisine.

Quand, sur le retour, nous traversons la rivière de Tréguier, c'est pour voir, face à la route, une auberge qui loge à l'enseigne du « Pont-Canada ». Nous nous retrouvons partout.

* * *

DE MORLAIX À ROSCOFF

« Si Anglais te mordent, mords-les! » La vieille et fière devise de la jolie ville doit dormir quelque part dans un musée d'antiquités. Les Anglais ne mordent plus. . . et ne sont plus mordus. Ils répandent des livres sterling en souriant, et les Bretons de Morlaix ou de Quimper les reçoivent avec un sourire égal. Et puis quelle douceur en ce coin de Bretagne! La ville est encaissée entre de petites collines, au fond d'une vallée verdoyante. De loin, on dis-

tingue à peine les toits des maisons parmi les arbres. Mais voici que la gare se rapproche. Regardons en bas. . . Nous nous engageons sur le monumental viaduc que la hardiesse de l'homme a jeté par-dessus la ville. A plus de deux cents pieds, ce sont les rues qui s'ouvrent en éventail, et toute une foule s'agite sur la place. A droite, le bassin au-delà duquel, entre deux rives élevées, court la rivière de Morlaix.

Quand le soleil commence à descendre, dans la direction de Roscoff, il faut se promener par les petites rues, larges comme la main, bordées de vieilles maisons du XV^e siècle. Les éventaires des boutiques s'ouvrent en plein air. En se tenant bien au milieu de cette longue rue, on ouvre les bras en croix et l'on touche facilement aux étalages de droite et de gauche. Enfilons la rue du Mur pour passer devant la maison de la duchesse Anne. La bonne duchesse y coucha peut-être une fois. Le logis est de l'époque, et l'on aimerait voir un carrosse s'arrêter tout à coup devant les fenêtres aux carreaux épais. Et tout au bout de la rue, vénérons Notre-Dame du Mur, précieuse statue qui s'ouvre et renferme Dieu le Père avec le Christ en croix.

Vous connaissez saint Mélaine? Vers 1150, on lui a construit une église au pied d'une des arches du viaduc, et l'on admire encore, à l'intérieur, de fort belles boiseries, vieilles de cinq cents ans.

De Morlaix, centre d'excursions, on se dirige vers Saint-Jean-du-Doigt, Saint-Pol-de-Léon, Roscoff. La route de Roscoff longe presque toujours la rivière de Morlaix que sillonnent à mer montante des barques aux ailes blanches. Quand la route s'éloigne de la rivière, l'auto roule entre deux talus qui empêchent de voir les champs: les chemins creux de Bretagne! Mais en face, s'élevant au-dessus des arbres, trois, quatre clochers qui brillent au soleil: Saint-Pol-de-Léon!

Je suis natif du Finistère.
A Saint-Pol, j'ai reçu le jour.
Mon clocher est l'plus beau d'la terre,
Mon pays l'plus beau d'alentour.

C'est sûrement l'une des plus anciennes villes de Bretagne, saint Pol, moine venu d'Angleterre, l'ayant fondée en 530. Ce moine en fut aussi le premier évêque. L'ancien diocèse est aujourd'hui rattaché à celui de Quimper, et Saint-Pol, avec ses 7,000 habitants, ne garde plus que des reflets de la splendeur passée. Des villes autrefois célèbres, elle a la physionomie réservée et une dignité que fait davantage ressortir le calme de ses rues. Et puis, elle a ses clochers, ses fameux clochers à jour, dentelle de pierre où joue le soleil! Le clocher du Creizker, « marchepied des anges », s'élance jusqu'à plus de 250 pieds. De la dernière plate-forme, près du sommet, le regard embrasse tout le riche

pays de Léon jusqu'à la mer. En cherchant bien, on pourrait compter trente clochers au-dessus des villages et des fermes.

La cathédrale a aussi ses flèches de pierre ajourées, flanquées de clochetons. Il y en a deux s'élevant à 185 pieds du sol. D'anciens évêques de Saint-Pol reposent sous les dalles du choeur et du déambulatoire. La fenêtre du transept sud d'où le chef du diocèse prononçait jadis l'excommunication ne s'ouvre plus. Mais la grande nef à la voûte élancée couvrirait encore la majesté des cortèges épiscopaux, si elle ne portait le deuil d'une gloire à jamais perdue. Au pied d'un autel, une pierre tombale et un nom : Amice Picard qui, au XVII^e siècle, vécut dix-huit ans, sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie. Et pour compléter cette impression de vieillesse et de mort, au-dessus des stalles du choeur, s'alignent des centaines de petites boîtes percées d'une ouverture sur l'une des faces. Ces boîtes de bois contiennent des crânes de chrétiens déposés là autrefois, suivant une antique coutume.

Allons vers plus de vie, vers la mer éclatante, vers les rochers bruns de Roscoff.

Trou de flibustiers, vieux nid
A corsaires! dans la tourmente,
Dors ton bon somme de granit,
Sur tes caves que le flot hante.
(Tristan CORBIÈRE.)

Le *Gulf Stream* a une heureuse influence sur Roscoff qui lui doit la célébrité de ses primeurs, son climat très doux, ses palmiers, ses roses et ses cactus. La petite île de Batz, entourée de récifs, ferme un peu l'horizon. Au delà du port de pêcheurs, 50 à 60,000 homards et langoustes attendent au fond des homarderies, que domine la minuscule chapelle de Sainte-Barbe, le départ pour la casserole . . . Des pinces, qui surnagent, laissent deviner quels combats fameux se livrent parfois dans le secret des eaux.

Le voyageur qui traverse Roscoff ne part pas sans avoir évoqué le souvenir de Marie Stuart. La jeune reine de cinq ans, venant d'Angleterre pour se fiancer au dauphin François, fils de Henri II, y aurait débarqué un jour de 1548, près d'une tourelle qui existe encore. Surtout, il ne faut pas manquer de voir, à la sortie de la ville, le légendaire figuier, trois fois centenaire, dont le feuillage couvre une superficie de 1,900 pieds carrés. Le propriétaire de l'ancien monastère des Capucins, désaffecté par la Révolution, recueille chaque année huit cents livres de fruits.

Ce coin de Bretagne est vraiment un favori de la nature. Plus on pénètre dans l'intérieur, plus on va vers l'Atlantique, et plus le décor change, prend des tons rudes, un aspect sauvage et triste qui n'est pas toutefois sans beauté.

TOUR DE BRETAGNE

Nous arrivons au cœur même de la Bretagne, pays des calvaires. La vieille Bretagne se meurt, dit-on. Le progrès encercle les landes, et peu à peu s'en vont les anciennes coutumes. Le nombre diminue chaque jour des Bretons qui ne parlent pas le français. S'il y a toujours les fêtes locales où accourent les étrangers, si, en certains lieux, les costumes et les coiffes de dentelle continuent de recouvrir d'un peu de gaieté la rêverie des grands yeux bleus, c'est que le passé résiste, c'est qu'on croit encore aux légendes.

Quoi qu'il advienne, la vague de l'intérieur ne submergera ni les clochers à jour ni les calvaires. De Rennes à Brest, de Paimpol à Auray, les témoins de la foi bretonne n'ont pas bougé. Il y a d'humbles calvaires à la croisée des chemins; il y en a de plus riches, d'aspect monumental dans certains cimetières. L'un des plus célèbres est celui de Guimiliau.

Le ciel est gris, très bas, et de gros nuages viennent vers nous. Une bicoque servant de gare, quelques toits plats au-dessus des arbres: c'est Guimiliau. En descendant du train, on prend la route qui traverse la voie ferrée et conduit, à quelques centaines de mètres, au village lui-même. Des paysans battent le grain au bord de la route; les gros sabots remplis de paille claquent sur les cailloux. La route débouche sur une place qu'enca-

drent une trentaine de maisons blanches. Au fond, à gauche, toute la richesse de Guimiliau: l'église qui date de la Renaissance, l'ossuaire du XVII^e siècle et le célèbre calvaire élevé en 1581, au centre du cimetière.

Sous le porche orné de magnifiques statues dont deux en bois, nous pénétrons d'abord dans la petite église basse aux poutres sculptées qui soutiennent la voûte. A l'arrière, un superbe baptistère à colonnes, en bois toujours, et, près de la table de communion, la chaire non moins remarquable. Que de trésors ainsi cachés dans l'humble village!

Mais revenons au calvaire, à cet ensemble de statues qui domine Jésus en croix.

Quel artiste breton te sculpta, vieux calvaire,
A l'ombre du clocher qui veille sur les morts ?
Quel artiste pieux, au prix de longs efforts,
Dans l'oeuvre de granit mit un jour sa prière ?

Ce calvaire est un véritable monument avec une plate-forme où des centaines de personnages, en costumes du XVI^e siècle, représentent les principaux épisodes de la vie du Christ, depuis l'Annonciation jusqu'au Crucifiement et à la Résurrection. Voici la Vierge, Jésus-Enfant, les Juifs, les Apôtres, les gardes à cheval, les saintes Femmes, et au sommet, les dominant tous, le Christ en croix.

Saint Jean et la Mère de Dieu, sont debout aux pieds du Crucifié. *Stabat Mater dolorosa* . . . Aux quatre coins, les évangélistes.

Oeuvre remarquable qu'une foi vivante pouvait seule inspirer, et à laquelle, dans ces temps lointains, l'artiste pouvait travailler sans la hantise d'un achèvement rapide! La croyance des Bretons, faite il est vrai, pour une part si légère soit-elle, d'un mélange de mysticisme et de superstition, a traversé les âges, comme les calvaires de granit qu'elle avait élevés. Comme eux, elle a subi les coups de la tempête; elle en porte même les marques. Mais comme eux, elle domine la terre bretonne et se rit des sarcasmes qui ne peuvent l'abatre.

La pluie s'est mise à tomber lourdement. Pas de bruit sur la place. Parfois seulement un volet s'ouvre ou se ferme. On dirait que la mort règne tout autour. . . Mais la cloche de l'église sonne les heures, et c'est la vie qui revient un instant. Nous cherchons refuge dans la salle basse d'une auberge. Le train, qui nous conduira à Quimper, passe dans deux heures. Nous sommes trois, et nous déjeunons à satiété pour vingt-deux francs, vin compris! et un délicieux petit vin rouge qui nous met du velours sur les lèvres! . . . Kénavo!

BRETAGNE BRETONNANTE

Les journaux ont récemment conté l'histoire de cet Américain qui héla un fiacre dans une rue de Paris et jeta au cocher stupéfait: « A Biarritz! » Après un mois de voyage, ils y sont arrivés tous les quatre: l'Américain, le cocher, Cocotte et la voiture. Nul ne contestera que tel est l'unique moyen de voir en détail les pays qu'on traverse. Mais il faut du temps. . . et si je suivais cet exemple, il me faudrait prolonger indéfiniment les vacances.

Mes compagnons de voyage et moi, nous sommes entrés à Quimper sous un ciel gris d'où tombait une pluie fine. Les allées de Loc-Maria n'avaient pas cependant perdu tout leur charme, et, le long de l'Odet qui traverse la ville, quelques pêcheurs exerçaient en rêvant leur éternelle patience. . .

Nous avons dormi au relais Saint-Corentin, vieille maison bretonne de 1594, toute moderne à l'intérieur malgré les meubles anciens. L'hôtel « sert à boire et à manger, loge à pied à l'enseigne du poisson coupé ». La façade donne sur la place de la cathédrale, dans l'ombre des tours aux fines flèches.

Chaque samedi matin, marché sur notre vaste place. Les tentes se dressent, les étalages s'alignent,

les sabots claquent sur les pavés, et les coiffes s'agitent. Entre les deux flèches, placide, le roi Grallon à cheval contemple la scène habituelle où passent les Bretons du XX^e siècle, comme ses bons et fidèles sujets de l'ancien royaume de Cornouailles. Pénétrons dans la cathédrale, le plus beau spécimen d'architecture gothique en terre bretonne. On y travailla de 1239 à 1515, on la restaura un peu plus tard, et c'est un superbe vieillard au regard de feu, à la voix de stentor, qui s'assied aujourd'hui sur le siège épiscopal de saint Corentin: Monseigneur Duparc.

Remarquons à l'intérieur la curieuse déviation vers la droite de l'axe de la nef. On la trouve dans quelques autres églises bretonnes, mais c'est ici sûrement qu'elle est le plus accentuée. Pourquoi cette déviation? On l'explique de différentes manières; et certains veulent que ce soit pour rappeler la tragédie du calvaire, lorsque Jésus, expirant, inclina la tête du côté droit.

Quand on est à Quimper, il ne faut pas manquer, même s'il pleut, de se rendre à la Pointe-du-Raz. C'est classique. En route donc dans la confortable limousine qui roule sur le bitume trempé. Le brouillard nous empêche d'admirer la baie d'Audierne. Mais le grand port sardinier est plein d'animation. Les pêcheurs, pantalons et vareuses rouge brique, vont, viennent, raccommo- dent les

filets. Des mousses jouent aux billes. Assis sur des tonneaux, de vieux « loups » envoient vers les nuages la fumée grise de leur pipe. On crie, on s'interpelle. C'est aussi jour de marché; et, dans la musique des sabots, chacun vante ses produits: des crabes, du thon, des lacets, des bas, de la verroterie, etc., etc. Que n'y a-t-il du soleil sur toutes ces coiffes!

Nous repartons. Mais, avant d'arriver à la Pointe, l'auto enfila un chemin de côté et s'arrête devant le sanctuaire de saint Tugen, « joyau architectural du Cap Sizun ». Sous le porche de la vieille église du XVI^e siècle, cachée dans un massif de verdure et de beaux arbres, un vénérable prêtre à cheveux blancs, ancien missionnaire à Tahiti, nous accueille d'un large sourire.

Sans perdre une seconde, le brave abbé décrit l'extérieur de l'église, de style gothique flamboyant, et les vingt-six statues antiques. Il commente le symbolisme de certaines sculptures. « Au-dessus de cette fenêtre, vous voyez une figure étrange qui se débat . . . c'est le voleur . . . Il est entré, il veut sortir, mais le mur se referme sur lui. . . pour donner à entendre que les voleurs sont pris en ce monde ou en l'autre. . . »

A la suite de notre guide, nous pénétrons dans l'église par la porte de côté, basse et étroite, pour rappeler qu'il n'est pas facile d'entrer en Paradis.

TOUR DE BRETAGNE

Le vieux missionnaire parle sans arrêt et prodigue mille détails sur la vie du saint, fils d'un seigneur des Cornouailles, au VI^e siècle. « Invoquez saint Tugen contre la morsure des chiens enragés et le mal de dents. . . Vous lirez tout cela dans la brochure que je vends trois francs. . . Allez, et que saint Tugen vous protège! »

La tête blanche s'incline. Le moteur s'est remis à ronfler. La campagne est de plus en plus sauvage. Pas un arbre. Quelques maisons et des lopins de terre que divisent, comme un damier, des murs bas en pierres sèches. Une forte odeur de varech emplit les narines, et le bruit de la mer arrive à nos oreilles.

Il faut maintenant descendre de voiture; et, après déjeuner, sous une pluie très fine qui s'arrête par moments, nous suivons notre guide pour faire le tour de la Pointe. Un *Ave* à Notre-Dame des Naufragés, dont la statue en marbre blanc se dresse près du poste de T. S. F., le visage tourné vers la mer . . . En face de nous, une masse de rochers qui s'avancent dans l'eau comme la proue d'un gigantesque navire. Nous sommes au point extrême de la France. *Finis terrae*, dont on a fait Finistère. Détaché de la masse, à trois kilomètres, un autre rocher porte le phare de la Vieille. Deux hommes y vivent seuls; et il leur arrive parfois de rester trois ou quatre mois sans pouvoir commu-

niquer avec la terre, par suite de la violence des vagues.

La Pointe sépare les eaux de l'Atlantique de celles de la Manche. Les unes et les autres, avec un fracas terrible, frappent sans cesse de chaque côté. Nous allons, saisis par cette majesté de la nature laissée à elle-même. Nous montons, descendons, tournons. Ici, il faut sauter, là glisser doucement. Et, en bas, à quatre-vingts ou cent mètres, dans les grottes, l'eau s'engouffre avec un bruit de tonnerre ou de canonnade: c'est l'enfer de Plogoff où, suivant la légende, la belle Dahut, fille du roi Grallon de Cornouailles, faisait précipiter ses amants par un cavalier noir. Entendrons-nous leurs râles affreux? Entendrons-nous les cloches de la ville d'Ys, que saint Guénolé, d'après l'autre légende, ne put sauver de la colère du ciel, et que la mer recouvrit en quelques heures? Verrons-nous danser les Korrigans que les Druides de l'île de Sein envoyèrent travailler à la ville maudite? Le moine, figé dans la pierre, et dont les vagues submergent le corps, va-t-il se lever pour bénir les pauvres cadavres flottants, à l'entrée de la baie des Trépassés?

La pluie s'est remise à tomber pour de bon. Nous traversons Douarnenez.

On respire du sel dans l'air,
Et la plantureuse campagne
Trempe sa robe dans la mer,
A Douarnenez en Bretagne.

(Sully PRUDHOMME).

TOUR DE BRETAGNE

Le célèbre port sardinier, noyé dans le brouillard, abrite 800 bateaux de tous tonnages. Quelques-uns viennent de rentrer, et de larges paniers sans anse reçoivent leur cargaison de poissons d'argent.

Après Douarnenez, c'est Locronan dont la place, avec la vieille église, les maisons de la Renaissance aux lucarnes à fronton et l'ancien puits banal, semble sortie d'un conte breton. Un *Ave* à saint Ronan, dont l'église renferme le tombeau . . .

Plus loin, dominant la rivière d'Audierne, Pont-Croix où l'auto dépasse un cortège funèbre qui s'avance sous la pluie. Plus loin encore, Comfort, son calvaire, son église du XVI^e siècle, d'un gracieux gothique flamboyant, qu'une flèche de fine pierre rapproche du ciel. Le curé me conduit près de la chaire et me montre une grande roue où sont suspendues des clochettes. Les mères, dont les enfants parlent avec peine, font tourner la roue à carillon. La roue tourne, les clochettes tintent . . . et le bon prêtre est toujours bègue!

Légendes, histoire, sons de cloche, grondement de la vague: c'est avec tout ce bagage que nous rentrons à Quimper.

Le lendemain, la plus bretonne des villes bretonnes s'éveille en pleine lumière. Le soleil joue dans le feuillage de Loc-Maria. Les cloches de la cathédrale sonnent à toute volée. Quelques paires de

sabots rendent un son plus clair sur la place. C'est dimanche. Et, là-bas, à Concarneau, c'est aussi le Pardon des Filets bleus.

Tous les artistes sont allés à Concarneau; tous les poètes en ont célébré le pittoresque, et les amateurs de jolis coins ont fait le tour de la ville close, sur les remparts dont l'eau baigne le pied. Aujourd'hui un long bourdonnement monte des petites rues, de la grand'place, des quais, de partout. Dans le port quelques centaines de voiliers, sardiniers ou thoniers, la proue vers la mer, sont rangés en longues files. Suivons la foule qui s'engouffre dans la ville close. Allons aussi à la fête. Laissons-nous guider par toutes ces coiffes qui s'agitent, frémissent comme des oiseaux blessés.

Sont-elles jolies les petites Bretonnes qui vont par quatre, six ou dix! Chaque oeil est une flamme bleue; au coin de chaque lèvres, un sourire a fait son nid. Les longues jupes ont des froufrous légers, et le collet tuyauté est comme une auréole sous les cheveux blonds.

Moi, j'aime surtout tes yeux
Couleur de pervenche,
Où l'on voit un coin des cieux
Sous la coiffe blanche. . .

(Théodore BOTREL).

Beaucoup d'hommes ont aussi revêtu le costume

traditionnel: culottes bouffantes, veste brodée, chapeau aux larges bords, pen-bas au bras, sabots sculptés. Ici on danse au son du biniou; là-bas, c'est la flûte bretonne. Sous bois, on vide la bolée de cidre doux en ouvrant les châtaignes! Et quand le soleil descend derrière la lande, quand la silhouette des voiliers s'efface peu à peu sur les eaux tranquilles du port, les ailes des coiffes se sont repliées. Le petit train souffle à perdre haleine, emportant vers Pont-Aven et Quimperlé le précieux trésor des babillages et des sourires. Un disque d'or a paru dans le ciel, au-dessus des champs dont on ne distingue presque plus la couleur. A chaque arrêt, c'est un bourdonnement de quelques minutes. Bretons et Bretonnes descendent en se saluant. Allégé d'autant, le train se remet en marche. C'est la nuit complète quand il s'arrête à Pont-Aven.

Pont-Aven! J'y arrive presque à la même date qu'en 1923. Théodore Botrel m'y attendait; et avec lui, la première visite fut pour le cimetière. Cette fois encore, j'irai tout de suite vers les hauts cyprès au pied desquels dorment les morts. Avec la veuve inconsolable, la blonde Alsacienne de Colmar, et la petite Léna, je me retrouve devant la pierre de granit où son nom est maintenant gravé. La tombe est tout au bout de l'allée principale, au pied du mur où sont accrochées les couronnes mortuaires. Des fleurs sans cesse renouvelées entourent

la croix celte. Quelques mots de lui sont gravés dans la pierre. Et son nom: Théodore Botrel, barde de Bretagne. Pourquoi « barde de Bretagne »? N'appartient-il pas à la France entière?

Chaque jour, quelqu'un vient prier sur la tombe de celui que Mistral avait appelé « lyre vivante », « roi de la chanson ». Je sais une femme belge, libraire d'Anvers ou de Liège, qui partit un samedi de chez elle, s'agenouilla dans le cimetière de Pont-Aven et s'en retourna bien vite pour être à son poste le lundi matin.

Avant de quitter la Bretagne, j'irai aussi offrir un cierge à sainte Anne d'Auray et faire mon pèlerinage au Champ des Martyrs de Quiberon. Mais je te reviendrai, ô pays d'Arvor où Jean-Pierre ne lâche pas le petit doigt d'Yvonne.



LA BERNERIE ET NOIRMOUTIER ¹

UN jour de décembre 1923, un énorme dirigeable survolait les plaines basses qui sont aux confins de la Bretagne et de la Vendée, face à l'Atlantique. Les plages de la Baule et de Pornic étaient désertes. Mais au moment où le navire aérien passait au-dessus de la Bernerie, quelques paires d'yeux, mouillés de larmes, fixaient le ciel gris d'hiver, et des mouchoirs blancs, comme des ailes brisées, pendaient tristement au bout des bras. Et de là-haut, on répondait en se rapprochant autant que possible du sol. Une tête se pencha à la nacelle de commandement. Puis le dirigeable reprit sa course vers le sud, emportant avec lui un peu de belle jeunesse française. . . Pour la dernière fois, Jean-Joseph-Anne-Marie-Julien, comte du Plessis de Grenédan avait aperçu le coin de terre sacrée, lourd de souvenirs, d'où son père et sa mère lui tendaient les bras.

Quelques jours plus tard, dans la nuit du 20 au

¹ Septembre 1926.

21 décembre, le *Dixmude* venant d'In-Salah, survolait la Méditerranée, non loin des côtes de Sicile. L'orage grondait; des vents violents empêchaient la marche libre du dirigeable qui voulait gagner la Provence pour y trouver l'accalmie. Et tout-à-coup, un éclair jallit des nuages, une gerbe de flammes illumina le ciel et des boules de feu tombèrent dans les flots, d'une hauteur de 1,800 mètres. Il était 2 heures 27 minutes du matin. . . La mer avait englouti le *Dixmude* et ses cinquante passagers. La foudre avait tué les Aigles! Et là-bas, très loin, en terre française, une jeune mère, portant son deuxième fils, s'était endormie dans la pensée du cher absent qui ne devait jamais plus revenir.

Quel triste Noël ce fut! Quelle fin d'année! Le monde entier s'émut. Pendant que la France rendait hommage aux héros, les yeux des épouses et des mères versaient des larmes sur de pauvres images qui gardaient le souvenir des disparus. Retrouverait-on jamais les dépouilles? les restes du *Dixmude*? Un jour, retirant leurs filets, des pêcheurs siciliens y découvrirent le corps d'un officier français. Quelques papiers, une médaille et la montre dont les aiguilles marquaient 2 heures 27, moment de la catastrophe. C'était le corps du commandant du Plessis que l'on ramena aussitôt en France avec les plus grands honneurs, pour le déposer finalement dans le cimetière de La Bernerie. Un minis-

tre de la marine a résumé sa vie: « Il avait les vertus d'un saint, la foi d'un apôtre. Sa vie et sa mort sont d'un héros. »

Dans la chambre où l'on m'offrait la plus douce et plus franche hospitalité, j'avais autour de moi des souvenirs du jeune commandant: ses photos, celles du *Dixmude*, des fanions, la croix de bois que le granit a remplacé au cimetière. Comme il arrive souvent en pareil cas, je me rappelais un autre jeune Français, héros de la grande tourmente, que visitait Louis Le Cardonnel et que la pneumonie terrassa en quelques jours, sous le ciel de Rome, en octobre 1925. Je revoyais la sombre chapelle de la clinique romaine, non loin de la Porta Pia où j'entrais, seul, à dix heures du soir, pour prier sur la dépouille du capitaine-aviateur Georges Rollin, poète superbe, ardent chrétien. Sous le long voile blanc qu'une religieuse souleva, l'uniforme avait la couleur d'un ciel d'Angelico. Un Christ d'argent reposait entre les mains de cire. Du premier étage descendaient jusqu'à moi les sanglots d'une mère arrivée de Paris tout juste pour recevoir le dernier soupir de son fils que la guerre, elle, lui avait laissé. Ah! qu'ils sont beaux les fils de France « casqués d'azur et de flamme »!

Mort à 31 ans, Jean du Plessis portait dignement un grand nom dont les origines bretonnes remontent au XI^e siècle pour les du Plessis, au XV^e

pour les Grenédan. Il servait la France de toute son âme, comme son grand'père, engagé volontaire et simple soldat, tué en 1870, à l'âge de 64 ans, et comme son père, lieutenant en 1914, colonel en 1919, deux fois grièvement blessé. Croyant admirable, il avait fait le pèlerinage de Lourdes à pied, seul, de Toulon jusqu'à la grotte de Massabielle. Il suivait ainsi l'exemple de son père qui, au lendemain de la grande guerre, allait de Nantes à Lourdes par la route. Serviteurs de Dieu et de la patrie, de tels hommes aident à croire, et l'on ne peut pas désespérer du pays dont ils sont les fils. Chacun de leurs actes est un enseignement, et il arrive que le père, survivant au fils qu'il a formé, continue lui-même l'existence brusquement interrompue.

Aujourd'hui, le colonel du Plessis de Grenédan s'est fait en quelque sorte troubadour d'héroïsme. A même les papiers et notes intimes de son fils, il a publié cette *Vie héroïque* traduite en plusieurs langues, et deux volumes documentaires sur les dirigeables, qui sont l'oeuvre posthume du héros. Il va de ville en ville, de pays en pays, dire ce qu'il sait, édifier et émouvoir. Le temps qu'il ne consacre pas à la Faculté de droit d'Angers dont il était le doyen jusqu'à cette année, il le donne à la mémoire de son fils, servant à la fois son amour de père et son patriotisme.

Il n'y a pas longtemps, dans les montagnes du Jura, un enfant se mourait d'une gastro-entérite. Les père et mère, paysans pieux et travailleurs, venaient de lire la *Vie héroïque de Jean du Plessis*. Ils demandèrent à Dieu, par l'intercession du saint jeune homme, la guérison de leur enfant. Quelques jours plus tard, tout danger avait disparu; et la maman reconnaissante écrivit au père la plus touchante des lettres. Ce petit fait confirme bien ce qu'un jeune enfant de Sciacca écrivait aux orphelins, le 2 janvier 1924: « Io credo che il vostro babbo, dal cielo dove era, vole piu alto ancora e andi in paradiso dove vi guarda nella vita. »²

Pèlerin de Lourdes qui se mettait en marche pour aller prier la Vierge comme les pèlerins du moyen âge; aviateur hardi qui, un jour d'août 1920, à la stupéfaction générale, fera seul voler, de Maubeuge à Toulon, l'énorme *Dixmude* jaugeant 68,500 mètres cubes que les Allemands venaient de livrer sans la moindre indication, sans le moindre conseil, Jean du Plessis avait certes de quoi tenir.

Je suis allé au cimetière et j'ai baisé le granit qui recouvre la précieuse dépouille. Du haut de la falaise, j'ai regardé la plage où des enfants se roulaient dans le sable fin.

² « Je crois que votre papa, dans le ciel où il est, vole plus haut encore et s'en va au Paradis d'où il vous gardera dans la vie. »

« C'est ici qu'il jouait, me dit le colonel. . . A-t-il assez aimé sa Bernerie! ». . . Le ciel est lavé de tout nuage, de petites vagues trop courtes roulent de minuscules cailloux sur le sable bruni; et là-bas, derrière un léger voile de brume, Noirmoutier où l'eau est, paraît-il, d'une extraordinaire limpidité. Sans rien oublier de l'image qu'une main pieuse a placée sous mes yeux, j'irai aussi dans l'île.

Je ne passerai pas, encore que ce doive être la route la plus pittoresque, par le « Gois », c'est-à-dire le passage à gué, long de treize milles, où s'engageait autrefois la lourde diligence et où passèrent les soldats de Charette. Mais à Pornic, par un matin qui conserve plus longtemps que d'habitude la fraîcheur de la nuit, un bateau a pris les voyageurs pour Noirmoutier.

Huit milles marins nous séparent de l'île que saint Philbert évangélisa au VII^e siècle. Ils sont bientôt franchis, et la tour du château de Pornic n'est plus qu'un point noir à l'arrière, là-bas, tout au bout du sillage. Sur la côte, des maisons qui se suivent: Gourmalon, les Birochères, la Bernerie, les Moutiers. Peu à peu, les contours de l'île se précisent, et nous descendons à l'estacade du Bois de la Chaise.

Noirmoutier! Bois de chênes verts et de pins dans une mer de cristal! De petits ânes traînent des

voitures légères par les routes ombreuses; et sous le feuillage des arbres qui s'avance au-dessus des eaux, des baigneurs trouvent la paix et la fraîcheur. Par le boulevard, long de deux kilomètres, on se rend jusqu'à la ville construite tout autour du vieux château. C'est contre les remparts de la forteresse que Normands, Hollandais et soldats de l'An II se sont heurtés tour à tour; et là, tout près, entre le château et le port, un jour de janvier 1794, d'Elbée et ses Chouans étaient fusillés.

Un coup de sifflet: c'est l'heure du retour. A regret, je laisse l'île paisible et ses marais salants, l'église dont la crypte, plus de quatorze fois centenaire, garda longtemps le corps de saint Philbert, qui avait fondé, au VII^e siècle, le moutier d'Her d'où sortit Noirmoutier. Sur le bateau qui me ramène vers Pornic, à la nuit tombante, j'essaie d'imaginer les hordes normandes, les marins hollandais ou les Blancs de Charette en route vers l'île. Dans le ciel où montent les premières étoiles, je cherche la trace du *Dixmude* qui, un jour de décembre 1923, emportait vers l'éternité un saint et des héros! . . .



AU PAYS DE CHAMPLAIN ¹

J'ÉTAIS hier à La Rochelle. . . Du haut de la tour de la Lanterne, l'oeil embrassait un horizon de lumière. Tout en bas, l'étroite entrée du port fameux qu'une chaîne fermait à la nuit, et, dans le bassin autrefois si vivant, quelques voiliers aux ailes repliées. Vers le sud, séparée des eaux par un effet de mirage, une ligne sombre: l'île de Ré, dernier morceau de la terre de France que foulent les bagnards en route pour la Guyane. Et j'imaginai l'héroïque maire, Jean Guiton, interrogeant la mer, de cette même place où je suis. Là-bas, une digue hérissée de canons s'avavançait, menaçant de bloquer le port. Un homme grand et mince était debout à la pointe de la digue encore inachevée. Il regardait vers la ville, et le soleil couchant mettait du feu dans les plis de sa robe rouge que le vent soulevait par instants. . .

¹ Septembre 1926.

Le génie de Richelieu devait vaincre la ténacité de Jean Guiton. Le 1^{er} novembre 1628, Louis XIII entra dans la ville dont les habitants n'étaient plus que des squelettes. Pages d'histoire ! Eclairs traversant le passé ! Les ombres des grands disparus enveloppent toujours la fière cité, et les pierres des vieux hôtels, dans le silence des rues à arcades, attendent peut-être encore le passage des puissants armateurs et des bourgeoises hautaines.

Et maintenant, c'est aussi dans le passé que je vais chercher des émotions, des images que mes yeux d'enfant avaient à peine entrevues. Rochefort s'éveille lentement, et partout les aiguilles marquent dix heures. Les volets de la maison où Loti abrita ses visions d'Orient semblent clos pour toujours. Rochefort ne sera bientôt plus qu'une ville morte, puisque le gouvernement ferme son unique centre d'activité où 5,000 ouvriers gagnaient le pain de chaque jour.

Huit ou dix milles séparent Rochefort de Brouage. L'auto file sur la route presque déserte. Le ciel est d'un bleu très doux. Et pendant que nous attendons le bac pour passer la Charente dont les eaux grises coulent paresseusement entre les roseaux des rives basses, des avions survolent la plaine. Succession de sonores ronflements. Les grands oiseaux, éclatants dans la fraîche lumière

du matin, quittent les uns après les autres le centre d'aviation, puis se dispersent dans toutes les directions.

La Charente franchie, c'est le petit bourg de Soubise, puis Moëze. Dans le cimetière de Moëze, parmi les tombes et les cyprès, douze colonnes corinthiennes formant carré supportent une mince pyramide qui se termine par une croix. On dirait un petit temple grec venu d'Athènes ou de Sparte... Mais c'est — la seule en France — une curieuse croix hosannière² qui date de la Renaissance.

A l'horizon, bien au-dessus des arbres, une flèche arrête le regard: le clocher de Marennès qui s'élève à plus de 275 pieds. Nous approchons de la mer qui semble être au niveau des marais salants. La route ensoleillée serpente à travers la plaine grise. Dans un rayon de plusieurs milles, c'est presque le désert. Et tout près, comme sorti soudain des marais qu'il domine, un énorme bouquet d'arbres: l'oasis. . . Par des éclaircies entre les branches apparaissent quelques toits de maisons, et une muraille, haute de cinquante pieds, enferme ce qui reste de Brouage, jadis port de mer et centre des armements contre La Rochelle, patrie de Samuel de Champlain,

² On appelle ainsi cette croix parce que l'on y trouve gravée l'acclamation qui saluait le Christ au matin des Rameaux.

aujourd'hui humble bourg désert où vivent à peine 300 habitants.

En 1586, pendant les guerres de religion, les protestants de La Rochelle coulèrent à l'entrée du port vingt bâtiments chargés de terre et de cailloux. Longtemps, calvinistes et catholiques se disputèrent la petite ville, que Richelieu, gouverneur de Brouage, puis d'Argencour fortifièrent. Après, ce fut la décadence. Brouage est peu à peu devenue la soeur d'Aigues-Mortes. Du port de Brouage, il ne reste plus qu'un mince filet d'eau coulant sur un fond vaseux. Le nez en l'air, deux ou trois grosses barques attendent la marée qui les remettra d'aplomb. Elle n'ira pas loin la mer qui, de la ville de 5,000 âmes, faisait autrefois presque un îlot de verdure. Tout à l'heure elle s'avancera doucement par de minuscules canaux, à travers les roseaux, portant avec elle un peu plus de fraîcheur et d'air salin.

La grande route, qui va jusqu'à Marennes, traverse Brouage. Une brèche s'ouvre tout à côté du bastion Royal. Nous sommes dans la place. À droite et à gauche, des maisons basses. Le soleil joue sur la pierre blanche ou grise, et l'herbe a poussé entre les pavés. D'étroites rues qui, de chaque côté, vont finir au pied des remparts, ne parviennent pas à cacher, sous le soleil éclatant, la tristesse de leurs maisons en ruine. Partout, le silence, presque la

mort. Au centre du bourg, une place avec des arbres et de l'ombre, une colonne où l'on a écrit le nom du fondateur de Québec, et l'église, sans clocher, très longue. On dirait une cathédrale qui aurait eu ses jours d'incomparable gloire. . . Et ce n'est plus qu'une pauvre maison de Dieu où l'on ne dit même pas la messe tous les jours. . .

Une femme passe, longeant les murs pour se protéger contre les ardeurs solaires. Je lui demande si quelqu'un peut nous servir de guide. Pas de curé, pas de notaire, pas de médecin! Qui donc nous conduira par les rues ensoleillées, à travers les ruines, sur les remparts? À qui dirai-je mon émotion de jeune Canadien en pèlerinage au berceau des créateurs de son pays?

On m'indique, tout au bout d'une de ces petites rues sans nom, une maison où vit l'inspecteur des douanes, M. Alphonse Parayre. Un coup de sonnette, une main qui pousse des volets au premier étage, et une voix claire, une voix d'enfant. « Que voulez-vous? » — « Nous sommes trois Canadiens, venus de Québec à Brouage pour honorer très simplement la mémoire de Champlain. » — « Des Canadiens! Oh! des Canadiens! » La voix claire descend vers nous. La porte s'ouvre. . . « Entrez. . . entrez. . . Vous êtes chez vous! » Et le brave inspecteur des douanes, tout en s'excusant, court chercher son « tonton » — son oncle — curé d'une

paroisse voisine. Ensemble, nous parlons de la France et du Canada, de Québec et de Champlain. Nous sautons les siècles et nous essayons d'interroger les vieilles pierres où des reflets de gloire se sont un jour posés.

M. Parayre habite sur l'emplacement même de l'ancien hôpital. Pour se défendre des serpents cachés dans l'herbe d'un vert très tendre, il s'arme d'un bâton, et nous conduit sur les remparts, juste au-dessus de ce qui reste du chemin de ronde et des prisons.

La terre s'élève en pente douce jusqu'au sommet des remparts. Nous nous y promenons en inspectant l'horizon. A chaque coin du large quadrilatère, une tourelle surmontant un bastion: bastion Saint-Luc, bastion de la Mer, bastion de la Rivière, bastion Richelieu; et, de distance en distance, sur la face extérieure des murailles encore solides, les armes du grand ministre de Louis XIII. Trois autres bastions complètent ces fortifications qui sont l'oeuvre de d'Argencour et font de Brouage une ville sûrement unique en France.

Les casernes étaient là tout près, entre le bastion d'Hiers et le bastion Saint-Luc! Ville fortifiée pour répondre à des besoins du moment, Brouage n'eut qu'une gloire éphémère. Le poste de gouverneur ne devait pas être une récompense, puisque le roi Henri III y envoya en disgrâce Saint-Luc de la

Corne qui y resta plusieurs années. Plus tard, quand il apparut que le jeune Louis XIV aimait follement Marie Mancini, nièce de Mazarin, le rusé ministre, plus soucieux de l'intérêt de l'Etat que des liens de famille, exila la belle Italienne à Brouage. Il l'y conduisait lui-même, au cours du voyage qu'il faisait à Saint-Jean-de-Luz, en 1659. On raconte que, peu de jours après son mariage avec l'Infante Marie-Thérèse, Louis XIV, retournant à Paris, se rendit secrètement à Brouage pour y saluer l'inconsolable amoureuse.

Dans l'enceinte silencieuse, beaucoup de ruines. Ici, c'étaient les Halles, là, les jardins du gouvernement, plus loin le couvent et, de l'autre côté, près du bastion de la Brèche, l'arsenal et la prison. Tout au bout d'une rue transversale, un mur en majeure partie écroulé, s'appuyant d'un côté à un corps de logis très bas et de l'autre à des ruines. Derrière le mur un terrain vague où de petits lézards se chauffent paresseusement au soleil, croissants verts sur la pierre grise: c'est là, paraît-il, qu'on pouvait voir, il y a encore cinquante ans, la maison de Champlain.

Nous sommes allés à l'église qui s'élève presque au centre de la ville. C'est un édifice très long et qui n'en apparaît que plus triste dans sa nudité. La maison de Dieu n'a rien à envier à la maison des hommes. Quelle pauvreté! Dans les bas-côtés, plus de

dalles. Les murs sont noirs quand ils ne menacent pas de tomber, montrant partout de larges blessures. De grandes toiles d'araignée et cinq doigts de poussière recouvrent en partie une Vierge en bois qu'on dit très ancienne. À l'entrée du choeur, une pierre tombale: « Ci-gît le très haut et puissant seigneur Claude Dacigne, chevalier, marquis de Carnavallet, gouverneur de Brouage pendant 18 ans, mort en septembre 1685, à 65 ans. R. I. P. »

Près de la grande porte, deux tableaux qu'on doit, paraît-il, remplacer par des plaques de marbre. L'un rappelle le souvenir des prêtres suspects, des religieux et religieuses non assermentés que la Révolution enferma dans l'église, en 1793 et en 1795. La plupart y moururent, victimes du climat malsain.

L'autre tableau porte les noms des Canadiens dont les généreuses souscriptions permirent, il y a quelques années, la restauration partielle du temple. Québec n'avait pas oublié Brouage. Il faudrait encore beaucoup de petits francs pour arrêter maintenant la ruine qui menace l'église. Et je pense qu'il en faudrait beaucoup aussi pour l'humble église de Neuville-sur-Vanne, là-bas, à l'autre bout de la France, au coeur de la Champagne.³

³ Une souscription, organisée en 1928 par la Société Historique de Montréal avec le concours de *La Presse*, a sauvé de la mort la précieuse église de Neuville.

Nous avons trop négligé notre histoire et les figures qui l'illustrent. Nous commençons à donner un tour pratique à notre fidélité, à notre souvenir. Nous matérialisons l'un et l'autre dans le marbre ou le bronze. Si nous faisons davantage! Si, grâce à nous, Champlain avait à Brouage autre chose qu'une simple colonne, et si la silhouette du chevalier de Maisonneuve se dressait sur la place de Neuville! Nous pourrions ainsi réapprendre aux Français, qui les ont oubliées, quelques pages de notre histoire. . .

Il faut repartir, laisser derrière soi la ville morte et ses ruines au soleil, la petite place et le souriant M. Parayre. Nous repassons devant le bastion Royal. Un dernier regard sur les murailles, les arbres. . . Il n'y a plus d'église en ruine, plus de vieilles maisons blessées à mort, plus de silence qui éteint, plus de bouquet de verdure au milieu des marais; et ce n'est point la flèche de Marennes qui est là-bas une aiguille d'argent sur une écharpe de velours bleu. . . Mais je vois un fleuve immense qui passe devant une cité lumineuse. Des rues grimpent, et des maisons s'échelonnent sur une pente que domine un cap. Des clochers pointent ici et là, et les carillons se répondent d'une rive à l'autre. Un profond murmure monte de la plaine. Là-haut, une silhouette se dessine, au-dessus du fleuve et de la ville qu'enveloppe la brume légère

AU PAYS DE CHAMPLAIN

d'un matin de septembre. Le geste de l'homme est large, noble. Un chapeau s'est abaissé au bout du bras. Toute la fierté de la race illumine le visage. Samuel de Champlain, fils de France, salue Québec, ville que ses yeux d'enfant avaient peut-être entrevue du haut des remparts de Brouage. . .



NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE. . . ¹

LES voyageurs pour Lille, en voiture!! . . .
C'était le 6 mai, à huit heures, un beau
matin de printemps avec la perspective d'une
chaude journée. . . Et déjà, nous étions loin de
Paris, appelés dans le Nord par la sympathie d'amis
que nous connaissions à peine.

Quelqu'un avait dit un jour: « Si nous allions,
une dizaine de Canadiens, voir un coin de la pro-
vince française, et si ce coin était le Nord riche, la-
borieux, où les meilleures initiatives ont presque
toujours chance de réussir, où le mouvement social
a pris un merveilleux essor, où les coeurs doivent
s'ouvrir larges comme les mains? . . . »

Un homme en qui se rencontrent l'activité, l'es-
prit d'organisation, la générosité et l'enthousiasme,
avait tout de suite compris, préparé, exécuté. Il avait
trouvé autour de lui les collaborations précieuses

¹ Mai-juin 1927.

qui allaient lui permettre de transformer une simple visite de jeunes amis en réception triomphale.

Quand tout fut prêt, il voulut se tenir à l'écart. Il ne prit jamais la parole, on ne lut son nom nulle part. . . Nous n'aurons pas les mêmes scrupules, et avant de raconter ce que furent trois jours inoubliables, nous écrirons le nom de M. Achille Glorieux. Serions-nous jamais allés à Lille-Roubaix-Tourcoing, si, en juillet 1923, la Providence n'avait mis sur notre route à Lille même, cet homme infatigable qui, aujourd'hui, nous attend dans sa petite patrie?

Il ne s'agit plus de dix étudiants. Nous sommes vingt-huit Canadiens et Canadiennes dans le rapide de Lille. A la gare, un autre ami, M. Damez, nous a donné à chacun le brin de muguet porte-bonheur. . . et nous allons joyeux, avides de voir et d'entendre, vers tous les bras tendus et tous les francs sourires. Pendant que le train file à toute allure, passant Albert, Arras, Douai — comme ils sont loin les jours de deuil et d'héroïsme! — chacun prend connaissance du programme. Réceptions, visites, banquets, vins d'honneur! Il y a de quoi s'occuper pendant une semaine! O mes amis du Train-exposition, cela vous rendrait certainement jaloux. . .

Onze heures! Les étudiants de l'université catholique sont venus nous saluer les premiers à la

gare de Lille. Avec leur aumônier l'abbé Léman, et leur président, Robert Dupleix, nous allons d'abord visiter la vaste église aux cinq nefs placée, au XIV^e siècle, sous le vocable de saint Maurice. Puis à la Chambre de commerce, nous entendons les premiers souhaits officiels de bienvenue et vidons les premières coupes de champagne avec M. Scalbert.

Après un rapide coup d'oeil sur les travaux de la cathédrale Notre-Dame de la Treille, oeuvre gigantesque, nous gagnons à pied, sous un soleil du Midi, les pavillons des Facultés catholiques! Ils se sont multipliés dans la verdure, depuis le jour où la générosité des frères Vrau présidait à la naissance de l'oeuvre. Il y a cinquante ans de cela, et tout récemment des fêtes grandioses avaient attiré à Lille, l'élite intellectuelle de France et de nombreux délégués étrangers. Nous venons — après les autres — rendre aussi un hommage ému à l'oeuvre et à ses maîtres.

Au Cercle des étudiants, avec le chanoine Dutoit, vice-recteur, avec un ami de vieille date qui nous dira tout à l'heure son émotion et la fidélité de son souvenir, avec quelques camarades, nous déjeunons en famille, comme si nous étions nous-mêmes étudiants à Lille depuis toujours. Dupleix — le sang du conquérant des Indes coule dans ses veines — nous salue au nom de la Fédération qu'il

préside. Et Jean-Marie Gauvreau lui répond pour nous, exprimant en termes choisis notre émotion et notre joie. Après les bonnes paroles du vice-recteur, M. Eugène Duthoit évoque son voyage au Canada pendant la guerre. Il raconte ses impressions d'hier toutes fraîches encore comme des fleurs qu'on viendrait de cueillir. Il rappelle des noms et des gestes.

Les conversations reprennent, et nous commençons la visite de la belle et prospère université. Dans un des laboratoires, nous serrons les mains du chanoine Delépine qui arrive justement du Canada... et, la visite terminée, nous déposons une gerbe de fleurs devant le monument aux Morts des Facultés.

A quatre heures, nous nous retrouvons au Cercle des étudiants où le Comité catholique des Amitiés françaises nous offre un vin d'honneur. Plusieurs voyageurs se mêlent aux étudiants et l'éminent recteur, Mgr Lesne, a bien voulu venir nous saluer lui-même.

Il faudrait tout un chapitre pour dire ce que font les Amitiés françaises avec Mgr Baudrillart et Mgr Beaupin, pour activer les relations franco-canadiennes. .. Aujourd'hui, puisque nous sommes les hôtes de leur section de Lille présidée par M. Scrive-Loyer, l'occasion est excellente de le rappeler. Aux mots aimables, aux paroles venues du coeur, nous nous efforçons de répondre de même, nous incli-

nant à notre tour devant l'oeuvre magnifique de l'université, « phare distribuant sa lumière aux catholiques de France ».

Un étudiant, M. Lucien Boissarie, se fait alors l'interprète éloquent de ses camarades. M. Duthoit ne veut pas nous laisser partir sans nous émouvoir une seconde fois: et Mgr Lesne dit l'au-revoir plein d'espérance.

On nous réclame à grands cris. M. Glorieux vient nous chercher, et il nous faut obéir à la douce insistance de M. Duburcq, qui semble bien être ce soir le *deus ex machina*. . . Avant de nous entraîner sur la route de Roubaix, les autos nous déposent à l'université de l'Etat où professeurs et étudiants nous offrent une coupe de champagne. Nous échangeons de cordiales paroles et vite, en route pour Roubaix, par cette belle avenue large, toute droite où les autos roulent à vive allure.

Où sommes-nous? Est-ce bien là Roubaix « ville sombre où peine le labeur » ? Un élégant pavillon, des carrés de verdure, des tennis, des fleurs, un air frais qui sèche la sueur des fronts fatigués! Eh oui! c'est Roubaix qui nous accueille à son Tennis-Club. Nous trinquons pour la 6^e ou 7^e fois, nous parlons. . . Les présentations se font rapidement. Chacun retrouve son bagage et s'en va, dans une luxueuse automobile, vers l'hospitable maison qui s'est ouverte pour lui.

En effet, défense aux Canadiens de loger à l'hôtel: une liste a été dressée et chacun des voyageurs passera la nuit dans une famille de Roubaix. Demain, ce sera dans une famille de Tourcoing. Quelle meilleure preuve de la sympathie de nos amis du Nord, de leur désir de nous mieux connaître et de faire de notre séjour parmi eux quelque chose d'unique, d'inoubliable! Quelle impression aussi ne laissera pas cet accueil—disons le mot—inattendu! C'est la famille qui nous reçoit, comme les enfants de la maison, au soir d'une journée fertile en incidents, remplie d'émotions. Et chacun a vraiment trouvé là, dans ces foyers peuplés d'enfants, riches et dignes, la réalité de la famille française dont le coeur, un moment, a battu pour lui seul.

Mais avant d'aller dormir, nous nous réunissons au nombre d'une centaine pour banqueter dans la jolie salle du Tennis-Club. Quel charme! quelle distinction! Il y a des dames avec nous, et les meilleurs représentants de la société roubaisienne. Nous avons vite fait connaissance. Les conversations ne cessent que pour faire place aux discours du docteur Diffre qui nous reçoit « chez lui », de M. Joseph Dillies, parlant au nom de la Chambre de commerce, de M. Paul Michaux pour les « Amis de Roubaix » et du chanoine Léman dont la tâche est terminée. Henry-Louis Dubly, qui est déjà l'au-

teur apprécié de quatre ou cinq beaux ouvrages, dont une vie du cardinal Mercier, nous donne la fraternelle accolade, et Jean Saucier exprime la reconnaissance émue des voyageurs canadiens. Nos amis ont tous goûté la délicatesse de notre porte-parole.

Et soudain, tous ces hommes se lèvent. . . Un chant grave emplit la salle. . . C'est la Flandre qui nous salue par ce chant émouvant au possible. Des larmes perlent au coin des yeux. . .

*Vivat, vivat semper
Semper in aeternum.
Qu'il vive, qu'il vive
Qu'il vive à jamais !
Répétons sans cesse
Qu'il vive à jamais
En santé, en paix :
Ce sont nos souhaits.*

Les derniers mots sonnent encore à nos oreilles, et nous nous retrouvons dans les salons du président de la Fédération industrielle et commerciale, M. Delaoutre. Une bonne grâce exquise nous y accueille, et jusqu'après minuit, oubliant toutes les fatigues, Français et Canadiens vont danser joyeusement.

Le 7 mai, le rassemblement a lieu au pied du monument Louis Bossut. La journée s'annonce splendide. Point n'est besoin d'échanger des ré-

flexions sur l'hospitalité de la dernière nuit: le sourire qui éclaire tous les visages en dit assez long.

Le commandant Bossut! C'est un héros, un magnifique héros de la grande guerre, un chef, un Roubaisien croyant qui mourut à son poste de combat, c'est-à-dire à la tête d'une colonne de chars d'assaut. Aux Canadiens et aux amis Français, groupés autour du monument, le commandant Pierre Verspieren et le docteur Roma Amyot rappellent le fait d'armes de 1917. Les belles paroles d'Amyot, faisant naître les plus hautes pensées, vont tout droit au coeur de nos amis. Nous déposons des fleurs, l'un de nos prêtres récite le *De Profundis*, et, un peu plus loin, nous répétons les mêmes gestes devant le monument aux Morts de Roubaix.

Ce pieux hommage rendu à la mémoire des morts, nous nous divisons en trois groupes pour la visite de quelques usines caractéristiques. Inutile d'insister sur la richesse industrielle de Lille-Roubaix-Tourcoing. Ceux des nôtres, qui pouvaient en douter, ont vite compris quelle place tient cette région dans l'économie générale de la France. Reçus partout avec la même sympathie, au Peignage Amédée Prouvost, au Peignage Alfred Motte, au Tissage Vanoutryve, nous en repartons ravis pour le *Journal de Roubaix*.

Une femme admirable nous y accueille. Elle

est chez elle, puisque ce journal, qu'elle dirige avec son fils, lui appartient. Le *Journal de Roubaix* est un journal de province dont le tirage égale presque celui de nos grands quotidiens. Les ateliers et les divers services n'ont rien à envier à ceux d'Amérique, et nous aurions même quelques leçons à prendre en passant.

Le champagne s'est remis à couler. . . Mais vite! On nous attend au Consortium de l'industrie textile, domaine de M. Joseph Wibaux, et à la Chambre de commerce. L'honorable M. Roy est venu spécialement de Paris avec M. Firmin Roz, et c'est lui qui répond aux paroles aimables du président de la Chambre, M. Georges Motte.

De la Chambre de commerce, après avoir été de nouveau « victimes » des photographes qui nous suivent pas à pas, nous allons au Cercle de l'industrie pour assister au grand banquet offert par la Chambre de commerce, les Amis de Roubaix et l'Alliance française. Quels bons moments, quelle chaude amitié nous unit déjà tous! Les discours de MM. Georges Motte et Joseph Wibaux auxquels nous répondons de notre mieux en traitant des relations commerciales entre nos deux pays, les toasts vibrants, et pour la seconde fois, le poignant *Vivat* des Flandres: tout nous a rapprochés plus qu'on ne pourrait dire.

L'heure avance. . . Il nous faut remonter dans

les automobiles et nous rendre à Tournai. M. Clairbeaux, architecte et échevin de Tournai, a organisé la réception sur le sol de Belgique. Tournai, « obstinément française », berceau de la monarchie franque, nous accueille aux joyeux accents de son carillon. Dans la salle de l'Assemblée communale, entouré des échevins et des notabilités de la ville, le bourgmestre M. Wibaut nous souhaite la plus cordiale bienvenue. Nous ne pouvions pas ne pas venir en Belgique, à Tournai, dans cette cité, qui, fidèle au roi de France, le fut aussi à la Pucelle d'Orléans. Après avoir trinqué, nous passons dans la salle d'honneur où le comte de Haulde, conseiller provincial, nous lit une conférence préparée par le baron Maurice Houtard, ministre des finances de Belgique.

On me fait asseoir à la droite du jeune prince Henri de France, fils du duc de Guise, venu de Louvain avec une dizaine de ses camarades d'université. Je ne résiste pas à l'émotion que provoque en moi le récit des relations de Jeanne d'Arc avec la ville de Tournai. Quelle joie profonde j'éprouve à me pencher en même temps que le petit-fils d'Henri IV sur le vieux Registre des Corporations où fut consignée, en 1429, la lettre de Jeanne aux « gentils loiaux Franchois de Tournay: Jhésus! Maria! . . . la Pucelle vous fait savoir. . . que, en huit jours, elle a

chacié les Anglois de toutes les places qu'ils tenoient sur la rivière de Loire. . . »

Les étudiants, ayant à leur tête M. Scheyven, président de la Fédération belge, et M. Beudin nous reçoivent aussitôt après dans les salons de leur Cercle. Le prince Henri est au milieu de nous, le bérét ou plutôt, la calotte à la main, et dans cette salle pleine à craquer, il y eut des instants d'émotion intense. Toutes les Frances s'y trouvaient réunies : France de saint Louis, France d'aujourd'hui, France des Laurentides ! Il n'y eut que des allocutions fort brèves ; mais l'accolade du prince exilé valait à elle seule les plus beaux discours.

Et nous l'avons laissé sur le sol hospitalier de Belgique, à deux pas de cette frontière qu'on lui interdit de franchir. Nous sommes rentrés en France après avoir admiré la cathédrale Notre-Dame, neuf fois centenaire, et dont le cardinal Mercier nous disait que c'était la plus belle de toutes ; après avoir déposé des fleurs devant le monument aux Morts et entendu le vibrant salut de Jean-Marie Gauvreau à la Belgique. Nous avons retraversé l'Escaut aux eaux grises pour retrouver dans l'accueil d'une charmante famille de Tourcoing, l'apaisement des nerfs, le repos de l'esprit et le calme d'une douce rêverie.

Le dimanche, 8 mai, c'est le dernier jour du voyage, et c'est la fête de Jeanne d'Arc. Depuis la

veille, alors qu'on nous recevait avec tant de coeur au Cercle catholique, nous sommes entre les mains d'un homme charmant, M. Jacques Masurel-Lepoutre, qui habita Montréal pendant trois ans.

Nous allons d'abord à l'église Saint-Christophe pour la messe solennelle. Une foule énorme emplit la vaste nef tout ornée de fleurs et de drapeaux. Nos places sont au pied de l'autel, et derrière nous se sont assis les présidents des diverses associations patriotiques et religieuses de la ville, les représentants de tous les groupements sociaux. Une chorale puissante sous la baguette du Maître Wattine, exécute magnifiquement une entrée tirée de la messe de Gounod, la messe à double chœur de Widor et l'ode à Jeanne d'Arc de Wambach. Du haut de la chaire les mots de bienvenue et d'amitié tombent à l'adresse de ceux qu'on accueillait tout-à-l'heure au son des trompettes d'argent.

Après la visite de l'intéressant musée, qui contient des David, des Chabas et des Latouche, nous traversons, entre deux rangs de spectateurs, le quartier central de la ville pour aller répondre aux souhaits de la Chambre de commerce que préside M. Lorthiois, et voir le défilé des sociétés patriotiques au bruit des fanfares et des sonneries. Un lâcher de mille pigeons voyageurs termine cette partie du programme. Ne pourrait-on croire maintenant que le pigeon venu de France et trouvé près

de Montréal, il y a quelques semaines, était l'un de ceux-là?

Avant d'assister au grand banquet que nous offrent les groupements de familles nombreuses, nous devons entendre le beau concert de gala donné en notre honneur par l'Harmonie municipale, au square de l'Hôtel-de-Ville, devant plusieurs milliers de personnes. Toute la population de Tourcoing nous fait fête.

Et puis, c'est la dernière réunion, le dernier repas pris en commun. Cent cinquante pères de famille, ayant chacun une moyenne de huit ou neuf enfants, venus de toute la région, les uns riches industriels, les autres simples ouvriers et cultivateurs sont là, autour de nous, sous la présidence de M. Flipo. Ils représentent la famille française, celle qui est restée forte comme la famille de chez nous, celle qu'on menace de toutes parts, et qui ne veut pas mourir. Ce que disent les orateurs, c'est la louange de la famille, c'est la force des vertus sociales et la nécessité de défendre à tout prix cette famille qui est, suivant le mot de Le Play, « le principe de l'Etat ».

Quelle émouvante réunion! Les yeux se sont mouillés plus d'une fois au rappel des liens qui unissent Français de France et Canadiens français, tous fidèles à la vieille croyance. Pour ramener le rire, il faudra que Letondal dise des mots drôles

NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE. . .

avec toute la mimique qu'on lui connaît. Au *Vivat* des Flandres nous répondons par *O Canada* et *Alouette*. . .

Il ne nous reste plus qu'une heure à passer avec nos amis. Lentement, comme à regret, nous nous dirigeons tous vers la gare et l'émotion nous gagne de nouveau.

Trois jours ont passé qui furent une longue acclamation; trois jours pleins de soleil, de chants et de rires; trois jours d'émotion intense et de joie débordante! Nous avons vu des spectacles qui ne peuvent plus s'oublier. Nous avons serré des mains et longtemps, longtemps encore nous en sentirons la chaleureuse étreinte. Nous avons reçu et donné de fraternelles accolades. Nous avons entendu les mots venus du coeur, et nos coeurs ont fourni à nos lèvres les mots qu'il fallait dire.

Amis de Lille, amis de Roubaix, amis de Tournai, amis de Tourcoing! Industriels fortunés, pères de famille, journalistes qui, par la plume de Tavernier, nous souhaitiez, avant-hier, la bienvenue « dans la Maison paternelle »! Petit prince exilé sur la terre de Belgique, fils de rois dont j'ai senti le coeur battre sur le mien! Vous tous qui avez accueilli notre jeunesse avec ses rires et ses rêves, pardonnez à celui dont la plume impuissante ne peut qu'écrire pour chacun de vous: *Vivat, vivat semper! Vivat in aeternum!*

* * *

JOURS ÉTEINTS

Nous sommes revenus à Roubaix, invités par nos amis généreux à partager, une seconde fois, leur large hospitalité. C'était le 24 juin.

Il avait plu toute la journée. Mais le soir, un bon vent nettoyait le ciel du Nord, et, heureux, nous nous disions : « Les feux de la Saint-Jean vont s'allumer. » Vers dix heures en effet, nous les avons vus d'un bout à l'autre de la riante vallée de la Marque, depuis Bouvines où Philippe-Auguste consacra la force de la monarchie française, jusqu'à Marcq-en-Baroeuil. Il y en eut, paraît-il, soixante-dix qui s'allumèrent les uns après les autres, et parfois avec un cérémonial touchant. Ici, c'étaient les jeunes filles d'un lycée, là, les Scouts de France, plus loin, les enfants des écoles libres, ailleurs, un groupe de Jeunesse catholique. Un curé conduisit même ses paroissiens, dont plusieurs portaient des fagots, à l'endroit le plus élevé de sa commune, et bénit le feu allumé en notre honneur.

De la belle propriété de M. Louis Toulemonde, où plus de soixante personnes s'étaient réunies, nous, petite poignée de Français du Saint-Laurent, nous regardions monter les flammes et les fusées. Et puis, avec nos « cousins », nous avons dansé une ronde effrénée tout autour du feu que nous avions nous-mêmes allumé.

En rentrant, vers minuit, M. Glorieux m'obligeait à prendre la plume, puis à téléphoner au *Journal de Roubaix* le merci des Canadiens :

« Les feux de la Saint-Jean viennent de s'éteindre. D'un bout à l'autre de cette riante vallée de la Marque, des mains françaises les ont allumés pour nous. C'étaient autant d'étoiles nouvelles dans la nuit, et il nous a semblé que là-bas, à quelque six mille kilomètres, les yeux de chez nous les voyaient aussi. Et alors, dans une ronde folle, nous avons, avec nos frères de France, dansé autour de l'un de ces feux, chantant les chansons de notre pays. Comme au Canada français, les feux illuminaient la vallée et répondaient aux feux de mon pays.

« Tels sont les signaux que se transmettent les vigies. Oui, nous veillons, les uns et les autres, sur des traditions, sur des souvenirs sacrés. Ne laissons pas s'éteindre les feux. Multiplions les signes de vie.

« O vous qui avez voulu, pour plaire aux descendants des colons de Colbert, jeter dans la nuit la flambée qui réchauffe et reconforte, acceptez le merci des jeunes Canadiens. Et s'il est un souhait que l'on puisse former, au soir d'une si belle journée, c'est que des mains françaises viennent bientôt allumer, sur les rives du Saint-Laurent, les grands feux qui éclairent nos visages et nos maisons. »

EAUX DE VICHY ET GALETS DE GLOZEL

VICHY ! Des étiquettes collées sur des bouteilles et rédigées dans toutes les langues (pourquoi le sont-elles en anglais seulement, à Montréal?), ont promené ce nom à travers le monde. Ceux qui ont l'estomac, le foie, la rate ou les intestins malades, aspirent à passer quelques jours tout près des sources jaillissantes. Les eaux sont souveraines contre l'embonpoint et facilitent la digestion. Chaudes ou froides, gazeuses et bicarbonatées, elles ont des titres de noblesse qui remontent aux Romains, et Mme de Sévigné, la divine marquise, nous a décrit la façon dont on prenait les eaux, à Vichy, au XVII^e siècle.

Mais, c'est sous Napoléon III que Vichy, comme Biarritz, acquit une réputation internationale. Faire une cure à Vichy devint une espèce de rite. Ce coin du Bourbonnais ne manquait pas de charmes naturels. L'Allier, qui traverse l'Auvergne et

que Pierre de Nolhac appelle la véritable Loire, baignait alors, comme aujourd'hui, tout un côté de la petite ville. La station thermale, devenue l'une des plus célèbres du monde, n'a pas franchi l'Allier dont elle n'occupe encore que la rive droite. Mais le nombre des baigneurs n'a pas cessé de croître. L'an dernier, 140,000 personnes ont fait la cure à Vichy. Ajoutez à ce chiffre le nombre des touristes attirés par la seule saison qui commence à la fin de mai et dure jusqu'en août : vous constatarez que pas loin de 200,000 personnes passèrent à Vichy en 1927. La ville, qui compte tout juste, en temps ordinaire, 20,000 âmes, a une population flottante de 180 à 190,000. Et l'avenir ? On ne parle que d'agrandissements ; nouvel établissement de bains, nouveau théâtre, piscine de 200 pieds. . .

De Paris, on se rend à Vichy en cinq heures ; de Lyon, à travers les montagnes du Forez, par Roanne où habite le poète Louis Mercier, et par Saint-Germain-des-Fossés, il faut quatre heures environ. Ville élégante, pleine d'arbres et de musique, où il n'y a rien de heurté, rien de dur. Une grande douceur semble y envelopper les gens et les choses. Tout le monde y est aimable.

Le nouveau parc, qui longe l'Allier sur une distance de près de deux milles, est un des plus jolis que je connaisse. Il retient ceux qui s'en approchent. On ne se sent pas perdu sous ces arbres au vaste

feuillage, comme parmi les pins et les hêtres de Merano, dans le cycle grandiose des montagnes tyroliennes, ou sur les hauteurs boisées qui entourent Carlsbad. . . Et, non loin de là, le parc des Célestins, plus petit, où il ne manque que l'escarpolette et les bergères enrubannées, évoque quelque toile de Watteau.

Quelles radieuses journées d'août! Que de vie, chaque matin vers onze heures, chaque soir au coucher du soleil, sous les pergolas du vieux parc plein de fleurs, la promenade couverte qui l'entoure, dans l'allée centrale qui est le « boulevard de Vichy », et le vaste hall où sont les buvettes les plus fréquentées: « Grande Grille » et « Chomel »!

A Carlsbad, sous la colonnade du Mulhbrunn ou le long de la petite rivière Toper presque à sec, et autour de la bouillante source Sprudel, la foule d'Allemands, de Viennois élancés, de petits Juifs à houppelande, de Polonais, de Russes et d'Américains à lunettes d'écaille circule lentement, au son d'un orchestre. Il faut y boire l'eau en marchant, par petits coups, ou avec l'aide d'un tube de verre. Mais, autour de la buvette « Chomel », c'est l'effervescence des foules non contraintes, la beauté du désordre. Des milliers de personnes se pressent aux buvettes « l'Hôpital », « Mesdames », et surtout dans le hall. Chacun présente son verre, boit et s'en va. On se rencontre, on s'interpelle, on cause

sous les arbres du parc ou les pergolas. Une trentaine de voix, — voix d'hommes ou de femmes — jettent toutes ensemble les noms des journaux de Paris . . . « *Le Journal! Achetez le Journal!* » — « Dernières éditions de Paris: *le Figaro! l'Action française! le New-York-Herald!* »

C'est un va-et-vient continu, au milieu de ce bruit qui ne fatigue pas: dames qui portent les robes des grands couturiers, messieurs chauves, missionnaires à la longue barbe qui viennent refaire leur santé délabrée, petites gens à la tenue modeste qui peuvent, tout à côté du riche Américain, boire l'eau bienfaisante. Et toutes les langues! Et toutes les couleurs, depuis celle du Japonais, petit et vif, jusqu'à celle de l'Arabe drapé dans son ample burnous.

Quel touriste ne s'est fait « croquer » par l'un des photographes ambulants de la Promenade des Anglais, à Nice? A Vichy, comme à Carlsbad, le cinéma a pris la place du kodak. Les opérateurs vous guettent à la sortie des établissements de bains ou du hall des Sources. Un . . . deux . . . trois . . . Vous êtes filmé au naturel! Et, vingt-quatre heures plus tard, pour dix francs, vous aurez le bout de « film » qui vous représente rêvant ou causant tout en marchant, le sourire aux lèvres ou les sourcils en accent-circonflexe.

Le Casino de Vichy, à une extrémité du vieux

parc, est peut-être le plus beau du genre. Dans l'enceinte réservée, qui en précède l'entrée, des centaines de fauteuils d'osier pour les siestes paresseuses sous les arbres. On s'y assied l'après-midi ou le soir, à l'heure du concert qui se donne sur la magnifique terrasse. On y va lire ou muser, quand la foule est partie; on regarde les gens entrer au Casino, ou en sortir. Trois Africains au visage encadré d'une barbe noire, descendent le grand escalier. Ils ont des gestes lents et le regard fixe. Dans le soir qui vient, sur ce fond blanc qui renvoie les reflets du couchant, leur silhouette se détache... Vision d'Alger ou de Biskra!

La foule a envahi le Casino. Là-haut, au bureau de la presse, l'accueil le plus aimable attend le confrère du Canada. On dîne et on danse sur la terrasse illuminée. Des milliers de francs passent de mains en mains au baccara... et la roulette tournera sans arrêt jusqu'au petit jour. Au théâtre, Vanni-Marcoux — la gloire de l'Opéra-comique — joue le rôle écrasant de Boris Godounov... Allons voir danser le peuple sur la place du Kremlin, à Moscou. Puis, nous irons applaudir l'Argentina.

L'Argentina! Rien que son nom est une musique. C'est la danseuse qui faisait courir tout Paris l'hiver dernier. Elle a son heure de gloire. C'est la vedette qu'acclament les foules en délire. Quand elle paraît, la salle trépigne. Quand elle danse la

« Danse du Feu », le « Tango andalou » ou la « Corrida », des frissons secouent les spectateurs. Quelle souplesse de tout le corps ! Quelle finesse de la jambe ! Quelle hardiesse ou quelle moquerie dans l'oeil noir qui brille ! Elle court, agitant ses castagnettes, elle tourne, elle tourbillonne. . . On croit qu'elle va tomber... Et soudain, elle se cambre, la tête rejetée en arrière, et d'un coup de talon sec, autoritaire, elle s'arrête... Quand elle s'en va, toute la salle est debout qui l'acclame. La vision s'efface dans un flot de dentelles et le murmure de la soie qui se froisse.

* * *

Les confiseurs de Vichy ont mis en vente, depuis un certain temps, des bonbons et des chocolats fourrés qu'ils appellent Galets de Glozel. . . Il y a trois ans, Glozel n'était qu'un petit hameau d'une demi-douzaine de maisons, à trente milles de Vichy. Le nombre des maisons n'a pas augmenté depuis. . . Mais le nom de Glozel fait actuellement son tour du monde. Glozel est devenu une curiosité de la célèbre ville d'eau. Des autocars y conduisent, chaque jour, les touristes désireux de contempler les trésors préhistoriques que des savants y ont découverts : cailloux, morceaux d'ivoire.

Les membres d'une même famille, — les Fradin — habitent les cinq ou six maisons de Glozel. La

terre du plus âgé des Fradin est le coin sacré. Un jour, en creusant, le père Fradin heurta, de son pic, des objets curieux. . . et le bruit courut aussitôt que l'on avait découvert des trésors préhistoriques dans le champ du bonhomme. Des savants accoururent, firent des fouilles, examinèrent à la loupe les objets trouvés. Mais tous ne furent pas d'accord. « Glozel or not Glozel? » Il y eut des glozéliens et des antiglozéliens. Les premiers, moins nombreux, avaient à leur tête MM. Loth et Salomon Reinach. « Si Glozel est anéanti, s'écriait M. Reinach, c'est toute la préhistoire qu'il faut recommencer. »

Les antiglozéliens soutinrent que les objets étaient faux, ou bien qu'un fumiste les avait déposés dans le champ de Fradin qui, lui, rusé paysan à l'air bebête, ne cessait de répéter: « Je n'savais pas. . . Depuis longtemps, nous trouvions des pierres. . . »

La dispute fait rage, depuis ce grand jour, autour de Glozel que René Benjamin a baptisé « vallon des morts et des savants ». Les Fradin ont intenté un procès à leurs détracteurs. En attendant, Glozel rapporte gros au père Fradin et aux agences de tourisme. Le « salon » de la ferme est devenu un musée qu'on visite pour quatre francs. Les voyageurs signent leur nom dans un registre qui servait jadis à l'entrée des blanchissages. Un tea-

room (pour les Américains) de dix pieds carrés, qu'exploite la famille, est le seul coin où l'on puisse se reposer. L'endroit des fouilles? A un mille de la maison, un carré de trente à quarante pieds qu'entoure du fil de fer barbelé, de la terre remuée, quelques cailloux et deux écriteaux: un pour M. Loth, l'autre pour M. Reinach. « Ici, fouilla M. Loth... »

Deux milles (aller et retour) dans la boue et en plein soleil! Il faut se rafraîchir. « Garçon! un quart-Vichy! »



BIARRITZ, REINE DES PLAGES

DANS les premières années du XIX^e siècle, Biarritz n'était qu'un petit port de pêcheurs, et seuls, ou presque, les habitants fortunés de ce coin de France jouissaient du spectacle qu'offrent les falaises, les rochers et la mer de Gascogne. Biarritz n'abritait que des Basques, et cette « race très ancienne, très émigrante, mais surtout profondément mystérieuse » se fermait jalousement à toute invasion. Le long de l'Atlantique, dans les vallons et le pays de l'Adour, au pied des Pyrénées et au-delà, où sont les Basques espagnols, ce peuple vivait seul, fidèle à ses traditions.

En cent ans, le décor a changé. Il y a bien toujours les mêmes maisons de style basque, les mêmes curieuses églises avec le fronton pour le jeu de pelote. On n'a pas touché à la Rhune d'où l'on va admirer le lever du soleil, et l'on voit encore passer, par les chemins que bordent les tamaris ou les platanes, le solennel attelage de boeufs blancs conduit par un Basque au visage creusé. Les tradi-

tions se conservent, la langue aussi, et la phrase de Pierre Lande demeure vraie: « Nous sommes un peuple fort parce que nous sommes un peuple qui prie. »

Mais, sans parler des autres changements dont un siècle a doté le pays basque, l'humble port de pêche d'il y a cent ans est devenu la Reine des plages. Le Second Empire a fait sa fortune. Napoléon III y vint; l'impératrice Eugénie s'y fit construire une villa où se trouve aujourd'hui le splendide hôtel du Palais. Tout ce que la société française compte de grand et de distingué a suivi l'exemple. Les nobles Espagnols franchirent la Bidassoa, les Américains du Sud, l'Atlantique. Sans perdre de temps, les Anglais s'installaient dans la ville nouvelle. Souverains et princes prirent l'habitude d'aller à Biarritz à Pâques ou pendant la grande saison qui se fixa entre le 15 août et le 1er octobre. Outre Napoléon III et l'impératrice Eugénie, on vit régulièrement, à Biarritz, les souverains d'Espagne, la reine Victoria, Edouard VII.

Les princes ont gardé leur faveur à la plage basque. Vous n'entendez parler que de rois, de ducs et de marquises. . . « Alphonse XIII jouait au golf de Chiberta, avant-hier » — « Le sultan du Maroc dînait hier à Miramar » — « On attend l'arrivée du Prince de Galles » — « La princesse Frédérika reçoit aujourd'hui » — « La reine d'Espagne a pris

le thé au Palais » — « Tenez, ce grand monsieur, en caleçon de bain, avec un mouchoir sur la tête et un dos bronzé. . . c'est le grand-duc Dimitri, cousin de Nicolas II. Cet autre aussi long, étendu sur le sable, c'est son parent, le prince Théodore. »

Et que dire des autres rois — ceux de la démocratie nouvelle qui ont de l'or à ne savoir qu'en faire? Allez prendre le thé à Saint-Jean-de-Luz, sous quelque pergola, aux accords des tangos argentins . . . Sur cette route pittoresque, tout en courbes, montées et descentes, qui traverse Bidart et Guéthary, vous ne pourrez plus compter les Hispano, les Rolls, les puissantes Voisin ou Renault dont la longue suite fait une chaîne entre Biarritz et San Sebastian. Vous verrez que partout s'élèvent des villas plus ou moins basques, quelques-unes fort jolies. Les hôtels surtout vont se multiplier rapidement. On achève de construire un Palace à Ibarritz. Le rêve de Loewenstein va-t-il devenir une réalité?

Ce mystérieux banquier belge, dont la mort a impressionné le monde, était, lui aussi, venu à Biarritz. Il s'était fait construire une villa, avait acheté des terrains, se proposait d'en acheter d'autres pour qu'il n'y eût qu'une seule plage immense sur toute la côte. Biarritz se serait étendu, paraît-il, jusqu'à la Bidassoa!

Loewenstein, tombé de son avion, emportait ses

rêves avec lui. À côté de sa villa, aujourd'hui inoccupée, un magnifique hôtel de grand luxe attire les regards et les personnes de ceux qui ont beaucoup de dollars, de livres ou de pesetas.

Mais qu'on soit riche ou non, on peut jouir de la plage, des coins d'ombre sous les tamaris, des points de vue du Phare et des couchers de soleil. L'heure du bain est sûrement la plus importante à Biarritz, même si l'on ne se baigne pas. Dès dix heures du matin, les tentes multicolores se sont dressées sur la grande plage, depuis le casino Bellevue jusqu'au Phare. Chaque saison, il est chic de se baigner ou de s'exhiber en un coin particulier de la plage. Cette année, on va à Miramar. Le Port-Vieux a bien toujours ses habitués. On s'y écrase. Pas deux pouces de sable qui ne soient accaparés par quelque Espagnole aux yeux vifs ou quelque Juive américaine plantureuse.

Face au Casino municipal se dresse toujours le village indien. Il y a autant de corps sur le sable que dans l'eau. Le bain de soleil est obligatoire après l'autre. Tout ce qui peut récemment ne pas être caché s'exhibe au grand soleil de Gascogne. Parfois on se gêne moins; mais gare au procès-verbal! Il est vrai qu'un tribunal de province a statué tout récemment qu'il n'y avait indécence publique que si on enlevait ou remettait son costume de bain dans un endroit public!!!

Vers une heure la plage est à peu près déserte. Beaucoup y reviennent l'après-midi. Mais la majorité des touristes prend le thé à Saint-Jean-de-Luz ou le chocolat sous les arcades de Bayonne, va applaudir Chiquito à Aguilera ou les joueurs de polo, ou se met à l'ombre des grands pins de Chiberta.

Et le soir, entre sept heures et le coucher du soleil, tout Biarritz se retrouve à la plage. La longue promenade, qui va de l'hôtel du Palais au Casino municipal, est noire de monde. Bancs et chaises sont occupés. Les promeneurs vont et viennent d'une extrémité à l'autre. Les femmes sont jolies. Les marchands de journaux crient les dernières éditions de la *Gazette de Biarritz*. « Titine » est là avec ses bons gâteaux. De jeunes Espagnoles, à qui il ne manque qu'une rose rouge dans les cheveux d'ébène, passent tenant en laisse une petite biche nerveuse. On entend parfois sonner un « Caramba ! » Les amis se rencontrent, se saluent. Les rires fusent.

Les vagues ne cessent de frapper les rochers bruns qui les brisent. Toutes les tentes sont repliées. Plus de baigneurs, plus de ces cris stridents que poussent les gardes. Lentement, lentement, dans une descente pleine de majesté, la boule rouge vient se poser, là-bas, sur la mer agitée où elle se plonge et disparaît, répandant sur le ciel, pour le plaisir des yeux, les mille teintes du couchant.

Ce soir, dîner au *Miramar* avec le docteur L. . . et sa souriante épouse. Grand gala, c'est-à-dire quelques centaines de convives assis à de petites tables sur la magnifique terrasse illuminée. De belles dames en décolleté, couvertes de perles et de diamants; des messieurs impeccables en smoking, la plupart d'un âge avancé. Un orchestre argentin joue des tangos langoureux, alternant avec un *Jazz* de New-York ou de Chicago qui brise l'harmonie de cette soirée par d'affreux charleston. Au centre de la terrasse, un carré étroit où évoluent les danseurs.

Le phare, qui domine la falaise et la plage, nous jette ses feux à intervalles réguliers. Les vagues viennent s'écraser presque au pied de la terrasse. Les lampes brillent à travers la fumée odorante des « Havane » longs de dix pouces, et les coupes de champagne sont pleines de paillettes d'or.

L'heureux directeur du *Miramar*, habite une bien riche et bien belle demeure. Il a, pour le servir, des garçons galonnés, des « chasseurs » qui ont l'air de cadets d'une école militaire américaine. S'il prend l'ascenseur, c'est un valet de pied à culotte de soie rouge, à boutons d'or et à gants blancs qui le conduit au sixième. On se croirait chez Louis XIV, si Louis XIV avait eu des ascenseurs à Versailles!

Et les vastes chambres de cet hôtel — 400 francs par jour, service en plus — sont toutes occupées.

Rien que pour voir la mer, la côte et les rochers, par les immenses baies du vaste hall central, qui ne donnerait pas cette somme. . . s'il la possède?

Des danseurs russes font de l'acrobatie. . . Docteur, contez-moi l'histoire de ce diplomate qui vint, un jour, au milieu du siècle dernier, causer avec Napoléon III, et faillit être emporté par la vague, tout près d'ici. N'était-ce pas M. de Bismarck ? Parlez-moi d'Edouard VII qui se mêlait aux promeneurs de la grande plage. . . Dites-moi que la reine d'Espagne est belle et que le Prince de Galles —mon roi de demain— aime à venir ici danser le tango. . . Quels beaux rêves nous ferons cette nuit!



BONSOIR PARIS !

J'AVAIS tant rêvé, lorsque j'étais petit bonhomme, que je me promènerais un jour par tes rues, ô Paris! que je me perdrais dans la foule de tes boulevards, et que j'irais voir Guignol aux Champs-Élysées! Quand un parent ou un vieil ami m'adressait une carte postale représentant l'Opéra ou la tour Eiffel, j'en avais pour une semaine entière à imaginer la vie que je mènerais chez toi. C'était, il faut bien l'avouer, une vie de paresse et d'amusements. Je jouerais au cerceau dans les allées du Luxembourg; je mangerais des gâteaux chez le pâtissier; j'aurais des livres plein ma chambre, un poney pour aller au Bois. Le dimanche, après avoir prié à Notre-Dame, j'irais à Versailles. Et je verrais sûrement défiler, les jours de fête, les petits soldats aux pantalons rouges!

Ah! les visions magnifiques sur lesquelles, le soir, mes yeux à peine fermés se rouvraient, de l'autre côté, au royaume des songes!

Je suis venu . . . Mais je n'ai pas joué au cerceau, et Guignol ne m'intéressait plus. J'ai admiré Versailles; mais je n'ai pas vu passer les pantalons rouges. Le pâtissier du coin avait des croissants chauds ; mais je les ai parfois mouillés de mes pleurs.

Il m'a fallu lutter contre l'ennui, l'indifférence, la bêtise. J'ai dû me plier à certaines habitudes, modifier certaines façons de voir et d'agir, ouvrir mes yeux sur des spectacles nouveaux, étranges même, de prime abord. Maintenant que cela est fait, —du moins je le pense—maintenant que j'ai appris à te connaître, non pas tel que tu m'apparaissais dans mes rêves d'enfant, cher Paris, que je me suis habitué à toi et que je me sens quelque chose de ton âme, j'entends qu'on me rappelle par-delà l'Atlantique. L'heure du départ a sonné, et je ne puis m'empêcher de dire: « Déjà! »

Une fois encore, au crépuscule, je suis allé m'asseoir, seul, dans un coin retiré des Tuileries. Les dernières lueurs du couchant embrasaient le ciel, du côté de l'Etoile et mettaient des barres de feu aux vitres du Louvre. Et là, j'ai revécu, dans un éclair, les années que tu as prises à ma jeunesse, ô Paris!

* * *

Trois heures du matin, gare Saint-Lazare, en

juillet. Les derniers noctambules, qui achèvent de célébrer le 134^e anniversaire de la prise de la Bastille, nous saluent mes camarades et moi. Le soir de ce même jour, j'étais au Havre pour l'Exposition canadienne; et, deux mois et demi plus tard, je me retrouvais à Paris. Une semaine de courses, de visites et de théâtre, suivie du retour à la Faculté de droit.

Douze mois passent, et c'est encore Paris, Saint-Germain-des-Prés, puis le Quartier Latin et finalement, jusqu'au dernier départ, la petite et paisible rue Léon-Vaudoyer. Comme points de repère, l'Ecole des sciences politiques, rue Saint-Guillaume, et la Sorbonne.

L'on disait: « Ah! ce Quartier Latin! ce n'est pas celui d'autrefois! On n'y voit plus que des « métèques ». Je n'ai pas connu le Quartier Latin d'autrefois. Mais j'ai trouvé celui d'aujourd'hui bien vivant et bien curieux. J'ai vu défiler toutes les races, entendu toutes les langues sur le *boul'-Mich*. Sous mes fenêtres, rue de la Sorbonne, de multiples monômes se sont formés.

Un jour, au temps de Pâques, les étudiants firent la grève. . . Ceux du droit ne voulaient pas accepter le professeur Georges Scelle imposé par le ministre François Albert. La Faculté devint un champ de bataille. Le bruit des manifestations emplit tout le quartier pendant un mois. Les monômes

devinrent de plus en plus nombreux: « Conspuez Herriot! Conspuez Herriot! » Et, chaque soir, au moment de dormir, l'air des lampions me tintait dans les oreilles.

Puis, ce fut le siège de la Faculté. Deux mille étudiants, enfermés dans l'immeuble; jambons, bouteilles de vin, saucissons, corbeilles de brioches au bout de ficelles tirées par les assiégés qui, au fond, étaient aussi les assiégeants; bagarres sanglantes avec la police brutale; et, après le défilé de 8,000 étudiants à travers le Quartier Latin, la victoire éclatante de la Basoche, qui hurla l'épithète du « défunt » Georges Scelle:

Ci-gît: éteint Scelle.
Dieu, qui fit Scelle
Et défit Scelle,
En vers mit Scelle.

Au Cercle du Luxembourg et aux Sociétés savantes, j'assistais à des manifestations moins bruyantes. Les étudiants catholiques étaient en congrès. Le cardinal Dubois, Georges Goyau, Louis Madelin, Fortunat Strowski, Mgr Baudrillart leur apportaient de précieux concours. Des camarades étaient venus de Belgique, de Pologne, d'Espagne, de Hongrie, d'Italie, de Roumanie. . . Parfois, aux mêmes endroits, c'était un dîner des Publicistes chrétiens sous la présidence souriante de M. Georges Goyau. Les longues barbes, les cheveux gris do-

minaient. Quels charmants voisins étaient Eugène Tavernier, le Père de La Brière, Maurice Vaussard!

Quand j'arrivais en octobre 1924, Anatole France venait de mourir. Paris lui fit des funérailles païennes, sous un ciel gris d'automne.

Quelques semaines plus tard, un dimanche, on porta Jaurès au Panthéon, et les journaux parlèrent d'une « saturnale révolutionnaire ». Du Palais-Bourbon à l'ancienne église Sainte-Genève, la foule s'était massée, plutôt indifférente. « Où qu'il est Jaurès? » demanda une jolie fille. Et, se donnant aussitôt la réponse: « Ah! oui, c'est celui qui est mort! »

Pendant plus d'une heure, le cortège défila à travers le faubourg Saint-Germain et le Quartier Latin. Des mineurs de Carmeaux, en habits de travail, poussaient le char funèbre sur lequel on avait déposé le cercueil. Aux quatre coins, des torches fumaient. Beaucoup de femmes, d'enfants, de mineurs avec leurs outils.

Au passage de deux généraux en uniforme, dont le ministre de la guerre, on cria: « A bas l'armée! Buveurs de sang! A bas les tyrans! ». . . Il y avait des centaines de drapeaux rouges. « Vive la Haine! » lisait-on sur des pancartes; et des poings se levèrent vers les balcons et les fenêtres des maisons du boulevard: « On vous descendra bien, un jour, sales bourgeois! »

Il en coûta 650,000 francs à la France pour placer Jaurès à côté de Zola, dans les caveaux du Panthéon. . .

Un peu plus tard, un autre cortège parcourut le même trajet, en sens inverse. Calmes, mais résolus, l'air martial, les patriotes de Paris conduisaient à leur dernière demeure les malheureuses victimes de la rue Danrémont, tombées sous les balles des communistes. Paris frémissant les regarda passer.

Mais je revois des figures plus douces; celle du marchand de marrons, celle de la vendeuse de journaux qui me disait un jour: « Ah! mon petit monsieur, c'est dur souvent. Si je n'étais pas croyante, il y a longtemps que j'en aurais fini. . . Mais Dieu défend de se tuer. . . »

Je revois les baraques des forains qui s'installaient sur le *boul'Mich* et les grands boulevards, dès les premiers jours de décembre. . . C'était l'époque des fêtes. . . « Cassez la pipe de plâtre, et je vous donne cinq francs », criait une grosse femme au nez rouge. . . « Tout le monde gagne, *M'ssieurs-dames* », lançait une voix du Midi. On pensait alors aux grelots qui tintent le long des routes blanches, à la fine poussière qui tombe lentement comme un rideau, aux vieux cantiques que ne connaissent plus les églises de Paris. Et, pour chasser la nostalgie, on s'en allait vers le bleu et les roses, vers les parfums de Grasse, l'héliotrope du cloître de Lé-

rins, les mimosas de Nice, vers les sentiers ombrés de Cimiez, vers les petites rues silencieuses de Monaco. . .

Au retour, Paris me reprenait, Paris où, dit-on, le printemps est toujours en avance. Les parterres des parcs se couvraient de fleurs. L'air était léger. Le premier mai, je faisais comme tout le monde : j'arborais mélancoliquement à ma boutonnière le « muguet porte-bonheur ». Taxis et autobus ne sortaient pas ce jour-là, sur l'ordre des travailleurs « conscients et organisés ». Les rues de Paris étaient plus sûres, plus paisibles. Elles ressemblaient toutes à la rue Léon-Vaudoyer. . . Mais on s'écrasait dans le métro.

Les vacances d'été passaient. . . et je ne rentrais jamais à Paris sans un serrement de cœur. J'en avais alors pour deux jours à maudire « l'exil ». Puis la vie régulière reprenait ses droits. Au lycée Lakanal ou à la Sorbonne, je rencontrais des poètes et partageais avec eux l'illusion de l'éternel printemps. J'en oubliais presque les jours pluvieux de novembre, les gelées de décembre et cette boue fine, luisante qui recouvre rues et trottoirs, l'hiver, à Paris. « Paris, ville de boue et de fumée », s'il fallait en croire Rousseau.

Je sens tout le passé qui remonte pendant que la nuit est venue. . . Les fêtes à l'hôtel de ville où me conduisait le bon et vieil ami, M. Caire : Zambelli

dansait devant le lord-maire de Londres ou le sultan du Maroc. Et ces promenades nocturnes à travers Paris, le long de la Seine, quand il semblait que la lune allait s'accrocher aux tours de Notre-Dame! L'arrivée des fraises, aux Halles, au printemps; le roulement, en pleine nuit, sur les rails du boulevard Saint-Michel, du petit train chargé de légumes . . . ; et, le matin, au réveil, le cri de quelque bonne femme : « Habits ! . . . Chiffons ! . . . Achat d'habits ! . . . »

Un soir, à Montmartre, 1500 étudiants portaient leur cierge allumé, tout autour de la basilique. A l'issue de la cérémonie, Marcel Rémond faisait remettre par Mgr Baudrillart un parchemin enluminé, avec un message de sympathie aux étudiants canadiens-français, « frères par le sang et par la foi. »

Je revois les Polytechniciens assistant à la messe, le dimanche, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, les foules s'écrasant à Notre-Dame pour entendre le Père Sanson, les solennités du centenaire de Laënnec. . .

Quand arrivait le onze novembre, anniversaire de l'armistice, Paris était sous les armes. Les régiments bleu-horizon, les soldats en kaki, les pompons de Saint-Cyr remontaient les Champs-Élysées au bruit des fanfares, au claquement des drapeaux, au roulement des canons sur l'asphalte. Une foule

immense regardait, silencieuse, émue. L'acier des baïonnettes brillait au soleil. Des visions de gloire passée s'offraient aux âmes. Les fleurs s'amoncelaient sous l'Arc de Triomphe. Le salut de l'armée et du peuple s'adressait tout entier au petit soldat sans nom qui repose au coeur de Paris.

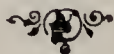
La cérémonie achevée, les 250 étendards de la guerre, qu'on était allé chercher aux Invalides, y retournaient prendre leur place d'honneur. Seul, derrière ces témoins des jours de deuil et de gloire, s'avancait le général Gouraud, gouverneur militaire. À intervalles réguliers, le canon tonnait sur l'une des berges de la Seine. À chaque coup, le cheval noir du héros se cabrait. . . Et des cris montaient de la foule : « Vive Gouraud ! Maréchal ! Maréchal ! . . . »

Aux Invalides, moins de tumulte. Chaque matin, pour aller aux cours, rue Saint-Guillaume, je passais devant la statue de Pasteur. Deux fois la semaine, il y avait marché tout autour. L'odeur du poisson, des légumes et de la viande, les cris perçants des marchandes emplissaient le quartier. Un peu plus loin, gagnant la Seine, un régiment bleu défilait sous le geste immobilisé du poète des humbles. Souvent, je voyais Foch, le victorieux, entrer à Saint-François-Xavier, pour y méditer dans le silence de l'église. Quand je passais, avenue de Breteuil, devant la maison des Pe-

tites Soeurs des Pauvres, je voyais parfois sortir de là un modeste cercueil. Deux hommes déposaient ce corps de vieux ou de vieille dans la voiture noire. Quelques fleurs fanées disaient le geste d'une main pieuse. Le corbillard se mettait à rouler silencieusement le long de l'avenue, sous les arbres où piaillaient les moineaux. Seules, deux petites Soeurs, enveloppées dans l'ample robe de bure, les yeux baissés, suivaient, en récitant le chapelet, ce chrétien qui était venu mourir chez elles.

Et c'est tout cela qui s'achève! Tout cela que je retrouve une dernière fois et qui jamais plus ne reviendra parce que la vie d'étudiant est terminée pour toujours! Tout cela, et bien d'autres choses encore!

O Paris, ville de lumière que j'ai vue sous de multiples aspects, Paris que mes yeux d'enfant cherchaient à fixer! Que d'heures ensoleillées je te dois! A cause d'elles, j'oublie les moments de tristesse, j'oublie l'angoisse même! Et je redeviens le petit bonhomme qui s'endormait en rêvant aux beautés que tu renfermes. . . Bonsoir Paris!



DES FAITS
ET DES HOMMES

CHEZ LES ÉCRIVAINS CATHOLIQUES ¹

C'EST fut une belle semaine, une semaine dont chaque jour apporta un faisceau de lumières sur des problèmes angoissants. Le matin et le soir, dans la salle de l'Institut catholique, rue de Vaugirard, se réunissaient poètes, critiques, romanciers, historiens, sociologues, journalistes et amis des lettres. Les séances du matin réservées aux spécialistes, groupaient une cinquantaine d'auditeurs attentifs et intéressés; celles du soir voyaient le chiffre quadruplé. Et c'était un imposant défilé de personnages connus, un rapprochement fraternel entre les aînés qui apportaient leur féconde expérience, et les plus jeunes dont l'âme généreuse est prête à tous les dévouements, à toutes les tâches. Il y a là des académiciens fort connus chez nous: Bazin, Bourget, Goyau, Mgr Baudrillart, Bor-

¹ Semaine du 1^{er} au 7 décembre 1924.

deaux, Lavedan. Dans un coin, Henri Massis, qui prendra une part active dans la discussion, cause, en ce moment, avec Gaétan Bernoville, Maurice Vaussard et Victor Bucaille. Voici Jean Guiraud, Armand Praviel, Louis Latzarus, André Thérive, Maurice Brillant, Paul Cazin, Henri Ghéon, Pierre L'Ermite, l'abbé Calvet, le Père de Grandmaison, le Père du Passage et le si distingué Mgr Batiffol. Que d'autres encore qui occupent une belle place dans l'histoire du renouveau catholique français: sénateurs, députés, prêtres, hommes de lettres. Les journalistes de Paris fraternisent avec ceux de Belgique, d'Italie, de Hollande, de Pologne et de Lithuanie... Quelle joie pour le « provincial », qu'est le jeune Canadien récemment arrivé à Paris, de voir, d'entendre, de saluer ceux qui forment l'élite intellectuelle catholique!

Le sujet à l'étude en était un de tout premier ordre et de suprême importance: « Le journalisme et la France d'aujourd'hui ». Sujet français, sans doute, d'après son titre, et traité par rapport à la France. Toutefois, certains principes généraux, discutés aux diverses séances, pourraient être chez nous d'une grande utilité. Les Canadiens français catholiques y gagneront sûrement à suivre de près les faits et gestes de leurs « cousins » de France.

Le journalisme est devenu, par suite des circonstances, une arme formidable, indispensable à qui

veut lutter, utile pour le bien, dangereuse entre des mains inhabiles, entre les mains de ceux qui rêvent haine, révolte et destruction.

En France, il occupe une place des plus importantes. Les luttes intestines qui, depuis la Révolution, ont jeté les unes contre les autres les diverses classes de la société française, donnent au problème un aspect particulier. Elles ont, par contre-coup, divisé la population en deux groupes: la franc-maçonnerie et les catholiques, ces derniers eux-mêmes n'étant pas unis. La presse anticatholique a joué, depuis longtemps, un rôle dont les tristes effets se font sentir aujourd'hui. Qui dira sa part de responsabilité dans les luttes dont le dernier quart de siècle a été le témoin?

Les catholiques de France, qui croyaient l'ère de la persécution religieuse terminée, se révoltent maintenant sous le coup de fouet. L'élite intellectuelle catholique, peut-être la plus brillante qui soit à l'heure présente, veut ramener au bien la foule que les fausses doctrines menacent de corrompre irrémédiablement. Que faire? Il est une arme dont se servent les ennemis avec beaucoup plus de force et d'entrain: le journal. Répondant aux préoccupations du jour, les écrivains ont donc étudié le journalisme sous ses différents aspects. Et maintenant, il reste à dégager de cet ensemble de rapports, de conférences et de discussions, les traits

essentiels de ce qui fut la quatrième Semaine des écrivains catholiques.

Comme l'a justement souligné le rapporteur de la Semaine, M. Gaétan Bernoville, un problème paraît dépasser tous les autres et s'imposer, à la fin de ces utiles travaux en commun : « Comment concilier les exigences de la morale avec la technique du métier ? » Que ce soit dans le journal de Paris ou dans la presse régionale, qu'il s'agisse de critique dramatique, artistique, littéraire, ou du roman-feuilleton, le choc se produit entre les principes opposés. Que d'obstacles à surmonter ! Quelle concurrence formidable à vaincre ! Et c'est ici qu'apparaît dans toute sa grandeur le rôle du journaliste catholique : informer, éclairer, instruire pour convaincre. Ce rôle suppose des qualités peu ordinaires que M. Trogan, directeur du *Correspondant*, définira à la séance de clôture. Il faut au journaliste et écrivain catholique « de la loyauté, de la probité et de la charité ». L'ensemble de ces caractères essentiels lui permettra de bien jouer son rôle.

S'agit-il de pièces de théâtre ? Que l'on fasse preuve d'énergie et d'autorité. « En général, disait Praviel, les journalistes catholiques ne se rendent pas compte des droits de la presse ». Abordant la moralité du théâtre, il ajoutait : « Dans tout le théâtre contemporain, il n'y a pas une pièce pour

les familles. » On devrait donc proscrire la critique théâtrale payée, les communiqués, surtout ceux qui paraissent avant toute représentation.

La même prudence s'impose pour les autres genres de critique et pour les romans-feuilletons implantés dans le journalisme. L'abbé Calvet l'a bien dit, soulignant la vulgarité d'un très grand nombre de romans-feuilletons; « L'on a faussé l'imagination populaire ». Et il est avéré que le tirage des journaux français baisse quand les feuilletons ne sont pas romanesques!

Les difficultés réapparaissent si l'on passe à la chronique religieuse, à la nouvelle, au fait-divers. Ici encore la part est double: celle du journaliste, celle du lecteur. L'on déplore le faux attendrissement des journaux pour les criminels et les voyous. Ne vaut-il pas mieux « servir l'ordre avec la cause des victimes? »

L'on déplore aussi la mentalité du lecteur. « Rien de plus difficile à contenter qu'un public catholique », fera-t-on remarquer. Et l'autre public, la masse qui n'est pas encore sur le chemin du retour? Elle va satisfaire chaque jour sa soif de nouvelles et de sensations dans les grandes feuilles, genre *Petit Parisien* dont le tirage atteint les seize cent mille copies . . .

A côté de cette presse dite d'information, il y a

la presse sectaire. Elle compte en province,² approximativement dix grands quotidiens et vingt-deux journaux de moindre importance. Toujours pour la province française, on compte six ou sept grands et seize petits journaux neutres, mais sympathiques en général, à côté de six grands quotidiens et de quinze autres organes franchement catholiques. Qui pourrait donc nier l'importance de cette presse régionale? et combien est triste l'aveu des catholiques: « Nous ne sommes pas assez forts . . . » Aussi faut-il réagir, encourager les journaux catholiques insuffisamment répandus. L'on a cité le cas d'une marchande de journaux dans un quartier de Paris fort peuplé. Elle vend chaque jour deux cent cinquante *Petit Parisien*, deux cents *Quotidien*, etc. . . , et quelques numéros à peine des journaux catholiques.

Comment matérialiser et utiliser l'effort des bons? Comment donner à la chronique religieuse sa juste place dans la presse, surtout celle de Paris? La création d'un grand journal catholique, dit d'information, s'impose aujourd'hui plus que jamais. Il faudrait aussi grouper les journaux de province et former à Paris un syndicat d'information pour les régionaux de moindre importance. La France catholique demande à l'heure présente des

² Ces chiffres sont pour 1924.

dévouements et des efforts que ses enfants ne sauraient lui refuser. Pour mener à bien la bataille, « il faut un journalisme français profondément national et d'inspiration chrétienne. »³

Mais les journalistes français catholiques devront — et c'est un point sur lequel l'on n'insista pas assez, semble-t-il — chercher de l'aide et de l'encouragement auprès de leurs confrères catholiques des autres pays. Sous la présidence de Mgr Baudrillart, M. Russo, journaliste italien, parla de la presse étrangère et du rôle joué par les catholiques dans leurs patries respectives. Il fit apprécier et applaudir le splendide travail de la presse catholique hollandaise. En Hollande, deux millions de catholiques possèdent, pour défendre leurs intérêts, vingt-six grands quotidiens.

« Et le journal canadien-français »? demandera-t-on. D'après M. Russo, il y a *La Presse* de Montréal . . . et c'est tout ou presque . . . Les paroles prononcées, au début de la séance, par Mgr Baudrillart, n'en ont pris que plus de sens. « Nous sommes d'une indifférence presque scandaleuse pour ce qui se passe à l'étranger », avait dit l'éminent académicien signalant certains faits typiques pour appuyer son affirmation.

³ Gaétan Bernoville.

Pour clore cette belle semaine, rayonnante d'utiles enseignements, un banquet groupe plus de cent littérateurs et journalistes sous la présidence de Mgr Batiffol. A la droite de ce dernier, se tient un homme modeste qui ajuste parfois son lorgnon pour mieux voir les convives. Les cheveux grisonnent; les épaules sont légèrement voûtées. Mais on oublie vite ces empreintes du temps pour admirer le large front et soutenir la force du regard.

Ce convive, qui paraît absorbé par quelque ardente méditation, cet homme devant qui je voudrais m'incliner, c'est Paul Bourget! Mgr Batiffol le salue en terme vibrants et souligne les services rendus à la société, à la morale et à l'Eglise par ce maître de la plume et de la pensée. Alors, nous nous levons tous, les inconnus et ceux qui ont déjà des reflets de gloire au front, pour acclamer l'auteur de l'*Etape*.

Quand le silence revient, Bourget est debout, trop ému pour parler. « Messieurs, je vous remercie . . . » Les mots ne pouvaient plus passer . . . et des larmes coulaient le long des joues ridées.

Que reste-il de tous ces discours, de tous ces exposés? Qu'en sortira-t-il surtout? Il est permis d'en attendre d'excellents résultats. « La Semaine des Ecrivains catholiques, a-t-on écrit, est une institution ». Bénie par le Pape, encouragée par le

cardinal archevêque de Paris, c'est une institution nécessaire qu'il faudrait établir bientôt à Québec, ou à Montréal.

Rencontré à la fin d'une séance, René Bazin me confiait: « Vous voyez dans cette salle, l'élite d'aujourd'hui . . . Et quelle élite! » Il avait raison. Tous ces hommes apparemment savent où ils vont, ce qu'ils veulent. Puissent-ils s'unir davantage et grouper, pour la lutte qui devient plus âpre que jamais, tous les bons éléments de la terre de France!



SOUS LA COUPOLE

RÉCEPTION DE M. CAMILLE JULLIAN ¹

LORSQUE, petit homme de seize ans, l'on est admis à prendre place dans une académie de collège, on éprouve toujours un peu de fierté qu'accompagne un brin d'émotion. Et l'on rêve aux épées dorées, aux vieux tricornes, aux habits verts, aux fauteuils convoités qui doivent s'aligner là-bas, sur les rives de la Seine, à l'Institut de France!

Toutes ces émotions si proches encore me reviennent en foule, tandis que par l'étroit escalier tournant, je gagne ma place aux tribunes. Un public élégant et digne s'y presse, et les banquettes, — où sont les fauteuils ? — attendent les Immortels.

« Deux heures très précises », a-t-on dit. Au second coup de l'horloge le tambour bat, les portes du fond s'ouvrent. . . A notre tour, ouvrons les

¹ 15 novembre 1924.

yeux. Ils entrent lentement, solennels, tous — sauf une dizaine — en tenue de ville. Et pendant cinq minutes, c'est une procession de crânes vierges, de barbes abondantes, avec, de çà de là, des visages plus jeunes, des têtes mieux fournies.

Au pupitre, M. Brieux est assis entre M^e Henri-Robert et M. René Doumic. Devant une lampe, à droite, se tient le nouvel élu, petit, nerveux, avec une barbiche grisonnante. Derrière le pince-nez, deux yeux qui percent. Des cous s'allongent; on chuchote, on indique du doigt les personnages connus. Là, au fond, c'est M. Millerand, avec son éternelle petite boucle noire sous le col rabattu. Aux côtés de Camille Jullian, — le héros du jour, — se tiennent ses parrains: Pierre de Nolhac et Marcel Prévost. Et puis, voici Mgr Baudrillart, l'abbé Brémond au sourire malicieux, le maréchal Foch en civil, le glorieux mutilé Gouraud, gouverneur de Paris, Jean Richepin et les autres membres des cinq académies.

Soudain, dans le silence profond qui suit l'entrée des Immortels, tombe le mot d'usage : « Messieurs. . . » Une heure durant, elle se fera entendre, la voix pointue, aigre par moments, vibrante et chantante un peu, rapide et cadencée. De fois à autre, la main droite souligne l'idée qu'exprime la phrase, et les yeux, s'arrachant de dessus les feuillets, se promènent très vite sur l'auditoire recueilli.

« Comme on était heureux, il y a cinquante ans, dans la classe de rhétorique au lycée de Marseille! » Marseille! Du bleu et de la joie, des sourires et des mots qui chantent! Toute l'exubérance du Midi!

Méridional lui-même, Camille Jullian succède à un méridional, le poète Jean Aicard. Il le louange donc et le critique, analyse brièvement son oeuvre, évoque *Maurin des Maures*, les remparts d'Avignon, le calme d'Aix-en-Provence et Arles qui se croit romaine. . . Comment parler de la Provence sans célébrer la langue d'oc, sans dessiner en deux coups de crayon la gracieuse silhouette de Mireille et sans défendre la galéjade, « plaisanterie en acte ou en parole, sans méchanceté et sans malice même. »

Parfois l'orateur glisse une allusion à la situation politique, couverte aussitôt d'applaudissements. Car dans cette enceinte, il n'y a point place aujourd'hui pour le communisme ou le socialisme d'état. Au contraire, c'est la croix du Christ que l'orateur évoque en résumant le joli conte de Jean Aicard : *le Rouge-gorge de Jésus*.

M. Brieux prend à son tour la parole. . . Quel contraste avec M. Jullian. Taille, visage, voix: c'est une page nouvelle. Auteur dramatique. . . recherché par les dames, dit-on, il a tout pour leur plaire, et l'on jurerait qu'il y vise encore, en saluant le nouvel élu. A grands traits, il dit la vie de l'historien de la Gaule, né à Marseille en 1859, profes-

seur à Bordeaux pendant vingt ans, aujourd'hui, illustre continuateur de Fustel de Coulanges. Il en analyse l'oeuvre déjà considérable et se permet même certaines réflexions personnelles, quoique fort aimables, sur l'histoire en général. Quelques-unes des remarques vont droit au petit homme, assis sous la lampe, qui chaque fois tire les poils de sa barbiche, sans laisser des yeux l'orateur élégant. M. Brioux est un partisan du doute en histoire. Il cite des mots historiques longtemps admis, auxquels on ne croit plus. « Cambronne n'a pas dit : La Garde meurt, mais ne se rend pas ! . . . même en abrégé ! »

La belle voix de l'orateur finit tout de même par devenir monotone. Serait-ce que l'on y perçoit le désir de poser ? Ou bien ferait-il trop chaud sous la coupole poussiéreuse ?

Terminant le chapitre des restrictions, M. Brioux louange Jean Aicard et son successeur. « Soyez le bienvenu, Monsieur. »

Lentement, les académiciens se retirent ; la salle et les tribunes se vident. Sur le quai de Conti, l'on ne danse malheureusement pas la farandole, comme le souhaitait tout à l'heure M. Brioux. Dans le soir qui vient, recouverte de brumes, la Coupole « fait le gros dos ».

M. CÉLESTIN JONNART À L'ACADÉMIE
FRANÇAISE

Cet après-midi, à deux heures, ¹ l'Académie française recevait M. Célestin Jonnart qui occupera désormais le fauteuil de Paul Deschanel, lequel fauteuil fut aussi, il y a un siècle, celui du vicomte de Chateaubriand.

L'on se rappelle cette fameuse élection d'avril 1924. Charles Maurras qui, de l'aveu de tous, amis et adversaires, est l'une des plus solides intelligences du siècle, et en même temps l'un des premiers écrivains de France, posait sa candidature au fauteuil de Paul Deschanel. M. Célestin Jonnart, ² ancien gouverneur de l'Algérie, ambassadeur de France au Vatican, président du Conseil d'administration du Canal de Suez, et sénateur, voulait s'asseoir dans le même fauteuil. . . Il n'avait aucune oeuvre littéraire à son crédit. L'Académie, il est vrai, avait bien reçu Foch et Clémenceau qui présentaient des titres exceptionnels à la reconnaissance de leurs compatriotes, sans être des littérateurs. La candidature de M. Jonnart se trouvait donc en partie justifiée.

C'est un diplomate. Il a rendu de bons

¹ 15 janvier 1925.

² Décédé en 1927.

services à la France, en Algérie, et aux alliés, dans le règlement des affaires de Grèce. Et puis, là-bas, à côté de la blanche soutane du Pape, il a repris l'antique tradition de la France au Vatican. Certes l'on appréciera diversement — on l'a fait déjà — le rôle d'ambassadeur de M. Jonnart. Mais, à cette heure où l'on prétend laisser une place vide au pied du trône de Pierre, il vaut mieux ajourner la discussion.

Maurras, lui, c'est l'écrivain royaliste, l'auteur de *l'Enquête sur la Monarchie* et de *l'Etang de Berre*. . .

Les deux candidatures — on le conçoit aisément — firent beaucoup de bruit. On supputa les chances de chacun. Celles de Maurras, au seul point de vue littéraire, ne souffraient même pas la moindre comparaison avec celles de M. Jonnart. Le jour vint... Anatole France, grand admirateur de Maurras voulut, dit-on, aller voter en sa faveur, mettant de côté tout sentiment politique. . . Jonnart fut élu. Les commentaires reprirent de plus belle, mais bientôt le silence recouvrit ce qu'on appelait une iniquité. La réception d'aujourd'hui, pour un instant, a fait revivre les polémiques sur l'élection d'hier.

Les bruits avaient couru, il y a quelques jours, que les camelots du Roi iraient manifester contre M. Jonnart. Aussi avait-on distribué avec pru-

dence les cartes d'entrée à l'Institut de France. Aux portes, dans les tribunes, se tenaient de nombreux membres de la Garde républicaine. L'Académie, si paisible d'ordinaire, redoutait le chahut. Et dans l'histoire de la vénérable institution, une telle aventure ne pouvait qu'être déplorable.

Pendant la nuit l'on avait recouvert les murs de l'Institut de placards plus ou moins plaisants pour M. Jonnart. Il fallut bien vite les enlever avant la réception. Certains journaux littéraires, comme *Candide*, jetaient le ridicule sur le nouvel académicien, et c'est ce qu'on a appelé la revanche des lettres. Dans le Quartier Latin, on mettait en vente « les oeuvres complètes de M. Jonnart. . . », c'est-à-dire trois lettres de démission. Ces différentes attitudes donnaient un caractère spécial à la réception, et il y avait foule sous la Coupole. Au premier rang, le nonce du Pape, Mgr Ceretti, et le cardinal Dubois dont l'entrée fut saluée d'applaudissements.

Deux heures! Un piquet de soldats présentent les armes, le tambour bat et les membres des cinq académies gagnent les banquettes. L'on applaudit un peu lorsque paraît M. Jonnart, un peu lorsque s'assied Millerand, et beaucoup, beaucoup, lorsque, dans l'encadrement de la porte, se dresse le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris. On murmure; on se montre du doigt le grand mutilé,

on prononce à son égard des mots très graves. Car — ce n'est aujourd'hui un secret pour personne — le général Gouraud devait être compris dans le récent chambardement opéré un peu partout par le Cartel des Gauches. Gouraud a tenu, comme à la tête de ses troupes. L'heure échéante, il saura bien tenir encore. Voilà ce que l'on pense, voilà pourquoi les applaudissements continuent, couvrant la voix de Mgr Baudrillart qui donne la parole au nouvel académicien.

Entre ses deux parrains, le maréchal Foch et Marcel Prévost, M. Jonnart, — haute stature et tête blanche, — lit son discours d'une voix faible et tremblante. Qu'éprouve-t-il en ce moment ? Est-ce crainte ? Est-ce émotion ?

Il parle depuis cinq minutes à peine. . . Un silence respectueux l'entoure. . . « C'est une des traditions de votre illustre compagnie d'honorer. . . la pensée et l'action. . . » Et voici qu'une voix de femme lance le mot : « Pas la démission ! » Quelques applaudissements éclatent que domine un autre cri plus formidable : « Vive la République ! » suivi du mot que Cambronne n'a pas dit à Waterloo ! Bossuet frémit dans sa niche. L'interruption va-t-elle dégénérer en tumulte ? « C'est un camelot. . . A la porte ! . . . » M. Jonnart, nerveux, se penche vers M. Prévost. Mgr Baudrillart demande le silence. . . Le calme revient. M. Jonnart reprend

l'éloge de Deschanel. . . Mais le même bonhomme de tout à l'heure se remet à crier: « Vive la République! » Les applaudissements et les cris de reprendre pendant quelques secondes. . . Puis c'est de nouveau le silence. Mais vraiment M. Jonnart n'a pas de chance, et il se souviendra longtemps de sa réception. . . Il souligne le caractère républicain de Deschanel, et l'individu qui veut à tout prix sauver la République lance, pour la troisième fois: « Bravo! Vive la République! »

Dans les tribunes, les auditeurs sont debout. On applaudit, on crie même un peu. Les gardes se consultent. Mgr Baudrillart se lève. Il menace d'exclusion l'interrupteur acharné et s'attire les applaudissements de toute l'assemblée en lui disant: « Monsieur, la République n'est pas en cause ici. Tâchez donc de respecter les traditions de l'Académie. »

Les traditions de l'Académie! Elles sont en grand péril, avec toutes les saines traditions de la France, en cette période d'énervement et d'inquiétude. . . Verra-t-on bientôt le chevalier qui « boutera » dehors les fauteurs de discordes et de luttes intestines ?

M. Jonnart, plus énervé que jamais, continue l'éloge de Paul Deschanel. Et l'on se reporte à ces jours de janvier 1920, alors que les députés catholiques donnèrent à Deschanel la magistrature su-

prême. Il existe là-dessus certains documents, certaines lettres que connaît M. Jean Guiraud, rédacteur de *La Croix*, et dont l'histoire devra tenir compte.

M. Jonnart lit depuis plus d'une heure. . . Sa voix très faible, qu'arrêtent, à intervalles assez éloignés, de maigres applaudissements, ne parvient pas à chasser le malaise du début. Comme il paraît lourd, l'habit vert ! Quand l'académicien reprend sa place, le farouche auditeur se croit obligé de manifester encore : « Vive Jonnart ! Vive le grand républicain national ! » Il faut bien rire un peu . . .

Mgr Baudrillart devait, au long de son magistral discours, dissiper peu à peu la mauvaise impression des premiers instants. Avec une finesse et une distinction rares, il remplira à merveille sa lourde tâche. Il justifie le choix de M. Jonnart, non sans avoir, au préalable, délicatement taquiné le récipiendaire. L'Académie est fidèle aux traditions. Elle a déjà reçu neuf ambassadeurs de France au Vatican et d'autres personnages qui n'avaient rien écrit. Elle veut honorer aussi bien « ceux qui font l'histoire que ceux qui la racontent et la jugent. » Puis, prenant prétexte des événements récents, Mgr Baudrillart s'élève au-dessus des personnes, au-dessus des jalousies et des rivalités. La tradition, un instant menacée, il la sauve, pour l'heure, par de saisissants tableaux sur la guerre, sur la Papau-

té, sur les tendances de la politique actuelle. L'auditoire, cette fois, ne ménage pas son approbation quasi-unanime. L'idée a pris sa revanche.

Cependant, à la sortie, chacun commente l'incident. Quoi qu'on dise, quelle que soit la manière dont les journaux rapportent le fait, pour la première fois, le tumulte s'est glissé jusque sous la Coupole où siègent les Immortels. « Incident, dirait-on, et sans importance. . . » Espérons-le. Mais les faits de ce genre se multiplient. Les communistes travaillent dans le silence, sous la protection des lois. Dans les familles, l'inquiétude grandit. Les ligues patriotiques voient, chaque jour, affluer vers elles une multitude d'adhérents. On manifeste au Quartier Latin. . . On se bat à la Chambre. . . Comme le disent les véritables Français, il n'y a plus qu'à compter sur un réveil énergique que préparent les événements et que doit permettre la Providence. . .



UN JOUR AUX ASSISES DE LA SEINE ¹

C E devait être tragique jusqu'à la fin. . . La salle des Assises est pleine à craquer. Dès onze heures, paraît-il, plus une place libre. Certaines personnes sont même là depuis neuf heures et demie. Les avocats en robe, plus nombreux que jamais, encombrant le prétoire et les allées latérales. Disséminés un peu partout, des gardes républicains et des policiers en civil assez facilement reconnaissables.

L'atmosphère s'est alourdie davantage si possible, et, comme il fait très sombre, on a allumé les deux grands lustres du plafond. Il est à peine midi. . . Quand les aiguilles auront fait le tour complet du cadran, les jurés auront déclaré si, oui ou non, Léon Daudet est coupable d'avoir diffamé le

¹ 15 novembre 1925: dernier jour du procès intenté par un chauffeur de taxi, Bajot, à Léon Daudet qui l'accusait de faux témoignage.

chauffeur Bajot. Après dix-sept audiences successives, après les déclarations de cent vingt témoins, pris dans toutes les classes de la société, après les éloquentes plaidoiries des avocats, douze hommes diront ce qu'ils croient être la vérité. Quel lourd fardeau pour des consciences humaines! Quelle angoisse pèse aujourd'hui sur tous les assistants! Comme les débats se sont élargis! Il semble bien que seul doive demeurer, devant les yeux, le cadavre d'un pauvre petit enfant, mort dans les circonstances les plus mystérieuses.

De nouveau, on va, en termes émus, évoquer le drame. Les annales judiciaires, pourtant riches en procès sensationnels, en événements extraordinaires, renferment-elles une plus complète, une plus affreuse tragédie?

Un coup de timbre . . . Le président Flory et ses assesseurs prennent place à leurs sièges. Hier, l'avocat de Bajot, M^e Noguères, grand mutilé de 1914, à la tête de Méphisto, plaidait pour son client avec beaucoup d'habileté. La parole est à la défense. M^e Xavier Vallat, d'une voix que les sanglots étoufferont souvent, raconte la mort de Philippe Daudet. Il le fait clairement et brièvement. On l'écoute avec la plus profonde attention. Quand il nous présente le petit Philippe qu'il connaissait bien, on voit des larmes briller dans les yeux. Le défenseur est debout, tout à côté du père dont

l'émotion ne peut plus se cacher. Parfois, il se penche sur ses notes qu'il a devant lui. . . Des noms, des dates, à peine venus à ses lèvres, transportent tous les auditeurs au temps de l'affaire Dreyfus ou des trahisons de 1917. Que de morts mystérieuses là aussi, depuis celle de Syveton jusqu'à celle, dans les prisons de Fresnes, de Miguel Almereyda, et à celle plus récente d'Antonin Dubost, président du sénat français! Comme ce n'est pas beau la politique poussée jusqu'au crime! Et puis, c'est Marius Plateau, c'est Ernest Berger. . . On craint que la liste n'ait pas fini de s'allonger . . .

M^e Vallat parle depuis une heure et demie sur l'impossibilité morale du suicide de Philippe Daudet. Il évoque la vie privée du père—vie heureuse, — son retour à la foi des ancêtres dû à une femme admirable, les mots joyeux du petit Philippe. L'effort a été magnifique; mais l'émotion a vaincu l'avocat. La première plaidoirie de la défense s'achève sur des larmes et des sanglots.

Bajot! Dommages-intérêts! comme on est loin de tout cela! et comme il avait raison ce romancier français qui a dit: « Oh! avec quelle légèreté une âme se détache du petit corps d'un enfant! »

Suspendue pour une dizaine de minutes, l'audience reprend avec ce qui sera la magistrale, la lumineuse plaidoirie de M^e de Roux, bâtonnier de Poitiers. La tâche est lourde, et il est si difficile de

jeter un peu de lumière dans l'esprit des jurés! Jusqu'à près de neuf heures, avec, dans l'intervalle, trois suspensions, deux de quinze minutes et une d'une heure et demie, M^e de Roux va servir à la cour l'un de ces modèles d'argumentations serrées, logiques, éloquentes et combien émouvantes! Pas de vaines phrases, pas de faux appels à l'honnêteté, à la morale, à la justice. Dès les premiers mots, on sent que l'avocat engage le corps à corps avec l'ennemi, en l'espèce l'avocat général et la partie civile. Il le dit bien lui aussi: « Daudet n'existe pas ici. . . Bajot encore moins. . . Daudet représente son fils. » Et c'est alors le tableau de la torture morale d'un père et d'une mère, depuis deux ans, depuis ces trois dernières semaines surtout.

M^e de Roux, dont René Benjamin disait qu'il a une tête de saint François de Sales, parle sans notes, d'une voix claire et douce. Penché en avant, sur la table, il relève souvent ses manches, et l'on dirait qu'il cause tout simplement avec les jurés. . . Puis se redressant avec vivacité, se rejetant en arrière, il lance à la tête du jury et des magistrats les arguments, comme des « projectiles », pourra-t-on écrire. On n'a pas trouvé de balle dans le taxi hermétiquement fermé. Dix jours après la mort de Philippe Daudet, en fouillant le taxi de Bajot, que l'on avait au préalable soigneusement lavé, on découvre, dans l'angle d'un strapontin, une douille

toute neuve. Pas d'odeur de poudre, quand, pour la première fois, on ouvre les portes du taxi où rôle l'enfant. Et puis, les contradictions n'ont pas manqué, tant de la part de Bajot que de la part de la Sûreté générale et des témoins. De nouveau,—il le faut, hélas!—on parle des infâmes papiers de police, versés au dossier par M. Marlier, aujourd'hui préfet de la Corse, papiers dont la lecture a soulevé l'indignation de tous les honnêtes gens, y compris le procureur général Scherdlin, au cours d'une procédure antérieure.

Et cette surveillance de onze commissaires de police pour arrêter un gamin qui voudrait tuer le Président de la République, gamin que personne ne voit ni entrer ni sortir? Et ces lenteurs de la justice? Et ces hésitations, ces manoeuvres de la dernière heure? Et l'ignoble marchand de livres obscènes, LeFlaoutter? Et les anarchistes dont plusieurs soutiennent que Philippe Daudet a été tué chez LeFlaoutter? Et les témoins qui se contredisent, hésitent ou ne se rappellent plus rien? Nous sommes au coeur même du drame, au fond même de l'angoisse humaine.

Pourquoi les visites multiples à l'hôpital Lari-boisière? Pourquoi maintenir au poste des fonctionnaires formellement accusés qui dirigeaient eux-mêmes les recherches? Pourquoi?... Pourquoi?... Que de trous! Que de mystères!

Aucun bruit dans la salle, pas même un soupir. Personne ne bouge. Des jurés prennent des notes. Mais, chose étonnante, il y en a deux qui ont l'air de ricaner . . .

Six heures . . . Le président Flory suspend l'audience jusqu'à sept heures et demie. Quand on revient, c'est presque lugubre. Il faut montrer patte blanche dès la grande grille à demi-ouverte. On entre par une petite porte de côté. À travers les longs couloirs sombres et silencieux, on gagne la salle des Assises où il ne reste plus un espace libre. Il faut même aller chercher refuge dans la boîte où voisinent quelques témoins et des policiers. . .

M^e de Roux reprend sa plaidoirie et expose la thèse de Léon Daudet. L'enfant, après sa fugue du Havre, a voulu savoir ce que les anarchistes, suivant son expression, « avaient dans le ventre ». Attiré chez LeFlaoutter, indicateur de police, qui lui avait donné un revolver, — deux témoins l'ont affirmé solennellement, — et comprenant alors qu'on voulait l'arrêter pour faire un scandale, Philippe Daudet a voulu se défendre. Un policier, le seul armé, — Colombo, dit M^e de Roux, — l'a abattu comme un chien. Et puis, c'est le transport du pauvre petit blessé à l'hôpital Lariboisière, le maquillage du meurtre en suicide, avec la complicité du silence de Bajot. Ah! l'accusation est ter-

rible! Et personne cependant n'a vu! Personne, en tout cas, n'est encore venu dire: « J'ai vu! »

La voix de M^e de Roux est devenue haletante... Tous les yeux, sous la pâle lumière, sont fixés sur celui qui défend avec tant de force la mémoire d'un petit mort. La tête inclinée, le visage crispé, Léon Daudet retient avec peine ses larmes, et, tout près de lui, une femme en deuil sanglote. . .

Un dernier effort cependant. Il ne faut pas condamner Daudet qui, à cause de sa vie politique, de ses oeuvres, des circonstances troublantes de la mort de son fils, était excusable d'appeler Bajot « faux témoin et complice d'assassinat ». Car il y a eu assassinat. Les mots tombent dans le silence, lourds de sens, lourds de gravité, et l'on ne peut s'empêcher de frissonner à la pensée que tout cela pourrait bien être vrai. . .

Enfin un cri qui va remuer les âmes: « Si, par impossible, un verdict de culpabilité vous était arraché, si vous aviez fait condamner ce père et le petit mort, oseriez-vous, cette nuit, en rentrant chez vous, embrasser votre enfant? . . . »

Aussitôt, quelqu'un applaudit. Qui est-ce? Un policier? Un spectateur? . . . On se le demande. . . En tout cas, c'est l'étincelle. . . Les applaudissements éclatent, couvrent la voix du président Flory qui fait évacuer la salle. Ce n'est pas chose facile. Pendant que les gardes municipaux poussent le

public vers les issues, avocats et journalistes entourent M^e de Roux. Des larmes, encore des larmes jusque dans les yeux de certains jurés, jusque dans les yeux de nombreux avocats. Ah! oui, « malheur à qui maltraite un enfant ou brise le coeur d'une femme. Les anges ne tardent pas à se venger de lui. »

Mais le sommet du pathétique n'est pas encore atteint. A la reprise, devant une salle qui peu à peu se remplira de nouveau, un homme se lève. Comme nous sommes loin des polémiques! Comme elles sont rejetées dans l'ombre les assemblées magnifiques de Luna-Park où tonnait la voix du tribun! C'est un père, ce soir, brisé par l'émotion à tel point qu'on croit qu'il va tomber sous le poids d'une croix trop lourde. . . Et ce père, tout en marchant, affirme le meurtre de son fils. Il parle de son père à lui . . . O Lettres du moulin de Fontvielle, écrites dans la lumière de Provence, vous avez réjoui tant d'âmes! amené tant de sourires sur nos lèvres! O Petit-Chose, penche-toi sur une si grande douleur! . . .

« C'est mon père, dit Léon Daudet, qui m'a appris tout ce que je sais, qui m'a fait tout ce que je suis. Mettant l'amour filial et paternel au-dessus de tout, après la foi et l'amour de la patrie, j'avais rêvé de faire à mon tour, de mon fils, ce que j'avais été pour mon père. . . » Mais, un soir de

UN JOUR AUX ASSISES DE LA SEINE

novembre 1923, par les rues de Paris, roulait un taxi mystérieux où achevait de mourir un garçon de quinze ans. . . « Vous n'avez plus devant vous qu'un homme malheureux dont le fils est mort parce que sa petite maladie a rencontré la méchanceté humaine. . . »

Et la voix, brisée par la douleur, s'éteint sur un appel à la justice au nom de la famille française. Tout le monde est debout. Il faudrait avoir une pierre à la place du cœur pour ne pas s'incliner, quoi qu'on pense, devant l'homme à qui l'on réclame 50,000 francs de dommages-intérêts!

C'est là qu'il faut en revenir, en somme. C'est là tout ce qui apparaît dans les dix-huit questions que le président pose au jury. On nous avait soulevés jusqu'aux cimes où peuvent seules se rencontrer les âmes nobles! Chacun avait oublié chauffeur de taxi et dommages-intérêts pour ne plus voir qu'un père et une mère en deuil devant le cadavre de leur enfant. . . C'était descendre de bien haut. Mais on devait descendre beaucoup plus bas encore, après cette montée lumineuse.

Il est neuf heures et demie. Jusqu'à onze heures et demie, dans la salle où le jury acquitta, un jour, Germaine Berton, on marche, on s'assied, on chuchote, on discute. Et, là-haut, à l'abri des regards et des paroles, douze hommes délibèrent. Tous les yeux sont fixés sur la porte qui bientôt les laissera

passer. On fait des suppositions. Acquittement.. Condamnation avec circonstances atténuantes... Peu de dommages-intérêts. . . Mais l'on voit bien quel serait le beau verdict quasi-unanime si toute la salle avait à se prononcer.

Un coup de timbre. . . Un frisson passe sur l'assistance. Un à un les jurés reprennent leur place. Pourquoi les deux premiers ont-ils toujours le sourire aux lèvres? Les autres vont, la tête basse. Et une voix rompt le silence pesant qui a suivi leur entrée. « Devant Dieu et devant les hommes, nous répondons, à la majorité: oui à toutes les questions, avec circonstances atténuantes pour les deux accusés, Delest et Daudet. »

Pas un mot, pas un souffle. L'avocat-général réclame une application ferme de la loi. Les juges se retirent pour délibérer à leur tour. Quittant sa place, Léon Daudet s'en vient dire doucement à sa femme qui pleure, — elle n'est pas la seule — : « C'est la bataille qui commence. » Pressés les uns contre les autres, jusqu'au pied même du tribunal, avocats, journalistes et spectateurs attendent la sentence. Elle ne peut pas être dure après les recommandations du jury.

Dix minutes après minuit, les robes rouges réapparaissent. A cette heure, dans ce décor, devant cette foule haletante, angoissée, on se demande si l'on ne va pas bientôt sortir d'un rêve affreux, s'il

ne s'agit pas tout simplement d'un drame de Shakespeare . . . Mais la voix précipitée du président Flory, — dont la pâleur révèle le trouble, — énumère les considérants de l'arrêt et les articles du code. Ce n'est pas cela qu'on veut. Au bout de ces phrases dont le style ampoulé choque l'oreille, il y a des mots qu'on attend, qu'on appelle. Toutes les têtes sont tendues en avant, tous les yeux fixent les magistrats. Le président Flory, dont il faut reconnaître l'impartialité et la dignité, lit de plus en plus vite. Il s'embrouille même, hésite; et voici la sentence: Delest, deux mois de prison et 500 francs d'amende; Daudet, cinq mois de prison et 1,500 francs d'amende, sans sursis. Tous les deux sont en outre condamnés solidairement à 25,000 francs de dommages-intérêts. . .

Le cri de: honte! a jailli, couvrant la voix du président. Et puis, spontanée, celle-là, ardente, unanime, vengeresse, une ovation formidable emplit toute la salle des Assises, court à travers les couloirs, et s'en va reprendre aux abords du Palais de Justice: « Vive Daudet! Vive Daudet! » Tout le monde crie: royalistes et républicains, avocats et journalistes. On entoure Daudet qui sourit tristement. On monte sur les tables et les bancs pour applaudir à tout rompre . . . pendant que Madame Bajot ricane et que les juges ont disparu.

A pas précipités, chacun regagne la sortie par les sombres couloirs où monte la rumeur grandissante. On court, on se bouscule dans la nuit. De l'air!... De l'air! . . . Place Dauphine et boulevard du Palais, des milliers de personnes, de toutes les classes, acclament Léon Daudet. Pas une étoile au ciel. . . Comment oublier ces heures si tragiques, ces scènes si douloureuses? Et la clameur ne cesse pas. On l'entend de la fontaine Saint-Michel; on l'entend du boulevard Saint-Germain. « Vive Daudet ! Vive Daudet ! »

Eh bien! oui; pourquoi pas? Il n'y a plus de politique ici, plus de haine. Dans la salle même où un jury parisien acquittait, en décembre 1923, une fille perdue qui se glorifiait de son crime, regrettant seulement de n'avoir pas tué Daudet, dans cette salle de Justice d'où le Christ a été chassé, un autre jury vient de condamner un père dont le fils est mort mystérieusement, victime de basses manœuvres. On lui applique l'arrêt le plus rigoureux qui soit, sans aucun ménagement. On dirait — le mot n'est pas de moi — une vengeance. . .

Quoi qu'il en soit, la lumière complète n'existe pas encore. Certains peuvent croire au suicide ; la majorité semble le repousser. Comment? Qui ? Mystère angoissant qui fait frémir. . . En aurons-nous jamais la clef? Redisons, cette nuit, à la mère

UN JOUR AUX ASSISES DE LA SEINE

inconsolable, ce que Rostand écrivait, à la mort du comte de Mun: « Madame, les âmes de la France se pressent autour de votre coeur. » ²

² Arrêté dans des circonstances dramatiques, en juin 1927, Léon Daudet sortait de prison huit jours plus tard, au nez de la police. En France, comme en Europe, un éclat de rire général secoua les foules. Depuis, Léon Daudet habite la Belgique, superbe ambassadeur des lettres françaises.



O CANADIENS, RALLIONS-NOUS!

LORSQUE, vers 1880, M. Hector Fabre devenait agent de la province de Québec, à Paris, avant d'y être le commissaire du Canada, il était facile de recenser les compatriotes établis sur chacune des deux rives de la Seine. Les étudiants n'étaient pas nombreux: prêtres, médecins, artistes. Voyageant en Europe, en 1890, Paul Tardivel rendait visite à deux jeunes canadiens, MM. Desjardins et Globensky, qui étudiaient à l'Ecole d'agriculture de Beauvais. Les fêtes traditionnelles groupaient les uns et les autres, à certaines époques de l'année. C'est ainsi que les Canadiens de Paris célébraient en 1887, pour la première fois, la Saint-Jean-Baptiste chez Marguery. Les vacances enrichissaient la petite colonie de quelques touristes. C'était tout. Nos « cousins », depuis la *Capricieuse* et les récits de Xavier Marmier, recommençaient la découverte du Canada. Et cette nouvelle entreprise paraissait devoir être aussi longue que la première.

J'imagine qu'il ne reste plus que de rares témoins

de cette époque déjà lointaine. Pour connaître la vie canadienne dans le Paris d'alors, il faudrait s'adresser à un étudiant de ce temps-là. Pour ma part, j'irais plutôt chez une souriante dame de la rue de Rivoli qui reçut dans son salon hospitalier le cardinal Taschereau, l'abbé Casgrain, le jeune abbé Paul Bruchesi, le curé Labelle, Honoré Mercier, Pierre Chauveau. . . Que de souvenirs cette aimable personne consentirait à évoquer devant l'antique cheminée, sous les grands cadres des aïeux, chevaliers de Saint-Louis!

La guerre est venue. Depuis lors les Canadiens ont pris l'habitude d'aller en France plus souvent. Un ministre avait eu l'excellente idée de diriger, chaque année, un certain nombre de jeunes vers les grandes Ecoles de Paris. Un autre ministre donna toute son ampleur au programme magnifique. Aujourd'hui, on trouve des étudiants canadiens à Louvain, à Strasbourg, à Londres, à Edimbourg, à Budapest, à Lyon, Dijon, Lille, Rome, Fribourg... Mais c'est Paris qui reçoit, d'emblée, le plus fort contingent de nos étudiants, boursiers ou non.

Du reste, Paris renferme une véritable colonie de compatriotes qui gravitent tous plus ou moins autour du commissariat du boulevard des Capucines.¹

¹ Depuis octobre 1928, nous avons une légation, rue François Ier.

Les uns sont à Paris en permanence, et, sauf de rares exceptions, ils ont fini par imiter les familles françaises: leur porte ne s'ouvre que difficilement. Les autres habitent la capitale pour une période de temps plus ou moins longue, suivant les affaires ou les goûts. Enfin—et je ne parle que des Canadiens de langue française—il y a cent vingt-cinq ou cent cinquante étudiants qui fréquentent salles de cours, cliniques, studios et ateliers.

Combien de compatriotes ont pris l'habitude de dire: « Oh! moi, je ne viens pas à Paris pour fréquenter des Canadiens! » Bien rares ceux qui peuvent suivre fidèlement semblable règle de conduite. Il leur faudrait alors de nombreuses et agréables relations dans la société française—ce qui ne se trouve pas du jour au lendemain — ou un goût prononcé pour la solitude.

Quant aux autres—les plus nombreux—on les rencontre, le dimanche après-midi, chez le haut-commissaire, devant une tasse de thé, la citronnade et les petits fours, ou bien dans la salle de lecture du commissariat. En ce dernier endroit, Eugène les accueille en souriant; car il garde, dans sa mémoire, les noms et visages de tous les Canadiens qui sont passés devant lui, depuis au moins vingt ans.

Parfois, on rencontre un ami à la Banque Canadienne, rue Auber, plus rarement au cours d'une réception chez un Français ou d'une manifestation

quelconque, sur le parvis de la Madeleine, après la messe de midi, ou dans le métro; peut-être même dans quelque « boîte » de Montmartre! Mais alors chacun fait semblant de ne pas reconnaître l'autre...

Entre étudiants, les rencontres sont plus faciles et plus nombreuses. Certain restaurant du boulevard Saint-Germain, certain café, face à la vieille église où François de Montmorency-Laval fut sacré évêque de la Nouvelle-France, certain petit hôtel du Quartier Latin sont des lieux de rendez-vous tacites. Même à l'étranger, nous restons traditionalistes; les malins diront: routiniers.

Un jour, à la demande de quelques vieux amis, je voulus matérialiser cet esprit traditionaliste. L'église des Etrangers, à deux pas du Bon Marché, abrita un certain nombre des nôtres pour la messe dominicale. Une dizaine de fois, en trois ans, nous nous sommes retrouvés là, un peu en famille, pour la messe de dix heures que célébrait un compatriote. Mgr Beaupin, le dévoué secrétaire des Amitiés françaises, nous disait lors de la première réunion: « Vous voulez que l'on connaisse votre pays? Vous avez raison. Pouvez-vous agir de manière plus efficace qu'en vous groupant et en vous rapprochant de la vie française? »

Plus tard, le chanoine Gerlier nous apporte cette belle éloquence tant appréciée à Montréal, au Congrès de 1910. Plus tard encore, c'est le chanoine

Verdier, qui arrive du Canada où il rendit visite à ses frères de Saint-Sulpice. Un autre dimanche, Mgr Baudrillart ne ménage pas les sages conseils en cette langue pure et sobre dont la chaire française s'enorgueillit. Puis, c'est l'abbé Gasque, un méridional, un « pays » de Montcalm; puis l'admirable Père Janvier à la voix puissante qui, pendant un quart de siècle, enseigna le Verbe aux foules de Notre-Dame; puis le souriant abbé Audoin qui revient de prêcher le carême à Montréal.

Parfois, un compatriote monte en chaire: l'abbé Caillé, le Père Yon, le chanoine Chartier. Parfois aussi, Mgr Chaptal, l'évêque des étrangers, préside la cérémonie. Et même, un dimanche de printemps, le cardinal archevêque de Paris, Mgr Dubois, accepta de venir au milieu de nous. Quelle nombreuse assemblée de Français et de Canadiens unis par la même croyance, nous eûmes, ce jour-là, dans l'église illuminée et fleurie où reposent les Jésuites, martyrs de la Commune!

Ce même jour, après dîner, les salons de l'archevêché, rue Barbet-de-Jouy, s'ouvraient pour accueillir les étudiants canadiens. Réception des plus cordiales. Sans l'élément féminin, on aurait dit des séminaristes entourant leur évêque qui offrait, ce soir-là, après de bonnes paroles, une coupe de champagne et de délicieux petits fours.

Outre les cérémonies religieuses d'où l'art n'était

jamais absent, grâce au talent des nôtres, ² des fêtes intimes chez un compatriote mieux logé que les autres, ou chez des Français amis, un dîner au Lutetia, l'heure du thé, nous transportaient, par la pensée, aux rives du Saint-Laurent.

Les directeurs du Cercle des Etudiants — héritier de la défunte Boucane—faisaient danser rue de Chevreuse ou sur le parquet ciré de la Maison de la Cité universitaire. Chez Charles Flory, un soir, les chansons du Canada français étaient à l'honneur. René Bazin et Maurice Vaussard consentaient à nous parler du Paris qui se cache sous les voiles de la charité et du dévouement. M. Emile Lauvrière s'intéressait particulièrement aux Franco-américains, aux frères et aux soeurs d'Evangeline. Le Foyer international des étudiants catholiques nous invitait à sabler le champagne en compagnie du cardinal Dubois, de Paul Claudel et d'Etienne Gilson. A l'hôtel de Bretagne et du Canada, grâce à l'initiative de René Guénette, l'Union pour la France, groupement patriotique de jeunes, rapprochait encore davantage Français et Canadiens, autour du député alsacien Pffeger et du député de Paris, Edouard Soulier. L'abbé Guinchard insistait

² Anne-Marie Messénie, Camille Bernard, Lucille Angers-Delage, Annette LaSalle, Conrad Bernier, Saint-Hilaire, Gravel, Paul Doyon, Gérard Poisson, Henri Letondal, Jean Saucier, l'abbé Tardif.

pour saluer en Pierre Dupuy le représentant de « sir Philipp Roy ».

Tout fiers du succès de M. Montpetit en Sorbonne, nous banquetions, en son honneur, au Lutetia. Et René Bazin nous disait: « Canadiens qui rebâtiſsez une nouvelle France au bord du Saint-Laurent, je vous salue d'un cœur fraternel... Heureuse la pensée qui amène en France, de plus en plus nombreux, les étudiants canadiens-français ; à une condition que je vais dire. . . Vous avez quitté pour quelques années, cette contrée promise à de grandes destinées. Vous avez eu le sentiment qu'ici plus que partout ailleurs, une élite canadienne achèverait de se former. Vous aviez raison, et vous serez de cette élite bienfaisante si vous savez découvrir, choisir, emporter dans le Nouveau-Monde, ce qu'il y a d'infiniment précieux chez nous, et cela seulement. Jeunesse canadienne, qu'êtes-vous venue demander à la grand'mère patrie? Ne prenez rien de l'esprit de la révolution qui est détestable; rien de ce scepticisme élégant qui eut son heure, mais qui est mort. . . Étudiez la France! la France de la foi, de la prière, de la charité. . . Vous comprendrez que la France n'a pas, dans son cœur qui est sain, répudié la vocation divine. . . J'inscrivais, ces jours-ci, sur un carnet de notes, cette pensée qu'à la fin de votre séjour, plus tard, quand vous aurez beaucoup travaillé et beaucoup

O CANADIENS, RALLIONS-NOUS !

observé, je souhaite que vous trouviez juste entièrement: « Dieu, dans Sa liberté, s'est interdit à Lui-même de laisser périr la France; car Il n'a point préparé de nation pour la remplacer. »

Vinrent ensuite les médecins de chez nous, délégués aux fêtes du centenaire de Laënnec, puis le vice-recteur de l'université de Montréal.

* * *

Dans quelque coin de Paris ou de province, on voulait parfois entendre parler du Canada. L'occasion était belle. A Paris, nous partions quatre ou cinq, après dîner. L'un portait la carte de géographie, un autre la boîte de projections, un troisième ses notes pour la conférence. Le quatrième chantait les vieux refrains si jalousement gardés aux rives du Saint-Laurent. Notre-Dame du Rosaire, à Vanves, le *Chantier*, oeuvre admirable de la rue de Bercy, le Cercle du Luxembourg, Saint-Lambert de Vaugirard, sur un signe de l'excellent ami Pasteau, Clamart, Versailles, l'Association Fénelon pour jeunes filles: autant d'étapes pleines d'imprévu et de charme. Tous ces yeux grands ouverts, ces visages tendus, ces réflexions venues du coeur aux lèvres, ces mains promptes à battre et à se donner: que d'agréables moments, que d'heures émouvantes, on leur doit! Heures qui s'ajoutent à celles de Beaugency sous la neige, d'Angers, de

Biarritz et de Roubaix. Quelle joie, et quelle fierté aussi de faire connaître son pays à un auditoire conquis d'avance!

J'allais oublier les « midinettes ». . . Elles voulurent, certain midi, voyager au Canada, contrée magique. Quand l'heure fut passée, les yeux tout pleins des visions du Saint-Laurent, du grand Ouest et des Rocheuses, elles s'en retournèrent reprendre leur place aux Galeries Lafayette, au Louvre ou au Printemps. . .

Les sceptiques, les paresseux ou les indifférents en quête du « pratique » penseront peut-être : « Heures perdues, gestes inutiles! » Rien n'est perdu, de ce qui jeta un peu de lumière dans la vie. . .



BULLIER

UNE salle immense sans aucun style. Un large escalier y conduit, mais il faut en descendre les marches. Un promenoir élevé, en forme de *U*, avec des tables et des chaises. Au plafond, des serpentins multicolores. Au centre de la salle, un orchestre, et, tout autour, des centaines de danseurs, jeunes et vieux, qui glissent avec plus ou moins de cadence sur le parquet usé. C'est Bullier. . . Bullier aux limites du Quartier Latin, à deux pas de Montparno . . .

Les couples tournent, tournent. . . Le bruit, qu'ils font en tournant et en glissant, étouffe les sons tantôt rauques, tantôt aigus du *Jazz*. *Cake-walks*, *one steps*, *fox-trots*, tangos, qui ont plutôt l'air de valse, *javas* se succèdent sans arrêt. Inlassables, sous la tiède lumière des ampoules électriques qui tremblotent, pressés les uns contre les autres, les danseurs répètent les mêmes mouvements,

à l'infini. Du haut de l'escalier, on a peine à distinguer les têtes. C'est la cohue.

Il y a de toutes petites filles, aux lèvres et aux joues peintes, qui prennent des airs langoureux en se serrant bien fort contre de jeunes imberbes au regard vague. Il y a des femmes plus âgées, quelques « smokings » américains, des Japonais, des Russes, parfois tout un ménage de petites gens.

Quand la fatigue se fait sentir, un couple sort de cette masse grouillante et anonyme. Elle et lui cherchent refuge sur le promenoir. Des garçons, au veston blanc défraîchi, circulent entre les tables. « Un bock! . . . Une citronnade! » Un bouchon de « Pommery » saute dans un coin. . . Ce fils de la libre Amérique n'a pas d'autre langage pour dire à cette brunette aux sourcils épilés tous les sentiments dont son coeur est plein.

Il fait chaud, affreusement chaud. Que de visages ont pris la forme de boules luisantes! Les faux-cols n'offrent plus aucune résistance. La fumée des cigarettes est la cause du nuage blanc qui se colle au plafond. En bas, la masse suit toujours le même mouvement rotatif. C'est Bullier, le Bal-Bullier, un jeudi soir. . .

Comme l'air est frais et bon dehors! Comme elle paraît accueillante cette terrasse de la *Closerie des*

Lilas où, avant la guerre, venait s'asseoir un homme qui s'appelait *Lenine* !

* * *

Quelques jours ont passé. Je suis le *boul' Mich*, dans la direction de Montparnasse. Des lumières brillent à la porte de Bullier. Mais quelle foule ! La rue et les trottoirs sont noirs de monde. Et partout, des agents, par centaines : les « flics ». Il en est qui vont et viennent à bicyclette ; d'autres, par groupe, se dissimulent dans les impasses. C'est une véritable mobilisation. Voudrait-on, par hasard, faire le siège de Bullier ?

Ce soir, on n'entre pas sans peine dans la vaste salle qui appartient aux étudiants d'Action française pour la réunion de rentrée. On avance pas à pas. Enfin, voici la porte. De chaque côté, puis à l'intérieur le long du couloir et de l'escalier, des jeunes gens forment la haie. La discipline militaire règne ici. Dans la salle, plus d'orchestre, plus de serpentins. Mais des milliers d'étudiants, debout pour la plupart ; et, de ci de là, quelques jeunes filles. Tout ce monde parle ou chante. C'est un tumulte joyeux qui annonce un auditoire vibrant.

Impossible de ne pas ressentir les émotions d'il y a deux ans, à Luna-Park, lorsque 20,000 patriotes, hommes et femmes, acclamaient frénétique-

ment une demi-douzaine d'orateurs, lorsque l'amiral Schwerer confessait sa foi dans la monarchie, après avoir été républicain toute sa vie; lorsque, quelques mois plus tard, devant la menace de M. Herriot, d'autres orateurs, catholiques et protestants, affirmaient que les religieux ne partiraient pas. J'entends encore la voix aiguë du Père Doncoeur, celle plus grave et plus forte de Bernard de Vesins. J'entends le pasteur Soulier, député de Paris, rappeler que son père ouvrit, un jour, sa maison à des dominicains expulsés. . . Et la foule, vibrante, électrisée, hurlait: «Ils ne partiront pas!»

Aujourd'hui, j'entends les camelots du roi pousser les mêmes hurras. Comment oublier que ces hommes ont imposé le cortège de Jeanne d'Arc, fessé Thalamas qui insultait la vierge de Domrémy, nettoyé le Quartier Latin, en partie du moins, des mauvais éléments qui y travaillaient contre la vraie France, arraché la jeunesse universitaire à la révolution, et, un peu partout à travers le pays, chaque fois que c'était nécessaire, fait écho à la conscience nationale révoltée? Ils ne craignent ni les coups, ni la prison. Qui peut nier leur bravoure? M. de Vogué ne pourrait plus dire: «Il n'y a pas de flamme dans les yeux de notre génération!»

L'escalier déverse sans cesse de nouveaux arrivants. Parfois, un arrêt. Précédé et suivi de jeunes gens qui sont les gardes du corps, un homme

gagne l'estrade. Des applaudissements crépitent... Des acclamations jaillissent de milliers de poitrines... C'est un des chefs qui arrive, ou quelque maître particulièrement aimé.

Soudain, il semble que le plafond et les murs vont crouler. Une acclamation formidable éclate. Des milliers de voix scandent: « Vive Maurras! Vive Maurras! » Cannes et chapeaux sont en l'air. Deux, trois, cinq minutes se passent. Parvenu enfin à l'estrade, Charles Maurras salue à droite et à gauche, sèchement. Entend-il cette clameur qui monte vers lui? Il est impassible. Pas un trait de son visage ne bouge, de ce visage fin que prolonge une courte barbe en pointe et qu'illuminent deux yeux petits, mais vifs.

Le calme est revenu. Un silence impressionnant plane sur l'assemblée. On saisit presque le battement des coeurs. On sent que les nerfs sont tendus. Toute cette foule de jeunes gens forme un admirable clavier que d'habiles artistes sauront utiliser.

À la tribune, un homme se lève et s'avance jusqu'à la rampe. Il est grand et fort, avec quelque chose de massif. On l'acclame, on crie son nom... C'est Louis Bertrand, l'ami de saint Augustin, le chantre des Villes d'Or, qui explique sa présence à une assemblée de ce genre.

Après lui, un bon géant se lève. Il porte la cravate La Vallière et sourit. Les acclamations de

tout à l'heure reprennent: « Vive Vesins! Vive Vesins! » Cette fois, il s'agit du colonel Bernard de Vesins, le héros des inventaires de Versailles.

D'autres orateurs se suivent: un professeur à la Faculté de droit, l'amiral Schwerer. . . Puis, c'est l'acclamation retentissante qui accueille Léon Daudet. Ce gros homme à la démarche alerte cependant, à la figure réjouie, au nez bourbonien, cet écrivain fougueux et brillant qu'une cour d'assises condamnait, l'an dernier, à cinq mois de prison: c'est Daudet!

Pendant que les applaudissements redoublent, que toutes les cannes et tous les pieds frappent le parquet, que les cris de « Vive Daudet! » font trembler les vitres, lui, continue de sourire, et tout en souriant, il arpente l'estrade et laisse glisser une main le long de la rampe. Trois ou quatre minutes se passent. Daudet s'arrête, fait un signe, prend la rampe à deux mains, incline le corps en avant et commence son discours, suite de phrases brèves, rapides, et d'exclamations hardies. Puis il se remet à marcher le long de la rampe que la main ne lâche pas.

La voix est puissante. Elle court à travers la salle, jusque dans les coins les plus reculés. Et cette voix, qui sait être douce lorsqu'elle parle de Ronsard ou de Mistral, lorsqu'elle décrit le ciel de Provence, est pleine de colère, ce soir. Elle est un

fouet cinglant qui frappe à droite et à gauche sans aucune pitié. Elle provoque au combat. Elle entraîne. Elle est celle qui venge l'honneur bafoué et qui appelle le triomphe de la cause. . .

On ne compte plus les minutes. . . Quand la voix s'est tue, il semble qu'un grand vide vient de se produire. On la cherche encore au milieu des applaudissements qui la saluent une dernière fois.

C'est la fin. Les milliers d'étudiants ont entonné *La Royale*. Le chant est beau, majestueux. . . Quand il est achevé, les mêmes voix reprennent :

Vive Léon Daudet, ma mère !
Vive Léon Daudet !
Il prend les traîtres au collet :
Vive Léon Daudet !

La salle se vide lentement. Dehors, quelques applaudissements brisent le silence de la rue. Les centaines d'agents sont fiévreux. Ils regardent passer cette belle jeunesse. . . La République, cette fois encore, est sauvée.



EDWARD P. À LA MAISON CANADIENNE ¹

EN 1919, le gouvernement français faisait procéder à la démolition de l'enceinte fortifiée qui enveloppait Paris depuis 1844. Tout le plateau de Montsouris, au sud, se trouvait ainsi dégagé. Seules, quelques bandes de romani-chels ou Bohémiens, déguenillés, vivant misérablement au jour le jour, demeuraient les tristes témoins d'une autre époque. Le petit train de Sceaux, soufflant et crachant, continuait lui aussi de jeter au passage des nuages de fumée noire sur les beaux arbres du parc Montsouris.

Les *fortifs* par terre, que ferait-on des terrains récupérés? On avait décidé de construire des habitations à bon marché tout autour de la porte d'Orléans. A l'est de la porte, entre le parc et l'ancien-

¹ 30 octobre 1926.

ne vallée de la Bièvre, une cité nouvelle s'élèverait, cité d'un genre particulier, à caractère international, qui ferait revivre, pour les Parisiens du XX^e siècle, le Collège des Nations dont s'enorgueillissait le Paris du moyen âge.

Un riche industriel français, Deustch de la Meurthe, donna, avant de mourir, dix millions de francs à l'oeuvre projetée. D'autres imiteraient le geste: Français, Américains du Nord et du Sud, Anglais, Canadiens, Japonais, Belges. L'esprit international, plus que jamais à la mode, devait trouver là un splendide champ d'action.

L'argent, nerf de la guerre et de la paix, fit l'un de ces miracles dont il est coutumier. On vit sortir de terre, sur l'emplacement même des *fortifs*

— J'couch' quéqu'fois dans les fortifes;
Mais on s'enrhum' du cerveau. —

une demi-douzaine d'élégants pavillons, gothique anglais, et une tour qui semble être, de loin, la tour de quelque église plusieurs fois centenaire.

Les premiers étudiants arrivèrent, Français pour la plupart. On leur offrit de petites chambres bien propres, bien éclairées, à dix dollars par mois. Un restaurant ouvrit ses portes. Comme dans les cafeterias d'Amérique, les clients se servent eux-mêmes. Ils défilent devant un comptoir, mettent dans un

plateau les ustensiles nécessaires, choisissent les mets qu'une servante leur passe, n'oublient pas la bouteille de vin ou le bock, puis reçoivent de la surveillante un petit morceau de carton où s'alignent des chiffres. Un coup de poinçon au bon endroit indique le prix qu'il faudra payer à la caisse en sortant. A moins d'avoir l'appétit de Gargantua, ou d'avoir des invités, il n'est pas possible de dépenser plus de huit francs (32 sous) par repas. Et, par les soirs printaniers, sur les pelouses, étudiants et étudiantes ont l'impression de vivre à des milles de Paris, très loin de la vénérable Sorbonne. Il leur suffira cependant d'un quart d'heure de métro ou de tram pour s'y retrouver.

La maison française était à peine achevée qu'un autre pavillon s'élevait plus à l'est, élégante construction toute blanche, avec un large perron, d'immenses fenêtres et des pergolas fleuries. Vision d'Espagne à laquelle il ne manque que le patio ensoleillé; évocation des pays d'azur, de quelque coin enchanteur de la Riviera.

Pour qui donc s'ouvrirait cette maison? Quels enfants heureux, habitués à la lumière, y trouveraient le prolongement de la lointaine patrie? La maison était canadienne, et les hôtes qu'elle attendait allaient bientôt venir d'une région du nord où les hivers sont longs, les neiges éclatantes.

Le Canada donnait ainsi l'exemple, et nul ne

s'étonna de voir la nouvelle cité universitaire prendre d'abord une physionomie franco-canadienne, sinon dans l'architecture, du moins dans ses hôtes de la première heure.

Le jour même où quelqu'un avait proposé la création d'une cité universitaire, notre haut-commissaire à Paris, M. Philippe Roy, décida que le Canada y aurait sa place, et la première. Le nombre des étudiants canadiens croissait chaque année. Il fallait songer à les réunir, à leur donner un toit, en somme, à mettre fin à un état de choses anormal. Quoique l'idée d'une maison canadienne pour les étudiants de chez nous ne soit pas nouvelle, — un projet plus ancien existe, — il n'en reste pas moins vrai que M. Roy a le très grand mérite d'avoir eu la sienne, de l'avoir gardée et d'en avoir fait une magnifique réalité. Il s'attendait à rencontrer des obstacles, à recevoir de vives critiques, peut-être de durs reproches. Mais il croyait au succès final: il avait raison.

Pour obtenir l'argent nécessaire, il s'adressa d'abord au sénateur Wilson. Nous ne pensons pas qu'il dût user de beaucoup de diplomatie pour convaincre notre compatriote fortuné. Le sénateur comprit. Sans lui, le projet courait le grand risque de rester en l'air pour longtemps encore. Il défit donc les cordons de sa bourse, ce qui, traduit en langage contemporain, veut dire: il signa un chè-

que, après y avoir mis un gros chiffre. La chose est encore assez rare, chez nous, quand il s'agit d'oeuvres universitaires, pour qu'il nous soit permis d'insister et de rendre grâces au généreux donateur.

Assuré de l'appui financier du sénateur Wilson, M. Roy s'en fut trouver un architecte canadien, M. Vanier; et celui-ci, avec la collaboration d'un confrère parisien, dressa les plans de la future maison, sans rien exiger en retour.

* * *

Aujourd'hui, Paris est triste. . . Il pleut. Boulevard Jourdan, on se croirait en banlieue. Un petit vent froid d'automne agite les branches dénudées des platanes, et roule dans la boue des milliers de feuilles mortes.

Un parc immense, une demi-douzaine de pavillons élégants: c'est la Cité universitaire. Le drapeau français met un peu de couleur sur tout ce gris. Beaucoup de « sergots » vont, viennent sous la pluie. Une compagnie de gardes républicains est au repos. . . Journalistes et photographes attendent. La maison des étudiants canadiens, avec ses pergolas et ses fenêtres fleuries, est toute pleine de lumière, de murmures et de bruit. Le Prince de Galles en fera l'inauguration tout à l'heure. Et,

pour cette cérémonie fort simple, ministres et sénateurs, évêques et maréchaux, académiciens et professeurs se hâtent vers la jolie salle de réception qui ne pouvait accueillir plus brillante assemblée.

Dans le hall, les Canadiens se reconnaissent, se saluent, s'interpellent. . . On dirait une centaine d'étudiants retour de vacances. Quelques gardes républicains, culotte blanche et sabre au clair, forment la haie de la porte d'entrée à la salle où seuls les privilégiés ont accès.

Dehors, il pleut toujours. Les photographes et opérateurs de cinéma braquent leurs appareils vers l'occident. Les porteurs de cartes blanches ou bleues ne cessent d'affluer. Mon Dieu! y aura-t-il assez de chaises dorées?

Voici le général Pau en civil. La manche vide évoque tout-à-coup les petits soldats de 1870 ! Henri-Robert précède le préfet de police, et Mgr Baudrillart, le masque impassible, va prendre sa place sur l'estrade. Il y a des Anglais dans la salle, beaucoup d'Anglais, des jeunes et des vieux, mais à peine cinq ou six étudiants canadiens. Le sourire de M. dal Piaz se promène sur la digne assemblée, et M. Firmin Roz, l'heureux directeur de la belle maison, vient souvent jeter un coup d'oeil à l'extérieur. Les hommes politiques arrivent presque tous ensemble, et l'on chuchote les noms célèbres: Poincaré, Herriot, Briand. Puis M. de Selves aux

longues moustaches de grenadier, puis le sénateur Honnorat. Ils disparaissent dans la salle où l'on s'écrase.

Des applaudissements, un bruit de sabre. C'est Foch qui entre, tout souriant, suivi du maréchal Fayolle. Mais soudain, au bas du large perron, les photographes ont bougé. . . Des accords éclatent. *God save the King!*. . . C'est lui! le petit prince, le prince charmant, le jeune homme blond, arbitre des élégances qui se baignait le plus démocratiquement du monde, il n'y a pas encore deux mois, dans les eaux du golfe de Gascogne, Il porte un simple parapluie et répond gentiment aux saluts de droite et de gauche. Notre haut-commissaire lui présente ses hommages, et le prince, debout près de la porte d'entrée, attend le président Doumergue. Il est là, à deux pas de moi, presque silencieux et passant parfois la main sur la soie de son haut de forme. Il ne regarde pas ceux qui le regardent. . . Et je pense aux foules qui, dans presque toutes les capitales du monde, se sont écrasées pour voir sa tête blonde et son gentil sourire.

Tout de rouge habillé, le cardinal Dubois arrive à son tour avec Mgr Chaptal. Il incline sa tête blanche devant l'héritier du trône d'Angleterre. Puis c'est un uniforme kaki, une manche vide qui flotte, un visage ovale avec des yeux bleus, une barbe en pointe. . . Gouraud salue militairement.

Un peu nerveux, le prince répond, serre les mains, échange quelques mots avec ses voisins; et, quand il se retourne, le parapluie à la bague d'or me tape dans les jambes . . . Un cliquetis d'armes: La *Marseillaise* éclate. M. Doumergue sourit.

Un jour de septembre 1923, à Nîmes, le président du sénat français assistait au banquet offert à la Mission canadienne du sénateur Beaubien. Les discours furent longs et nombreux. M. Doumergue ne souriait pas. Il devait repartir pour Paris, le soir même, quelques minutes plus tard. Le maire, Josias Paut, caressant sa longue barbe de prophète, souffla au président: « Prenez donc la voiture de Monseigneur! » Que fit M. Doumergue??? Chose certaine, il rata son train . . . Depuis, Mgr Marty au visage sévère est mort, et M. Doumergue, chef suprême de la République française, loge au palais de l'Elysée.

Entre deux rangs de ministres, de sénateurs, de diplomates et d'académiciens, aux applaudissements de la foule d'invités, le souriant M. Doumergue s'avance vers les fauteuils dorés.

Écoutons religieusement les discours. . . M. Roy lit un message du premier ministre du Canada, puis raconte l'histoire de la fondation canadienne dont il fut l'âme. C'est la première maison étrangère inaugurée, et cette idée de maison canadienne est antérieure à l'idée de la Cité universitaire elle-même.

Quelques mots sur l'entente cordiale, sur la Société des Nations, et des félicitations au sénateur Wilson, à l'architecte Vanier, etc.

Le sénateur Honnorat, ancien ministre, succède à M. Roy. Il est, avec M. Deustch de la Meurthe, le véritable créateur de la Cité universitaire. Pendant qu'il parle, un remous se produit à l'arrière: on s'écarte pour livrer passage. . . Presque au pas de course, essoufflé, le ministre de la guerre, Paul-Prudent Painlevé, pirouette devant le prince et gagne son fauteuil. Il fait chaud. . .

Le recteur de la Sorbonne, M. Lapie, accepte la maison des étudiants canadiens. Il arrive d'Amérique. . . « Vos étudiants oublieront ici les longs hivers glacés de leur pays. . . » Ma foi! je préfère le soleil sur la neige éclatante aux brumes et aux pluies de la capitale du monde!

Un gros homme se lève, dont le visage s'est promené dans tous les journaux de France avec une pipe au coin du sourire. . . M. Herriot, ancien président du Conseil, ancien chef du parti radical, maire de Lyon, ministre de l'Instruction publique, prononce aujourd'hui l'un des beaux discours de sa carrière. Il y a de l'émotion, de la chaleur, beaucoup de douceur. Est-ce bien lui l'apôtre de l'école laïque?. . . Il salue les « chers amis de là-bas ». Il y a trois ans, il s'en fut « là-bas », au pied des Laurentides. Mais comme, malgré lui, il traînait

cet « article d'exportation » qu'on appelle l'anti-cléricalisme, la réception fut glaciale à Montréal et à Québec. Ça n'empêche pas M. Herriot de parler des Ursulines et de balancer sous nos yeux la petite lampe toujours allumée en souvenir d'amours éternelles. Ici l'histoire touchait à la légende. Mais c'était quand même fort joli. Le ministre de l'Instruction publique rappelle l'histoire de Paris, cité universitaire. Ironie des faits indéniables! Il ne cite que des noms de moines. « Ainsi les plus grands esprits. . . » Drôle tout de même. Les temps sont changés. . .!

M. Herriot a fini. Des applaudissements chaleureux accueillent son magnifique discours. Toute l'assistance est debout. Le prince, qui écouta distraitement par instants, prononce en français les mots qui ouvrent la maison canadienne. « Sésame, ouvre-toi! » On applaudit. . . Tumulte, murmures . . . Le prince s'en va sous la pluie. Et, là-haut, les chambres coquettes, luisantes comme des sous-neufs, discrètement éclairées, attendent les jeunes hommes de vingt-cinq ans.

BOTREL EST MORT! ¹

BOTREL est mort! Avec lui disparaît le chevalier-servant de l'Idéal et de la Chanson, une belle figure de catholique et de Français, peut-être, hélas! le dernier troubadour. Il est mort là-bas, soudainement, dans sa coquette maison de Pont-Aven, encore vigoureux et beau. Les mots de la fatale dépêche tourbillonnent dans ma tête. . . Botrel est mort! L'oiseau ne chantera plus jamais. . . Les souvenirs encore tout frais me transportent vers ce petit coin de terre bretonne qui recevra la dépouille de Jean-Marie-Théodore Botrel, et me font revivre quelques belles heures du premier voyage.

Le train, tout petit comme un jouet d'enfant, me conduisait à Pont-Aven. J'étais arrivé la veille à Quimperlé, par une averse semblable à celle qui accueillait le bon Coppée, au même endroit, le 7 août 1880. . . Mais, à cette heure matinale d'un dimanche de septembre 1923, le soleil radieux

¹ 26 juillet 1925.

transformait en perles brillantes les gouttes de pluie suspendues aux buissons. Ce n'était point tout à fait la Bretagne sauvage, mais celle qui sourit encore, attirant à elle les peintres et les poètes.

Un rapide franchirait en vingt minutes la distance qui sépare Quimperlé de Pont-Aven. Mon *omnibus* s'attarde à loisir dans la campagne tout humide et fraîche. Il lui faut une heure pour atteindre le but du voyage, sans compter les arrêts aux stations minuscules pour laisser monter ou descendre les Bretonnes à la coiffe légère.

Pont-Aven! « Halte exquise, pays presque trop joli », écrivait Coppée. « Quatorze moulins, quinze maisons », dit une chanson. Il ne reste plus, aujourd'hui, qu'un moulin: celui de Rosmadec dont la grande roue tourne joyeusement près de l'église.

Botrel m'attendait, et, pour m'accueillir, il souleva son large chapeau breton. Une heure plus tard, après avoir traversé le Bois d'Amour, sous le feuillage des grands chênes, nous étions au cimetière devant la tombe sacrée de la « Douce ». Les mots gravés là-bas sur la pierre, les derniers mots murmurés par la mourante qui attendait son poète me reviennent comme une chanson plaintive. « Soyons indulgents. . . Faisons des heureux. . . Créons des sourires! » Puis ce fut la messe, la sortie des petites Bretonnes en costume et, dans la demeure qui se cache parmi les arbres, la large hospita-

lité du barde entouré de sa famille et des reines des Ajoncs d'or.

Il était resté fidèle au Canada français. Le souvenir des réceptions triomphales de 1903 et de 1922 ne le quittait jamais. A Pont-Aven, dans la chambre vaste et claire d'où la vue s'étend sur la campagne bretonne, et où travaillait le poète, il y avait le coin canadien: livres, photographies, drapeaux, menus objets qu'on lui avait donnés.

Le petit salon du rez-de-chaussée était tout plein de précieuses reliques et d'objets d'art. Dans un coin, le drapeau ensanglanté que l'enseigne de vaisseau, Paul Henry, avait, en 1900, arraché aux Boxers. Ici, une poire à poudre de Louis XVI, des médailles d'or, d'argent et de bronze, gagnées à diverses époques, la Jeanne d'Arc de Frémiet réduite, les photographies dédicacées de Pie X, de Barrès, de Mistral, de Loti, de Charette, de Villebois-Mareuil . . . Là, bien en vue, la canne à pommeau d'or que les étudiants de Montréal offrirent au barde, en 1922.

Dans ce sanctuaire du souvenir, où des âmes semblaient encore planer, Botrel chanta. Madame Botrel, la seconde femme du poète, — une charmante et jeune Alsacienne de Colmar — l'accompagnait. Il chanta, et, reprenant les refrains, une dizaine de petites Bretonnes jolies, en costume local, prolongeaient indéfiniment les chansons. . .

BOTREL EST MORT !

Connaissez-vous les filles
Du pays des moulins?...
Vive Pont-Aven et ses filles!
Vive donc
La Fleur d'Ajonc!

Tout cela, c'est le passé maintenant, c'est le charme qui ne reviendra plus jamais. Il est mort, le petit gâs de grand'maman Fanchon, le fils du forgeron de Dinan:

Mon père était forgeron,
Ma mère était couturière. . .

Et, c'est un autre poète qui le dira. . .

Issu de forgerons, de maréchaux-ferrants,
Qui martelaient jusqu'aux couchants, dès les aurores,
Peut-être que Botrel dut à ses grands-parents
De forger des strophes sonores!

(Eugène Le Mouël).

Il fut successivement apprenti-serrurier, clerk d'avoué, employé dans l'administration des chemins de fer. Et puis, un beau soir, à Montmartre où se réunissaient alors les poètes et les artistes, il chanta « La Paimpolaise ». Le lendemain, tout Paris reprenait la chanson. C'était le commencement de la célébrité, c'était la gloire. Depuis lors, Botrel ne devait cesser d'écrire et de chanter. . .

Les chansons firent le tour du monde. Ces oeuvres naïves, mais profondes, pleines de sentiment et de noblesse, trouvaient sans peine le chemin des

lèvres et des coeurs. Et lorsque, tout récemment, Mgr Baudrillart et Charles Le Goffic traversaient le continent sud-américain, les enfants des écoles leur chantaient les refrains de Botrel. . .

Le poète ne connut pas seulement des heures ensoleillées. La jalousie, la moquerie, les sourires dédaigneux ne lui manquèrent pas. Il a souffert sans se plaindre jamais, fidèle à son idéal d'artiste et de poète chrétien.

En 1900, la cantate de Botrel pour l'Exposition universelle était couronnée, récompense que Sully-Prudhomme avait obtenue jadis. Le chansonnier devait, à cette occasion, recevoir la croix de la Légion d'Honneur. . . Il est mort sans qu'une main française eût mis la croix sur son coeur. . . Pourquoi? Parce qu'au lendemain de l'Exposition, Botrel, témoignant au procès Dreyfus, souleva le fameux incident du crucifix. Il ne devait jamais recevoir la Légion d'Honneur. Les Juifs tout-puissants y firent toujours obstacle.

J'ai pu lire les recommandations formelles faites en faveur de Botrel par les maréchaux Foch, Pétain, Fayolle et Lyautey, par Barrès, Poincaré et Millerand, par une foule de sénateurs et de députés. Rien n'y fit. Il était à jamais rayé des propositions.

Mais Botrel ne tenait pas plus aux honneurs qu'à l'argent. Sa fameuse « Paimpolaise » lui rap-

BOTREL EST MORT !

porta exactement vingt francs . . . et, toute sa vie, jusqu'à la naissance—à laquelle il ne voulait pas croire—de sa petite Léna, il ouvrit sa bourse où chacun venait puiser.

Pendant la guerre, il chanta sans jamais recevoir un centime. Il donna 1,500 concerts dans les tranchées, les bivouacs et les hôpitaux. Il fut héroïque à sa façon, et Georges Clemenceau s'écriera un jour : « Je ne l'aurais pas cru si grand ! ». . . Sa dernière tournée au Canada lui rapporta une soixantaine de mille francs. Avec sa maison de Pont-Aven, c'est peut-être à peu près tout ce qu'il laisse à sa famille en deuil. Des droits d'auteur ? . . . Il avait presque tout donné aussi ; et c'est l'éditeur Ondet, mort récemment, qui a élevé sa propre fortune sur la production littéraire de Botrel. C'est inconcevable. On aurait peine à comprendre Botrel, si l'on ne connaissait pas son cœur . . .

Quand il allait en tournée à travers l'Europe, il installait son accompagnateur dans un wagon de première classe, mais lui-même voyageait en troisième. Quand il revint du Canada, en 1903, il rapportait une certaine somme pour le monument de Cartier à Saint-Malo.

Pour qu'on en fasse une aumônière,
Canadiens, pour Cartier, je vous tends mon chapeau.

Mais la somme n'étant pas suffisante, il la compléta de sa poche sans en parler . . .

JOURS ÉTEINTS

Botrel conservait partout sa bonté, sa pureté d'âme. Certains prêtres avaient jugé peu orthodoxe l'une de ses chansons de guerre, « Les deux frères d'armes ». Reçu par Benoît XV, Botrel lui chanta la romance, et le Pape, amusé, oublia, quelques instants, à la voix du barde breton, les soucis de sa charge et les angoisses de l'heure. « On croit voir pousser les genêts quand il chante », écrivait de lui Maurice Barrès.

Depuis 1919, Botrel n'acceptait plus aucune invitation officielle. Il ne se sentait heureux complètement qu'avec sa femme et les deux petits anges qui l'attendent encore. Il avait un cœur d'enfant, aimait les humbles, les pauvres, et se plaisait à dire, dans les derniers jours de sa vie: « Si la réincarnation existait, je descendrais sûrement d'un petit pâtre italien. »

Fils d'ouvrier, instruit par d'humbles Frères des Ecoles chrétiennes, dans une petite école de Bretagne,

— Six ans et plus, à votre école
Je lus la divine parole
De droiture et de charité. . . —

il répétait souvent:

Sur ma tombe, gravez ces mots:
« Ci-gît un gâs des moins illustres,
Un tout petit barde en sabots
Qui ne chanta que pour les rustres! »

BOTREL EST MORT !

Il fut autre chose. On peut lui appliquer ce qu'il écrivait si joliment de Guynemer :

Il fut. . .

L'accent-circonflexe blanc

Sur le grand Rêve de la France.

« Lyre vivante », proclamait Frédéric Mistral, il continuera de vibrer pour nous, quoi qu'on puisse penser et dire.

Il repose, à cette heure, sur un lit de parade, dans son costume breton, le crucifix entre les doigts. Quand sonnera la cloche de son église, il sortira du Ker, porté par ses Bretons têtus qu'il aimait, qu'il chanta. . . Il passera doucement le seuil de sa maison, sous les bras ouverts d'un vieux Christ de bois, il descendra l'allée de chênes, franchira une dernière fois la large pierre où il avait fait graver ce mot accueillant : Salve. . . Il passera devant le monument qu'il éleva à la mémoire de son ami Brizeux, il longera quelques instants l'Aven, précédé de la croix et des Reines des Ajoncs d'or, entrera dans la vieille église où frémiront les coiffes des femmes, comme de grandes ailes qui achèvent de battre.

Enfin, quand le recteur aura dit les derniers mots qui font espérer, on le portera, lui, le cher poète, à côté de sa « Douce », au fond du petit cimetière, à l'ombre des cyprès.

J O U R S É T E I N T S

Celui qui meurt au village
N'est jamais tout à fait mort. . .

Il y reposera, jusqu'à la Résurrection, en terre bretonne, avec les siens, avec plusieurs héros de ses chansons. Et chaque dimanche, désormais, à la grand'messe, suivant la pieuse coutume, le recteur dira les noms de tous ceux qui reposent au cimetière. . . Le nom du barde fera s'agiter les coiffes des jeunes et des vieilles, et revenir tout à l'entour les Jean-Marie, les Yann, les Yvonnik, les Léna, les Petit Grégoire et les Paimpolaises. . . Chacun se signera dévotement. . . Lui, si doux, si bon, si franc, qui vibrait au moindre souffle, épris d'idéal et de beauté, croyant et patriote, artiste délicat qui aimait à suivre l'alouette sur les cimes, il aura vu depuis longtemps la Lumière:

Plus on descend dans la nuit,
Plus on monte vers la Lumière!



SILHOUETTES

UN MAÎTRE: MAURICE BARRÈS

LE 23 septembre 1928, sur une colline de Lorraine, près de 10,000 personnes s'étaient réunies, « noble rendez-vous, écrivait Charles Maurras, donné aux fiertés et aux fidélités sur la roche historique de Sion-Vaudémont ».

Entre la chapelle Notre-Dame de Sion, où la messe s'était dite le matin, et les ruines moyen-âgeuses du château de Vaudémont, un monument s'élevait, surmonté, non pas d'une statue, mais d'une lanterne des morts et d'une croix.

Au sommet de la Colline inspirée, qui domine cette campagne lorraine où « tout est calme, très doux, très grave, d'une poésie pure et innocente », sur cette élévation où tant de fois un père aimant et inquiet conduisit son petit Philippe pour lui faire écouter le « silence qui jadis enveloppa ses pères », la foule se recueillit pieusement dans la mémoire de Maurice Barrès.

Des orateurs jetèrent à cette foule l'écho de la grande voix qui s'éteignait à l'automne de 1923. Ce fut d'abord le maréchal Lyautey qui présenta le monument du patriote dont le « rayonnement s'étend sur toutes les familles spirituelles de la France ». Puis, Henry Bordeaux lut un discours de Paul Bourget, et, à la suite de quelques autres orateurs, Raymond Poincaré, Lorrain comme Barrès, célébra l'oeuvre de l'écrivain.

Maurice Barrès ! Il appartenait à cette génération de Français qu'on a appelée « la génération de la défaite ». De descendance auvergnate, transplanté dans le sol de Lorraine que mutila tant de fois la botte de l'envahisseur, petit-fils d'un officier de Napoléon, il grandit dans l'ombre sanglante que projetaient sur sa terre natale les désastres de 1870. Tout jeune enfant, il allait méditer dans cette cathédrale de Strasbourg qu'il appellera « la plus belle prière du monde ». Mais bien vite, l'inquiétude le gagnait, qui le poursuivra jusqu'à la fin de sa vie.

Barrès a vécu l'époque où la lumière manquait à la politique française. Il y eut le scandale Grévy, puis le boulangisme, puis Panama, l'affaire Dreyfus, les lois antireligieuses, le tout dominé par les justes appréhensions d'un petit groupe de patriotes qui voyaient venir la guerre. Barrès était au nombre de ces derniers.

SILHOUETTES

On l'avait accusé d'individualisme. Ce « moi » qu'il essayait d'analyser, de définir, on en fit un prétexte à des reproches amers. On ne comprenait pas que Barrès, se repliant sur lui-même, cherchant dans son coeur ce qui en formait l'essence, puis se penchant sur son petit coin de terre natale, et limitant ses horizons de la première heure, s'apprêtait à voir plus loin parce qu'il commençait par voir juste. Cette recherche du « moi » allait le conduire hors des limites où son âme se répandrait à profusion. Cet individualisme, qui n'était au fond qu'une méditation intérieure devait s'achever dans l'amour de la collectivité nationale à laquelle il appartenait. De soi-même, il montait jusqu'à son peuple, de sa province il se haussait jusqu'à la grande patrie dont il sera l'une des voix les plus pures et les plus fortes. Il expliquera lui-même cette attitude. Inutile de chercher une contradiction dans son oeuvre. Il faut y voir un développement.

D'un *Homme libre* à la *Colline inspirée*, il n'y a que la rapide et nécessaire évolution d'un patriotisme éclairé. Du petit Barrès rêvant sous les voûtes de Strasbourg ou sur les « côtes vaporeuses de la Moselle », au Barrès flagellant les ennemis de l'âme française, il n'y a que la transition entre la pensée qui se réserve et l'action qui se donne. Et la réponse est celle que faisait lui-même Barrès,

député de Paris, accusé de parler trop souvent à la Chambre: « J'ai, moi, le dossier de la France! »

Ce dossier, avec quel amour, quelle persévérance, quelle foi et quelle ardeur ne l'a-t-il pas compulsé, étudié, scruté, dressé devant les foules de son pays! Ouvrier infatigable, il regrettait de ne pouvoir travailler vingt-quatre heures par jour.

Parce que, tout jeune, il s'était senti attaché au sol par les fibres les plus intimes de son être, parce qu'il avait commencé par comprendre le coin de terre où il naquit, Charmes, — devenu son tombeau, — parce qu'il avait aimé sa province et s'était imprégné de l'esprit provincial — le bon, — il n'en aimait que davantage la grande patrie, la Terre et les Morts, synthèse de tous les patriotismes locaux, de toutes les nationalités provinciales. L'horizon du bois de Charmes s'était élargi jusqu'à la « ligne bleue des Vosges », et le patrimoine personnel de l'homme s'était fondu dans le patrimoine national.

Barrès défendit ce patrimoine sans se lasser. Tout ce qui s'y rattachait de loin ou de près lui était cher; et il mourut à son service, mettant la dernière main à cette magnifique *Enquête aux pays du Levant*, peut-être le plus beau plaidoyer qui existe en faveur des communautés religieuses françaises d'Orient.

Un tel homme, attaché si intimement à son

oeuvre, dut beaucoup souffrir. Dans une conférence qu'il consacrait à Barrès, en janvier 1926, René Benjamin, — l'un des plus remarquables conférenciers de l'heure — rappelait combien sa sensibilité et sa délicatesse furent victimes de la muflerie des gens, au lycée d'abord, puis dans les salons où apparaissait ce « grand garçon à figure de proconsul ». Et plus tard, en 1889, ce sera à la Chambre des Députés où l'envoyait avec enthousiasme la population de Nancy.

Je ne sais s'il y a, dans l'oeuvre de Barrès, des pages plus prenantes que celles qui décrivent cette fameuse journée du 21 novembre 1892 où Jules Delahaye dénonça le scandale de Panama. Tout le Barrès hautain, fier, brave et indigné s'y retrouve. Comme il les a marquées au fer rouge ces *figures* des « petites bêtes de proie »!

Et quel maître il fut! l'un de ces maîtres que nous cherchons en vain autour de nous, l'un de ces chefs que nous voudrions suivre sans arrière-pensée, avec toute notre âme! L'on m'a dit, à plusieurs reprises, l'accueil charmant qu'il réservait aux jeunes, l'appui qu'il ne craignait pas de leur donner, l'intérêt qu'il leur portait. Pas de petitesse chez lui! Pas de mesquinerie! mais la splendeur royale des riches d'esprit qui ne croient pas s'abaisser en tendant la main à de plus faibles! Et, avec celà, une délicatesse exquise de l'âme qui persistera jusqu'à

l'heure dernière. Benjamin a rappelé ce mot de Barrès mourant à sa femme: « Ce doit être bien plus dur à voir qu'à souffrir. . . »

Ah! j'envie ceux qui le connurent, ceux qu'il a guidés! J'envie les élèves d'un tel maître. Je comprends le cri de tant de Français d'aujourd'hui: « Comme il nous manque! . . . Depuis sa mort, il y a un vide dans l'atmosphère de la France ». Oui; mais il y a des enseignements qui demeurent, et si l'obscurité enveloppe parfois les âmes, il y a au moins une lumière dans la nuit!

* * *

MGR ALFRED BAUDRILLART

Comme elle est belle et sereine la carrière du normalien de 1880 devenu l'une des gloires de l'Eglise de France! Croyons-en son biographe, Claude d'Habloville.¹ Croyons-en surtout les faits qui remplissent soixante-huit ans de belle vie.

Lorsqu'il devenait élève de l'école Bossuet à la veille de l'Année terrible, le jeune Alfred Baudrillart pouvait méditer sur les exemples de certains membres de sa famille dont une bonne dou-

¹ *Grandes figures de l'Eglise contemporaine*, par C. d'Habloville.

zaine appartient à l'Institut. Pour n'en prendre que deux, son grand'père maternel, Silvestre de Sacy, entrain, sous le Second Empire, à l'Académie française, et son père, l'économiste Henri Baudrillart, siégeait à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Certains verraient là une prédestination. L'écolier, devenu normalien en même temps que Bergson, Jaurès et Puech, aspirait à autre chose. Mais avant d'entrer à l'Oratoire en 1890, Alfred Baudrillart enseignait l'histoire à Laval, à Caën, au collège Stanislas, puis à l'Institut catholique.

Il eut, dès ce moment-là, des relations très étroites avec Mgr d'Hulst dont il devait être un jour le digne successeur à la tête de l'Institut catholique. Prêtre, il continua d'enseigner et de publier des ouvrages d'histoire remarquables dont le plus célèbre demeure son *Philippe V et la Cour de France*. Mgr d'Hulst gardait auprès de lui le Père Baudrillart. Et en 1907, onze ans après la mort de l'ancien page de la reine des Belges, l'oratorien devenait à son tour recteur de l'Institut catholique de Paris.

L'activité du nouveau recteur trouvait devant elle un champ sans limites. Elle s'y exerça brillamment. L'oeuvre a grandi, malgré tous les obstacles, et elle le doit pour la plus grande part à son recteur actuel. Sans doute, quand on entre dans

l'une des salles peu confortables de la Maison des Carmes, on se sent pris de pitié pour ceux qui y travaillent. Mais il faut se ressaisir bien vite. Du haut de ces chaires plus ou moins modestes d'apparence, ce sont des maîtres qui ont enseigné ou qui enseignent encore. Pensons au géologue Albert de Lapparent, à Mgr Duchesne, à l'abbé Rousselot. Et si, le dimanche après-midi, vers trois heures, nous sommes en face du 74, rue de Vaugirard, nous y verrons entrer un vieillard au paletot usé, qui s'appelle Edouard Branly! Quelle gloire ne jettent pas de tels noms sur les murs noircis de la Maison des Carmes! Ah! non. Ce qui peut faire naître la pitié, ce n'est pas cela. . . Si nous étions Français de France, ce serait la négligence souvent coupable des catholiques. . . Même aux rives du Saint-Laurent, quand il s'agit de nos propres oeuvres, nous en savons quelque chose. . .

Aussi, pouvions-nous applaudir de tout coeur Mgr Baudrillart qui, dans la vaste enceinte du Trocadéro, en novembre 1926, soulignait sur un ton quelque peu amer, l'indifférence, la négligence ou l'aveuglement des catholiques. Il lançait ce jour-là un appel émouvant à la générosité des catholiques français, en présence de quatre cardinaux, de trente-cinq évêques, de quarante représentants d'universités étrangères. Et quand le magnifique cardinal Mercier s'avança au bord de l'estrade,

SILHOUETTES

sa haute taille un peu voûtée, ce fut autant pour faire l'éloge de la science et des savants catholiques, que pour saluer Mgr Baudrillart. Le recteur qui n'avait pas voulu, qui ne voulait pas se laisser vaincre par les obstacles, les mesquineries, les hésitations des uns et des autres, qui savait allier une vertu solide, une science étendue à une juste mesure de hardiesse et de nouveauté, ce recteur-là partageait avec sa maison l'apothéose du cinquantenaire! Et c'est un gage de vie, gage d'autant plus certain, qu'un tel Institut ne repose pas pour rien sur les restes de cent Bienheureux martyrs, sur le tombeau d'un Frédéric Ozanam et sur la croix où un Père Lacordaire se crucifiait en union avec son Maître!

Le Canada français accueillera bientôt Mgr Baudrillart qui n'en est pas à son premier grand voyage. Les principales villes d'Espagne, d'Italie, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse et de Pologne connaissent le recteur de l'Institut catholique. Un jour, il est en Tchécoslovaquie; un autre jour en Terre Sainte; et pendant les vacances de 1922, messenger officieux du gouvernement français, il parcourt avec Charles Le Goffic, la lumineuse Amérique latine.

Entré à l'Académie française en 1918, comme successeur d'Albert de Mun, sacré évêque d'Himéria au lendemain de la reprise des relations officielles entre la France et le Vatican, Mgr Baudrillart

trouve dans tous ces honneurs qui lui arrivent des raisons nouvelles de servir l'Eglise et la France. Il préside le Comité catholique des Amitiés françaises auquel nous devons plusieurs belles manifestations franco-canadiennes de ces dernières années, entre autres les fêtes splendides qui ont marqué le troisième centenaire de Mgr de Laval.

Cette fois-ci, enfin, Mgr Baudrillart s'en va vers la province de Québec.² Il devait y aller au cours d'un voyage officiel qu'il fit aux Etats-Unis, avec Mgr Julien, évêque d'Arras. . . Il devait y aller encore, l'année dernière, invité par l'université de Montréal. . . Mais. . . N'insistons pas. . .

Les auditeurs de Montréal, de Québec et d'Ottawa pourront l'acclamer en ces mois d'avril et de mai; car l'Académie française le délègue comme son représentant aux fêtes du Parler français. On applaudira ce beau langage, cette éloquence forte, ponctuée du geste, parfois saccadée. On aimera ce regard malicieux qui vient de derrière les lunettes et peut, à tort, paraître dur au premier moment.

Le recteur de l'Institut catholique verra maintenant par lui-même ce qu'ont fait les Canadiens français au pays de Champlain. Il constatera la persistance de l'effort et comprendra, s'il ne les comprend déjà, la valeur du témoignage, l'hé-

² Mars 1927

SILHOUETTES

roïsme des âmes, le mérite de ceux qui continuent de croire à la survivance.

Pour quelques semaines, il quitte le couvent des Carmes, la vaste pièce pleine de livres, de gravures, de tableaux, de photographies, de souvenirs. Il délaisse cette rive gauche où il est né, ce quartier du Luxembourg où on le voit passer, petit, massif, les mains enfoncées dans les poches de la soutane, le chapeau aux glands verts légèrement rejeté en arrière. Quand il reviendra s'asseoir devant sa table de travail à la Maison des Carmes, il rapportera, j'en suis sûr, de magnifiques souvenirs, un peu de ciel canadien et de lumière laurentienne!

* * *

PAUL CLAUDEL, DIPLOMATE ET ÉCRIVAIN

Né en 1868, à Villeneuve-sur-Fère, Paul Claudel est Champenois, comme Arthur Rimbaud à qui il doit beaucoup. La Champagne est, paraît-il, le coin de France où le moyen âge demeure le plus puissant; c'est la terre d'où s'éleva la cathédrale des sacres. Il est permis de penser que Claudel y puisa en partie son amour ardent pour cette période lointaine de l'histoire où la foi, comme l'épée, était de forte trempe.

A l'exemple de tant d'autres contemporains, Paul Claudel vint à Paris fort jeune. Il fut, en

même temps que Léon Daudet et Philippe Berthelot, l'un des brillants élèves du lycée Louis-le-Grand; Claudel « au regard de feu », écrira plus tard Daudet. Et, en 1883, Ernest Renan, présidant la distribution des prix, couronnait lui-même le futur auteur de *l'Annonce faite à Marie*.

Au lendemain du désastre sanglant de 1870, Emile Boutmy avait fondé l'Ecole libre des Sciences politiques pour « refaire, disait-il, une tête de peuple » à la France. Claudel, qui rêvait d'être diplomate et de voyager, s'inscrivit à l'Ecole installée rue Saint-Guillaume dans un vieil hôtel du XVII^e siècle: l'hôtel Mortemart. Sans négliger les matières historiques et politiques, il se mêlait un peu aux symbolistes que le Maître Mallarmé accueillait chez lui. On le vit aussi chez Maurice Schwob, rue de l'Université, avec sa soeur, Camille, sculpteur, « géniale artiste », rapporte Daudet dans ses *Souvenirs*.

Entré dans « la carrière », il parcourut le monde. Il était bientôt consul à Boston, puis à Shanghai, faisait un long séjour en Chine, se rendait ensuite à Prague et à Francfort. La déclaration de guerre le trouve à Hambourg d'où il rentre en France non sans difficulté. Ministre au Brésil avant d'aller au Danemark, il est ambassadeur de France à Tokio, lors de l'affreux tremblement de terre qui secoue le Japon en 1923. On croit même un ins-

tant que l'auteur de *Tête d'Or* est resté enseveli sous les ruines de l'ambassade.

Il y a deux ans, lorsque M. Henry Bérenger eût accompli sa brève mission aux Etats-Unis, la France envoya à Washington, pour l'y représenter, Son Excellence, M. Paul Claudel. Le talent, appuyé sur de fidèles protections, conduisait l'ancien élève de l'Ecole des Sciences politiques à un poste qui peut être considéré comme un sommet dans la carrière. Pour la couronner tout à fait, il ne reste plus à M. Claudel que d'entrer bientôt à l'Académie où siègent déjà ses collègues plus âgés : Jules Cambon et Maurice Paléologue. Dans sa longue et brillante carrière de diplomate, — « le métier le plus divers », d'après Cambon, — M. Claudel n'a pas cessé de répondre à la confiance qu'on avait mise en lui. Promenant sa qualité de beau Français et son rêve illuminé d'un consulat à une légation, d'une légation à une ambassade, il n'a pas cessé non plus d'enrichir les lettres françaises.

Il n'y a peut-être pas, dans la littérature de notre époque, plus mystérieuse figure que celle de Paul Claudel. L'oeuvre abondante, pas plus que la personne de l'écrivain, ne réserve, de prime abord, l'un de ces accueils où la sympathie souriante le dispute à la grâce. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre. Derrière les pages où la langue peut parfois paraître étrange, et la mine de l'homme sensi-

blement rébarbative, on sent passer une âme faite de délicatesse, de sensibilité et de force. C'est une âme qui ne doit pas avoir sa pareille et qui semble là pour accentuer le contraste entre l'esprit et l'aspect matérialiste de notre époque. L'oeuvre qu'elle inspire occupe une place à part dans la littérature, ne se réclame d'aucune école. C'est la branche isolée de lilas fleuri, tout en haut de l'arbre, qu'on ne peut atteindre sans se donner du mal.

Dans les dernières années du XIX^e siècle, l'individualisme et l'anarchie semblaient se disputer les générations montantes. Barrès étudiait son « moi » avant de devenir un chef. Maurras n'avait pas encore commencé son action politique. Le redressement intellectuel, que ces deux hommes devaient opérer, auquel Péguy et Claudel allaient donner la note religieuse, s'annonçait à peine. Claudel, comme Péguy, son frère spirituel, n'aimait pas l'époque où il vivait. Ces âmes inquiètes n'étaient pas heureuses. « Nous sommes une génération de sacrifiés », s'écriait Péguy, avec le pressentiment que le sacrifice serait un jour sanglant.

La génération intellectuelle, qui avait subi le règne de Renan, était une génération sans foi. Dès l'âge de 15 ans, Claudel ne croyait plus. Mais, en 1886, il sentit que la foi revenait, et la conversion s'achevait quatre ans plus tard, sur le cri du poète : « Seigneur, je vous ai trouvé ! » La foi ardente, le

catholicisme puissant dressé contre le matérialisme en vogue formaient l'une des principales caractéristiques de l'oeuvre politique et théâtrale de Claudel. En face du sensualisme d'un Gide ou d'un Proust, Claudel, dans une prose rythmée, sans doute moins musicale que la poésie régulière, chantait la mystique des saints. A sa façon, il devenait un apôtre, mais non pas l'apôtre des foules. Car il n'avait pas échappé entièrement à l'esprit de chapelle, produit de l'individualisme, qui, entourant l'oeuvre d'art de nuages et d'une obscurité voulue, en fait un amusement plutôt qu'une force durable. Pas de grand public pour un écrivain comme Claudel; mais une poignée d'admirateurs et de disciples dont plusieurs, comme Henri Massis, lui doivent d'avoir aperçu les premières lueurs de vérité.

Claudel, symboliste par ces types qu'il a créés: Marthe de *l'Echange*, Amalric du *Partage*, la douce Violaine dans *l'Annonce*, est aussi, ne l'oublions pas, un « écrivain de la volonté ». S'il a affiché, surtout au début de sa carrière, un certain mépris pour la grammaire et le rythme du vers, s'il prend plaisir à un « style mal assuré, à une syntaxe boiteuse », s'il y a chez lui trop d'obscurité, d'indéfini, de vaporeux et de vague, c'est peut-être qu'il porte en lui les défauts de son temps. N'a-t-il pas dit un jour: « J'ai attaché mon coeur et mon esprit sur l'eau vive et vivifiante »? Mais tout cela ne

peut empêcher Claudel d'être un grand poète. Léon Daudet a même écrit qu'il était « le seul grand, invincible poète de notre époque. »

Classiques et romantiques peuvent le revendiquer, les premiers pour l'équilibre de son esprit, les autres pour son amour de la nature. Mais je pense que, par-dessus tout, Claudel est un mystique échappé du moyen âge, nourri de la liturgie catholique. Il a voulu démontrer que la Foi servait l'Art, que le christianisme enrichissait l'intelligence, et, par là, attirer les âmes vers la Lumière. « Toute l'oeuvre dramatique et lyrique de Claudel est un acheminement vers Dieu », écrit avec justesse Georges Duhamel. Se bien connaître, connaître la nature dont l'homme est enveloppé, pour en arriver, derrière ces voiles, au Créateur : n'est-ce pas là le fond de l'oeuvre claudélienne ? Dans l'obscurité où le lecteur de Claudel se sent parfois perdu, il y a des lueurs qui viennent subitement l'inonder de clarté.

Peu de temps avant la guerre, chez les dominicains français réfugiés en Belgique, au Saulchoir, Claudel disait à Henri Massis, l'Agathon des *Jeunes gens d'aujourd'hui* : « Un catholique (aux yeux des incrédules) est une sorte de personnage échappé des vieux mystères et balbutiant de puériles légendes ». C'est contre cela qu'il a voulu réagir avec une force et une foi puisées aux sources

SILHOUETTES

mêmes de la Vie. Quand la tâche paraît trop lourde, quand la flamme vacille, celui qu'on a surnommé « un Père d'églises » va se recueillir, se retremper dans la bienfaisante paix d'un cloître.

Au coeur du Poitou, le monastère de Saint-Martin de Ligugé, dont Rabelais a vanté les appétissantes salades, accueillit ainsi Paul Claudel qui y venait méditer comme Huysmans et Louis Le Cardonnell. Là, dans ce plus vieux monastère des Gaules, le grand écrivain reçut un jour, des mains de Dom Bosco, l'habit d'oblat qu'il devra revêtir à l'heure de sa mort.

Ce geste n'étonnera pas ceux qui ont lu *Corona benegnitatis* ou les *Cinq grandes Odes*. Claudel à genoux devant le moine qui lui donne l'habit religieux ! C'est l'acte achevant la pensée, le don mystique du serviteur de l'esprit !

* * *

M. FIRMIN ROZ

À la tête de la Maison des étudiants canadiens, au parc Montsouris, il fallait un directeur. Et ce directeur devait être un universitaire qui aurait beaucoup de doigté, de finesse, de goût, un homme

qui unirait une suffisante largeur de vues à une autorité digne de respect, un intellectuel qui saurait comprendre les étudiants et les faire bénéficier de ses connaissances, de ses qualités morales, de ses relations.

Canadien? Français? Laïque ou prêtre? Le choix somme toute était difficile, et celui qui devait résoudre le problème s'exposait à recevoir des coups s'il n'avait pas la main heureuse.

M. Firmin Roz était, en 1925, directeur de l'Office national des universités et grandes écoles françaises. Intellectuel dans la force du mot, il avait à son crédit une oeuvre littéraire d'envergure. Très versé dans la psychologie américaine et anglo-saxonne, intimement lié à quelques-uns des premiers écrivains de son temps, homme du monde aimable et prévenant, grand voyageur, conférencier fort goûté et de belle allure, M. Roz était un candidat précieux, comme il ne s'en présente pas souvent.

On lui offrit alors de diriger la nouvelle fondation, d'aller vivre boulevard Jourdan, en pleine Cité universitaire, au milieu de jeunes Canadiens qui viennent chercher en France un complément à leur culture première. Eprouva-t-il quelque hésitation avant de dire oui à M. Roy? C'est possible. Un homme intelligent, même conscient de sa valeur, ne se dissimule pas la délicatesse de certaines

tâches qu'on lui confie. M. Roz comprit ce qu'on exigeait de lui et accepta avec confiance le nouveau poste.

Qui oserait déplorer aujourd'hui le choix de M. Roy? Quelle critique pourrait-on faire de la direction de Firmin Roz depuis deux ans? L'homme a répondu à l'attente générale. Pouvait-il en être autrement?

Fils d'un officier de carrière franc-comtois et d'une noble périgourdine, Firmin Roz naquit à Limoges en 1868. Il est à la fois de l'est, du midi et du centre de la France, et ce mélange harmonieux des hérédités devait exercer la plus heureuse influence sur la carrière du futur écrivain.

Elève du lycée de sa ville natale, il passe son baccalauréat à Poitiers, puis s'en va à Paris, au lycée Henri IV, refaire une rhétorique. Il en est des lycées comme des hommes. Ni les uns ni les autres n'échappent à l'esprit de rivalité. A l'époque où le jeune Firmin Roz entrait au lycée de la rue Clovis, la grande ambition des différentes maisons était de garder le premier rang dans la préparation à l'Ecole Normale. Le proviseur d'Henri IV voulait à tout prix enlever la place qu'occupaient tour à tour Charlemagne et Louis-le-Grand. Dans ce but, il avait prié l'inspecteur-général de l'enseignement de lui signaler les plus brillants élèves des lycées de province à qui il offrirait des bourses

d'études. Et c'est ainsi qu'aux environs de 1886 le rusé proviseur d'Henri IV accueillait dans sa maison, en même temps que Firmin Roz, Henry Béranger, André Bellessort qui venait de Laval, le délicat André Beaunier, Louis Bertrand, gloire du lycée de Bar-le-Duc et Victor Giraud, originaire de Dijon. Peut-on douter qu'avec de telles recrues le lycée Henri IV n'ait pas succédé à Louis-le-Grand pour la préparation à l'Ecole Normale?

Enlevé à sa province par Paris, Firmin Roz n'allait pas tarder à devenir un vrai Parisien. Après avoir décroché sa licence en philosophie, il recevait une chaire dans un collège dépendant de l'Académie de Paris. Sa carrière de professeur et d'homme de lettres commençait, carrière qui se poursuivra féconde et harmonieuse.

Déjà, alors qu'il était encore étudiant, Firmin Roz avait publié la traduction d'un ouvrage d'Emerson; et cette traduction fut la première d'une longue série qui servira à répandre le nom de l'auteur dans les milieux littéraires anglo-saxons. Le jeune professeur traduira tour à tour Thomas Hardy, G. Moore, Wickham Steed, sir Sydney Lee et Kipling.

Ses premiers travaux valurent à Firmin Roz l'invitation d'aller faire des conférences aux cours d'été de l'université d'Edimbourg, en 1899. Il en rapporta des impressions que Ferdinand Brunetière

lut avec intérêt et publia dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'était là le début d'une collaboration qui dure encore et fait de Firmin Roz l'un des plus anciens « serviteurs » de la maison.

Le goût des voyages est le propre d'un esprit ouvert. Le jeune Limousin, dont le nom s'imposait à l'élite intellectuelle, s'en alla porter la bonne parole française à travers l'Europe fiévreuse. Un jour, il est à Vienne ou à Budapest. La capitale de l'antique Bohême le reçoit, et, du haut du pont Charles IV, il regarde couler la Moldau. En 1909, il parcourt l'Allemagne. Quatre ans plus tard, il traverse l'Atlantique, visite les Etats-Unis, passe au Canada, où il donne deux conférences: l'une à Montréal sur le théâtre français contemporain, l'autre à Québec. Il retourne en Grande-Bretagne, connaît les pays scandinaves et la Hollande. Puis c'est la guerre. Firmin Roz dirige, aux Affaires étrangères, le service des informations, section des Etats-Unis. C'est de là qu'il ira à l'Office national des universités d'où M. Roy le conduira à la Maison canadienne du boulevard Jourdan. Auparavant, en 1923, il aura fait son second voyage d'Amérique, passant rapidement par London, Ottawa, Montréal et Québec.

Entre deux paquebots ou entre deux trains, M. Roz est parvenu à publier une trentaine d'ouvrages, sans compter de nombreux articles dans les

journaux et les revues. Oeuvres de critique et d'histoire littéraire, études sur les principaux écrivains anglais et américains, livres précieux sur les Etats-Unis: tel est le fruit de près de quarante ans de travail et de méditation.

Mais le tableau de l'oeuvre ne serait pas complet sans le roman que Firmin Roz publiait en 1922. L'auteur des *Etats-Unis d'Amérique* — livre si justement apprécié — appartient à cette génération qui porta sur ses épaules le fardeau de 1870 et vit venir avec effroi l'hécatombe de 1914.

Paul Bourget et Louis Bertrand ont décrit l'état d'âme des adolescents de 1888. Barrès, au sommet de la Colline inspirée, a chanté leur angoisse, et le clairon de Déroulède n'a pas étouffé les cris de ceux qui marchaient vers le sacrifice. La politique ne fut pas belle. La France était inquiète.

L'Age d'homme est le premier d'un cycle de trois romans où Firmin Roz a voulu peindre ceux de sa génération: les adolescents de 1888. Le second paraîtra bientôt: *Les Pas dans les pas*, et ce sera l'histoire du fils qu'un abîme sépare de son père... La guerre a passé là... Dans *L'Autre versant* l'auteur décrira la douleur du père qui vieillit, comme disait Rostand, « seul dans la forêt des âmes ».

Si l'on demandait à Firmin Roz quelle partie de son oeuvre: études étrangères, critique et histoire

SILHOUETTES

littéraires, romans, traductions, lui tient le plus au coeur, je crois qu'il répondrait: « Mes romans ». Du reste, il me disait tout récemment: « Ils sont la quintessence de mes pensées et de mes sentiments ».

Honoré à plusieurs reprises par l'Académie française qui, en 1923, lui décernait, pour l'ensemble de son oeuvre, le prix Vitet,—l'une des plus hautes récompenses dont elle dispose et que Paul Bourget reçut deux ou trois ans avant de prendre place sous la Coupole, — M. Firmin Roz a déjà entendu et lu, sur son compte, les éloges les plus flatteurs et les plus justes. Les critiques se sont plu à souligner la finesse et la clarté de son style, la sûreté de ses jugements et cette douceur d'expression qui enveloppe chacun de ses ouvrages, comme c'est encore la douceur qui émane de sa personne.

Critique dramatique à la *Revue Bleue* pendant plusieurs années, chargé, en Sorbonne, d'un cours sur l'idéalisme américain, conférencier applaudi dans toutes les capitales de l'Europe, M. Roz s'est consacré avec joie à la direction de la Maison canadienne.

Celle qui dut être pour lui, dans le passé, une précieuse collaboratrice, continue de l'être dans l'exercice de ces fonctions nouvelles qui exigent tant de doigté, de persévérance et de bonté. Le directeur de la fondation Roy-Wilson est devenu le

guide des étudiants, et il appartient à ces derniers de répondre aux avances qui leur sont faites. M. Roz est en mesure de leur rendre mille services, et, quand il leur fait une conférence, ou simplement dans la conversation, de les intéresser au plus haut point.

Il a vécu, en compagnie de Barrès, de Bourget, de Bordeaux et de Louis Bertrand, l'époque très pénible que furent pour les Français la fin du XIX^e siècle et les débuts du XX^e. Il fut très mêlé à la vie des salons de la République, cette vie si curieuse, si vivante que Léon Daudet a décrite avec une verve sans pareille dans ses *Souvenirs*. Firmin Roz peut parler aux étudiants du salon de Madame Young où il rencontrait, vers 1891, un jeune ministre de 31 ans qui s'appelait Raymond Poincaré. Il peut leur conter l'anecdote suivante qui date du ministère Clemenceau (1906-1909).

Un jour, on dînait chez Madame Young. Il y avait là des convives de marque, entre autres: Paul Déroulède, l'amiral Bienaimé, député de Paris et Baillet, sociétaire de la Comédie française. On en vint à parler de Clémenceau, et l'amiral Bienaimé, « qui ne demandait qu'à être de l'avis de son futur ministre », a écrit Léon Daudet, attaqua violemment le Tigre. À la surprise générale, Déroulède défendit ardemment Clemenceau avec qui, une dizaine d'années plus tôt, il s'était battu en duel.

L'amiral étonné demanda une explication. « Peu m'importe aujourd'hui, répondit Déroulède, parce que je sais que nous aurons la guerre et que Clemenceau est le seul capable de nous sauver à l'intérieur. » Pour chasser le malaise et dissiper l'émotion qu'avaient produite les paroles prophétiques de Déroulède, Baillet, à la demande de Madame Young, dut lire des vers de l'auteur du « *Clairon* ».

Un autre jour, c'était dans le salon de Madame d'Aubernon, cette aimable dame admiratrice fanatique de Dumas fils dont elle arborait, certain soir, un petit buste dans sa coiffure, rapporte Daudet. La maîtresse de maison confia à Firmin Roz le soin de surveiller la répétition d'une petite comédie en un acte intitulé *De cinq à sept*. L'un des jeunes acteurs mondains s'appelait Robert de Flers. . .

Heureux étudiants qui vivez dans une telle maison avec un tel directeur!



LE CANADA EN SORBONNE

M. ÉDOUARD MONTPETIT CHEZ
RICHELIEU ¹

EDOUARD MONTPETIT! Il y a quelque quinze ans, l'on commençait à prononcer ce nom. C'était celui d'un jeune professeur qui venait de terminer brillamment, à Paris, ses études d'économie politique. Un beau visage toujours souriant, une voix chaude et musicale qui savait capter l'attention, un grand cœur, et, derrière l'économiste, derrière le professeur, le poète qui croyait obstinément à l'idéal.

Nous n'étions alors que des enfants, nous qui dépassons aujourd'hui à peine la majorité! Nous avons grandi en âge, tandis que le professeur de droit romain grandissait en renommée et en gloire.

¹ Mars-mai 1925.

Ce fut bientôt la fondation de l'Ecole des Sciences sociales, puis l'Académie Royale du Canada, le secrétariat de la nouvelle université, puis Gênes, puis l'Académie Royale de Belgique où le récipiendaire devenait la preuve vivante de son discours, enfin l'entrée à la Sorbonne! Le coup de barre intelligemment donné au début de la carrière, et maintenu, avait poussé le vaisseau, toutes voiles ouvertes, vers la pleine lumière!

M. Edouard Montpetit fait honneur à ce peuple français des bords du Saint-Laurent, il fait honneur au Canada tout entier. Ah! certes, il est tombé de la neige sur la tête du brillant professeur: c'est la poudrerie qui a soufflé! Mais le sourire est le même toujours, et toujours égale la sympathie qui vient du cœur. Le secret de la saine popularité est là. Savoir comprendre les jeunes, se rappeler le temps où l'on rêvait soi-même, et soutenir les rêves de ceux qui montent, n'est-ce pas chose rare chez ceux qui ont déjà atteint les sommets ou qui se remettent à descendre?

L'amphithéâtre Richelieu se remplit peu à peu. Dans quelques minutes, le professeur canadien va paraître à la tribune et donner son cours devant quelques centaines d'auditeurs. Beaucoup d'anciens élèves ont pris place sous l'oeil bienveillant du grand ministre de Louis XIII. Au temps de ce roi, le colon s'embarquait pour les terres lointaines. Plus

de trois siècles après, un descendant de ce colon vient dire à la vieille mère-patrie l'oeuvre accomplie.

Quel Canadien, en cet instant, n'éprouverait au fond de soi-même beaucoup de fierté? Comme tout prend des proportions inattendues, quand on est loin du pays! Fermons les yeux. . . Il semble que ce soit l'amphithéâtre de l'université de Montréal... Ces voix qui murmurent tout autour, ce sont des voix de chez nous. . . Mais voici que j'entends la conversation de deux voisins dont l'un est sûrement étranger. « C'est Champlain qui a découvert le Canada, n'est-ce pas? — Oui. — Et il y eut une invasion par les Américains, autrefois?—Oui. —Alors, le Canada est tout près des Etats-Unis?...» Fermons les oreilles, cette fois . . . Mais non: voici Montpetit! Des applaudissements éclatent, tandis que les personnages officiels s'installent derrière la tribune. M. Roy est là, le docteur Grondin aussi, le maréchal Fayolle et le doyen de la Faculté des lettres, M. Brunot, à la barbe abondante. Dans l'auditoire, de belles figures de Français, des académiciens, des professeurs, des médecins célèbres, d'élégantes parisiennes. A quoi donc pensez-vous, M. Montpetit, en écoutant les paroles du recteur de l'université, M. Appell?

La première leçon de la série commence. C'est encore la voix qui nous charmait aux salles de

la Faculté de droit de Montréal, à Saint-Sulpice, au Monument national, en faveur des écoles d'Ontario. . . Mais il y a plus d'émotion aujourd'hui. La fatigue est empreinte sur le pâle visage; il y a même quelque chose de triste dans le regard. La récente traversée a été rude. . . et la tâche est lourde, venant s'ajouter à toutes les autres qu'il ne faut pas laisser en souffrance. Le thème aussi est aride, ce soir: la géographie physique du Canada en somme, l'étude de cette immense région, qui couvre la moitié du nord de l'Amérique, entre l'Atlantique et le Pacifique. Le public doit pouvoir tout comprendre, être et demeurer intéressé jusqu'à la fin. L'heure passera trop vite. . . Le tableau, joliment brossé, va mettre devant les yeux des auditeurs, le territoire canadien.

C'est d'abord un éloge de la terre de France, comme il convenait: « ce pays aimable, doux, de la plus adorable intimité ». Il faut du temps pour le comprendre. M. Montpetit, qui n'en est pas à son premier voyage en France, croit y être parvenu. Nous le croyons aussi, quand l'orateur nous fait la lecture des impressions écrites l'an dernier après une promenade dans la vallée de la Seine. Mais sachant apprécier la France et l'aimer comme elle le mérite, M. Montpetit n'est pas de ceux, trop nombreux hélas! qui dénigrent la lointaine patrie. Ah! non. En face d'un paysage français, « dans ces prés fleu-

ris qu'arrose la Seine », il pense à la terre où sont les morts et se met à l'aimer davantage. Quelle leçon, — après bien d'autres, — pour certains blancs-becs, humiliés chaque fois qu'il s'agit du Canada. . .

Du reste, les points de ressemblance ne manquent pas entre les deux terres, française et canadienne. Cartier, qui était un poète, les avait déjà indiqués. Samuel de Champlain, les missionnaires, les premiers colons les avaient saisis. Aujourd'hui encore, c'est en comparant les territoires que nous pourrions les mieux aimer l'un et l'autre.

M. Montpetit s'inspire de Jean Brunhes et adopte sa division : les masses, les bassins, les climats. Nous avons notre massif central : ce sont les Laurentides ; nos Pyrénées qui sont les Apalaches, et nos Alpes, les Rocheuses, qui surpassent en hauteur, et peut-être aussi en beauté, celles d'Europe. Notre vallée de la Seine, c'est, avec l'étendue en plus et moins de fini, la merveilleuse vallée du Saint-Laurent où le peuple a grandi. « C'est parfois trop immense, chez nous », déclare l'orateur. Oui, mais nos ancêtres, les Français de France, avaient des yeux faits pour contempler les horizons sans limites. En France, notre regard, retenu par plus de joliesse, regrette souvent la splendeur des espaces infinis. . .

De la vallée du Saint-Laurent, on passe à celle

de l'ouest « pas si plate qu'on le pense, puisque parfois, on s'élève, sans montagnes, jusqu'à 3,000 pieds ». Et nous arrivons devant les Rocheuses qui barrent l'entrée de la dernière province de l'ouest.

Nos grands bassins, ce sont ceux du Saint-Maurice, du Saguenay, pays de Maria Chapdelaine, de l'Ottawa. Puis les grands Lacs, et ces « chapelets de lacs et de rivières qui obligent la montagne ou la vallée à céder ».

Sous le rapport du climat, les divergences sont très notables entre celui de France et le nôtre. « Nous ne connaissons pas votre printemps. . . » Le printemps de Paris! « A Paris, le printemps est en avance ». . . Il commence déjà. . . Le soleil est moins avare de ses rayons. Dans les parcs, les petites fleurs bleues, jaunes et roses vont bientôt s'ouvrir. . . Chez nous, nous voyons à peine le printemps sourire. L'été est chaud; il vient vite et passe vite aussi pour nous amener l'automne, la plus belle saison. Ce qu'il fait bon rêver un peu, quand la vie quotidienne nous en donne alors le loisir!... Et voici l'hiver. . . la poudrerie, qui est en quelque sorte, la coquetterie de l'hiver canadien, la neige qu'on regarde tomber avec joie. . . Comme tout est beau, « quand il neige sur mon pays. »

Et le soleil! Cet admirable soleil dans le ciel bleu! Où donc es-tu Chantecler? Si tu avais connu

le soleil canadien!. . . M. Montpetit le déclare hautement: « Le Canada, c'est le pays du soleil! J'en ai douté; mais j'y crois aujourd'hui. » Oui! M. Montpetit croit au soleil de chez nous, il croit à la beauté de notre histoire, à l'avenir du Canada et à la noblesse du peuple auquel il appartient.

Dans la seconde conférence, M. Montpetit raconte l'admirable histoire du Canada, à l'ombre du drapeau français. Cette fois, la fatigue apparaît moins. On sent plus de sûreté, plus de maîtrise. La synthèse est magnifique. Tout a tenu dans une heure, comme dans le cadre étroit d'une belle fresque. L'auditoire, plus nombreux encore que la première fois, suit par la pensée découvreurs, missionnaires, soldats et coureurs des bois dans les courses lointaines, dans les charges héroïques contre la barbarie, contre les dangers des solitudes. De grands noms frappent les oreilles : Champlain, Maisonneuve, Richelieu, Talon, Frontenac. La colonisation, malgré le peu de secours venu de France, malgré les querelles, malgré l'Iroquois et l'Anglais, gagne chaque jour du terrain et repousse la forêt. Des victoires font claquer dans la brise du Saint-Laurent les étendards français. Puis c'est l'agonie d'une grande oeuvre; c'est l'épée de Montcalm qui, sur la fin, renvoie vers la France, l'éclat des rayons du soleil couchant. . . C'est la chute d'un empire sur une victoire.

Mais il reste beaucoup plus que l'honneur. Il reste, aux rives du Saint-Laurent, 60,000 Canadiens, fils des 10,000 colons envoyés par la France. Ils vont reprendre l'oeuvre des aïeux. La France continuera d'être représentée dignement en Amérique, et, malgré les différences que les années formeront peu à peu, l'oeuvre française se perpétuera en nous et par nous. Car « la colonisation est vraiment une oeuvre française, et l'oeuvre française est une oeuvre essentiellement solide. » La France, cette fois-là encore, avait fait sourire « la beauté du monde ».

Ah! soyons fiers! Notre histoire est belle, bien plus, elle est sublime. Ne pas la connaître, ne pas la comprendre, c'est en quelque sorte « lâcher » ceux qui l'ont faite! Apprenons-la nous-mêmes, enseignons-la aux autres. C'est ce qu'a fait M. Montpetit, c'est ce qu'il continuera de faire dans les huit leçons qui lui restent. Nous n'avons, Dieu merci! à rougir ni de notre passé, ni de ceux qui, comme M. Montpetit, le reflètent si « bellement»...

Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire.

* * *

3 AVRIL. — La corporation des Publicistes chrétiens que dirige actuellement M. Georges Goyau, ne perd pas l'occasion de se rapprocher des

Canadiens français. En février, elle invitait le président du Comité de Propagande canadienne à exposer à ses membres le but et le fonctionnement de l'organisme renouvelé. Ce soir, jeudi, à sa réunion mensuelle au Cercle du Luxembourg, elle reçoit, comme hôtes d'honneur, M. et Mme Edouard Montpetit.

C'est presque une fête de famille. L'Académie française est présente avec Georges Goyau et Henry Bordeaux. Autour des tables, plusieurs visages connus d'écrivains de marque.

Dans un petit discours charmant, tout plein de la plus cordiale sympathie, Georges Goyau salue l'hôte distingué, « le type par excellence des apôtres, l'ouvrier de l'amitié franco-canadienne ». Et M. Montpetit doit répondre. L'avant-veille, au banquet du Lutetia, en termes voilés, mais énergiques, il avait distribué des conseils aux jeunes Canadiens de Paris. Ce soir, il raconte tout simplement, dans une conversation d'une heure, les luttes pour la survivance. Et non pas les luttes du passé, mais celles du jour, contre l'Anglo-saxon, contre l'américanisme. La question économique provoque de judicieuses remarques. Que doivent faire les Canadiens français? S'enrichir? S'américaniser? Et le professeur, en des phrases qui ne doivent pas franchir le seuil de la salle, dit l'attitude de l'Anglo-canadien vis-à-vis du Canadien français. « Nous

sommes encore menacés. . . Sitôt que nous sortons de la province de Québec, nous ne sommes plus chez nous ». . . Les convives apprennent ce qu'est le règlement XVII. « Une seule chose importe, déclare M. Montpetit: réclamer le droit intégral accordé autrefois par l'Angleterre à sa colonie naissante. . . J'ai pensé qu'il fallait chercher le succès dans des compromis. . . Erreur. . . Ce qui peut nous sauver, c'est la vieille tradition française. » Et ceci encore: « Aujourd'hui, un jeune Canadien français ne peut pas céder. . . » C'est un autre Montpetit qui parle, un Montpetit moins connu, celui du Monument national, défendant les écoles libres d'Ontario, en décembre 1923! Il ne pouvait qu'« épater » une fois de plus ses auditeurs français, et M. Henry Bordeaux s'empressait de le lui dire dans les termes les plus aimables.

* * *

LE CHANOINE CHARTIER CHEZ M. DESCARTES ¹

18 FÉVRIER. — L'amphithéâtre Descartes se remplit peu à peu. Dans un moment, il y aura des auditeurs debout en arrière. Une soixantaine de

¹ 18 février—27 avril 1927.

Canadiens sont venus entendre le vice-recteur de l'université de Montréal, et l'on retrouve ici et là des têtes qu'on avait aperçues il y a deux ans, dans l'amphithéâtre voisin. Sous le signe de Richelieu, M. Edouard Montpetit inaugurerait alors son propre cours. Des personnages officiels avaient pris place à ses côtés . . . Le doyen Brunot lui avait, en quelques mots, souhaité la bienvenue, et, l'auditoire, un peu plus mondain — qu'on me le pardonne! — aussitôt conquis par le sourire, le charme et l'éloquence du conférencier, avait applaudi à outrance.

Aujourd'hui, la première leçon du chanoine Chartier a quelque chose de moins solennel, et toutefois de plus sévère. L'amphithéâtre est tout en longueur. Il y fait moins clair que chez le grand cardinal. M. Descartes ne sourit pas. . . « Je pense, donc. . . » Pas de personnages officiels. L'honorable M. Roy est présent, mais comme un très modeste auditeur. Le nouveau recteur de la Sorbonne, M. Charléty, est encore à Strasbourg, et le doyen de la Faculté des lettres, M. Brunot, est retenu dans une salle voisine. C'est M. Firmin Roz qui, au pied levé, présente — fort bien d'ailleurs, comme toujours — le chanoine Chartier à l'auditoire recueilli. Très droit, en soutane noire, un sourire malicieux aux lèvres, le vice-recteur écoute les paroles aimables. D'une voix forte que les étudiants connais-

sent bien, il parle à son tour et capte, dès le début, l'attention générale.

La phrase est soignée, presque toujours élégante. Certains passages sont vraiment beaux, et alors même qu'on ne partagerait pas toutes les idées de celui qui parle, on doit applaudir ses trouvailles heureuses, la clarté de son style et la vie qui passe avec les mots! L'on sent bien que ce prêtre, dans une chaire de Sorbonne, n'est pas un étranger. Surtout, il n'y est pas mal à l'aise. Educateur, il veut apprendre quelque chose à ceux qui l'écoutent; il veut convaincre. Il y parvient certainement. Canadien français patriote, il ne dissimule pas à son auditoire en majeure partie français, nos luttes et nos efforts sans le secours de la France, parfois malgré elle. Ayant lui-même puisé aux sources de la pensée française, ancien auditeur d'Emile Faguet dans cet amphithéâtre où d'autres l'écoutent aujourd'hui, il ne manque pas de rendre hommage à la culture dont il est le fils, et à cet esprit si logique, si profond, si vif, où le monde continue de prendre ses clartés.

Et pourtant, le sujet qu'il traite est, dans ses débuts surtout, assez ingrat. « Avant la conquête anglaise », « Au lendemain de la conquête », jusqu'en 1867: c'est très beau en histoire. On y peut prendre d'excellents sujets de romans, matière à de sonores discours patriotiques, et l'habile historien

y trouverait des fresques splendides. Mais la pensée? Nous sommes en plein domaine de l'action: action militaire, action parlementaire, action politique. Les journaux commencent à paraître vers 1775. Qui donc écrit des livres? Où sont les auteurs du crû? Où se cachent les lecteurs? C'est derrière les noms et les dates qu'il faut aller découvrir la pensée. Chez les colons, les missionnaires, les soldats, les découvreurs et les premiers hommes politiques, la littérature ne s'écrit pas plus que l'histoire. . . Elle est vécue comme l'histoire!

Le chanoine Chartier en qui M. Firmin Roz saluait un « représentant de la haute intellectualité canadienne », a souligné dès ses premières phrases, deux faits essentiels dans le développement de notre pensée. Fait politique: le Canada passe à l'Angleterre en 1763; fait national: les Canadiens français demeurent ancrés à la tradition française. M. Montpetit s'est attaché à l'étude du fait politique. Bon nombre de ses auditeurs de 1923 sont là; car ils applaudissent vivement lorsque le conférencier de l'heure rappelle son nom.

M. Chartier, remontant aux premiers écrivains français: Champlain, Lescarbot, Marie-de-l'Incarnation et Pierre Boucher, souligne le caractère franco-canadien de leurs ouvrages, français par l'inspiration, canadiens par le sujet traité. Ces ouvrages sont marqués au coin des caractères les

plus frappants de l'esprit français. Mais à partir de 1720, un fonds local, si humble soit-il, commence à se constituer. Le *folklore* naît sous le toit de l'« habitant », dans les demeures de Québec et de Montréal, dans la cabane du trappeur. La « conquête » anglaise n'en arrêtera pas l'essor; et M. Chartier soutient—il a sans doute en grande partie raison—que le maintien du *folklore* « explique, tout aussi bien que l'instruction dispensée par les collèges et les couvents français, tout autant que les ardents combats pour la langue nationale, la survivance. . . d'une population de près de cinq millions de Français. »

Cette idée a frappé maints auditeurs français qui ont pris plaisir à entendre M. Chartier faire le récit pittoresque d'une veillée campagnarde. . . Quant aux Canadiens de Paris, la tête penchée en avant, un peu de rêve au fond des yeux, ils ont cru voir la grand'salle et entendre les vieilles chansons devant la flamme qui monte. . . Ils ont ri comme si le conteur eût été là, et ce sont peut-être les coups d'archet du violoneux qui faisaient vibrer certains de mes voisins. . .

* * *

4 MARS. — L'auditoire ne change pas beaucoup. Il est toujours fidèle et toujours intéressé. Avec le

conférencier, nous avançons dans l'histoire. Le souvenir des dernières défaites et des derniers triomphes est déjà du passé. Poètes, journalistes, orateurs vont le faire revivre. C'est l'époque des premières manifestations littéraires. Tout est à organiser. Mais, de 1760 à 1790, ainsi que le disait M. Chartier, le 25 février, il y a éclipse. On est long à se remettre du terrible bouleversement. . . Par quel miracle, la pensée française n'est-elle pas morte avec les vieux soldats de Carillon et de Sainte-Foy! Sans doute, elle est faible, ne peut encore briser les cadres et se développer, libre, lumineuse, limpide! Mais, « loyaux à la royauté politique de l'Angleterre, les Canadiens français ont décidé de demeurer loyaux à la royauté intellectuelle de la France. » Voulant conserver la langue, ils veulent préserver la pensée, cette pensée qui vit dans les cercles littéraires, dans les foyers, et s'exprime dans les premiers journaux, dans les premiers discours de nos orateurs politiques. Leur littérature est une littérature de combat. Ah! grands dieux! ceux qui doutent de l'avenir, ceux des nôtres qui sont portés au mépris, ceux qui ne veulent rien voir de bon chez nous, devraient bien lire l'histoire écrite entre 1760 et 1867!

Aujourd'hui, ayant à ses côtés sir Lomer Gouin en qui il salue son « chef », le chanoine Chartier évoque les noms des grands hommes politiques

d'avant la Confédération. De cette éloquence parlementaire mise au service d'un peuple jeune, de traditions sacrées et d'une langue qui reste la première dans le monde, il décrit la force victorieuse. Car c'est elle qui a fait triompher, à la fin, le droit aux libertés politiques. Tour à tour, les parlementaires arrachent au gouvernement anglais la responsabilité ministérielle, le vote libre des subsides, la reconnaissance officielle du français et l'autonomie des provinces en matière d'éducation avec le respect des minorités.

Certains passages de la conférence, tels que traités, demanderaient peut-être de plus amples développements. Les auditeurs, qui n'ont pas oublié certaines remarques des cours de 1925, comprendront plus facilement que les autres. Tout ce qui a trait à la langue surtout et à l'école provoque les applaudissements. « Un peuple fier qui a reçu pareil héritage n'a pas le droit d'y renoncer. » M. Chartier ne parle pas autrement que ceux dont il rappelle les travaux et les luttes: Lotbinière, les Papineau, Morin, Etienne Parent, Lafontaine, Cartier! Quel courage! quelle ténacité! quelle vigueur dans la pensée à défaut d'une parfaite élégance dans la forme! Oui: vous pouvez bien applaudir les morts, Français de France!

Et ce serait vraiment à mourir de désespoir et de honte, si, par la faute de quelques crétins et l'indif-

férence de plusieurs douzaines de nonchalants, tant d'efforts allaient demeurer inutiles! Sans doute, il n'y a pas sur la terre d'hommes plus destinés et contraints à la lutte que les Canadiens français. Nous luttons, nous devons lutter pour tout et depuis toujours. C'est une lutte perpétuelle: pour la langue, pour la foi, pour les traditions; lutte sur le terrain économique, sur le terrain social, lutte contre l'envahissement américain, lutte contre nous-mêmes! On comprend que les lutteurs, surtout quand ce sont toujours les mêmes, soient parfois fatigués... Mais de là à perdre confiance? Non, non! Pour nous l'avoir rappelé au nom du passé, et, n'en déplaise à vos critiques, bravo, M. Chartier!

* * *

30 AVRIL. — Ce soir, pour la dixième et dernière fois, les auditeurs de M. Chartier sont venus l'applaudir dans l'amphithéâtre Descartes.

Demain, le vice-recteur pourra méditer, dans la paix d'un presbytère normand, sur la rapidité qui emporte les mots et les choses... Il repassera au fond de son cœur les amitiés nouvelles qu'il emporte et les anciennes devenues plus douces. L'oreille encore toute pleine des applaudissements de ses fidèles auditeurs, il voudra revivre pour lui-même les années lointaines du premier séjour à Paris. Et,

le 4 mai, reprenant la route des mers, il retournera vers les rives du Saint-Laurent pour se remettre à l'oeuvre. . . Vive labeur!

Le 18 février, le vice-recteur de l'université de Montréal transportait ses auditeurs dans les siècles passés. Il leur a dit les caractères, les défauts et les qualités du petit peuple qui planta son drapeau, construisit des villes et des villages, éleva des clochers et sema les blés en terre canadienne. Il montra, nécessairement faible, la pensée naissante, fit chanter les premiers poètes, parler les premiers hommes politiques, défenseurs, après le colon et le soldat, d'un pays riche et plein d'avenir. C'est toujours la lutte qui se continue. . .

Les historiens paraissent à leur tour, beaucoup plus tard. Charlevoix est bien loin; Bibaud débute, et Garneau est à la tête des grands historiens. M. Chartier souligne ce qu'il appelle « les exagérations et les erreurs de Garneau », et porte sur l'oeuvre définitive le jugement suivant: « C'est la meilleure vue d'ensemble qu'on ait jamais jetée sur le peuple canadien. » D'après lui, toutes les autres histoires sont fortement apparentées à celle de Garneau. Et ces autres histoires ont pour auteurs des hommes de talent dont le conférencier s'applique à lire des pages caractéristiques. Chapais « s'est identifié avec l'époque qu'il étudie. . . » On retrouve en lui les traits d'un « orateur ». M.

l'abbé Groulx — dont l'auditoire applaudit avec force une page extraite de *la Naissance d'une Race* — a des qualités de « poète » qui s'unissent à ses qualités d'historien.

Voilà les trois noms auxquels s'est arrêté M. Chartier sans marquer sa préférence pour l'un ou pour l'autre. Il se borne à demander, sans fournir la réponse, si chacune de ces histoires est conforme aux règles de science et d'art.

Après les historiens, les poètes, que M. Chartier classe en trois catégories: l'école patriotique de Québec (1855-1890), dont Crémazie est le chef; l'école lyrique de Montréal (1890-1920), avec Désaulniers, Chopin, Nelligan, Lozeau et Morin; enfin les régionalistes.

On célébrera cette année le centenaire de la naissance d'Octave Crémazie. M. Chartier le met à sa bonne place. Mais pour Crémazie, comme pour Fréchette et presque tous les autres poètes dont il va parler, il n'est pas tout à fait juste, semble-t-il. Je veux dire: il ne lit pas leurs meilleurs vers. Il s'attache surtout aux faiblesses et aux défauts de leurs auteurs. Quelle sera l'impression de ceux qui écoutent? Les initiés pouvaient se dire en écoutant les vers de Crémazie, de Fréchette, de Gill, de Lozeau, etc.: « Mais il y a autre chose! » Et puis, de temps à autre, le conférencier ne parvenait pas à faire valoir complètement les vers qu'il nous

offrait. Tout de même, on applaudit la « Romance du Vin » de Nelligan, la « Cloche de Louisbourg » de Beauchemin, et le « Trianon » de Paul Morin.

Le 1er avril, ce fut le tour du régionalisme, tant en prose qu'en poésie. « Le régionalisme a sa place ici, déclare M. Chartier. . . Il a fait trop de bien... L'école poétique régionaliste a sauvé notre poésie de l'enlissement dans le sensualisme . . . »

Blanche Lamontagne, Albert Ferland et Pamphyle LeMay avaient eu justement les honneurs du chapitre consacré aux poètes. A la tête des prosateurs, M. Chartier plaça Aubert de Gaspé, le juge Rivard et Louis-Philippe Geoffrion. Après quoi, le conférencier rend hommage à la presse patriotique, et consacre à *l'Action française*² une bonne partie de sa leçon. Il se défend bien de porter un jugement définitif. Mais, tout en montrant le mérite de *l'Action française* « l'un des éléments les plus féconds de notre santé nationale. . . », il tente, avec beaucoup d'habileté, une justification de la politique de rapprochement entre les deux principales races du Canada. Il soutient que « l'idée unique de *l'Action française* est de former un état français, un état québécois ». Il se réserve cependant le droit d'être plutôt le partisan de « l'entente

² Devenue *Action canadienne-française*.

entre l'élite des deux races », et défend par ces mots ceux qui pensent comme lui: « Ils sont aussi meilleurs Français, et peut-être meilleurs Canadiens. »

Historiens, poètes et nouvellistes ont eu leur part. M. Chartier va maintenant consacrer toute une leçon à la littérature politique, économique et sociale, et à la littérature récente. Quelques noms émergent des mille considérations dont le vice-recteur de Montréal agrmente sa pensée: Bouchette, l'ancêtre des économistes, Gérin-Lajoie et *Jean Rivard*, Edouard Montpetit surtout dont toute l'assistance acclame le nom. Et puis ce sont Mgr Bruchesi, Mgr Paquet, Mgr Camille Roy, Henri Bourassa, Rodolphe Lemieux, Omer Héroux, Fernand Rinfret, Athanase David, Jean Désy.

Pour compléter sa tâche, il restait à M. Chartier l'étude de l'art canadien et celle de l'archaïsme, c'est-à-dire de nos paysages, coutumes, archives et langue.

L'art! Il y a en ce moment une exposition d'art canadien au Jeu de Paume. Y a-t-il un art canadien? L'un de mes amis, architecte aux Beaux-Arts, est presque tenté de dire: non! Car il n'y a pas à proprement parler de véritables artistes canadiens . . . Ceux que nous avons sont européens . . .

M. Chartier n'est pas loin de partager cette manière de voir. Il admet que le Canada français, comme tous les pays, et à cause des conditions ter-

ribles que lui fit la politique jusqu'en 1867, ait tardé à s'adonner aux choses de l'art. Mais il trouve des manifestations fort intéressantes dans l'architecture, la peinture et la sculpture, sans pour cela en rester aux maîtrises d'art de Mgr de Laval et de Louis Quevillon. Les architectes ont demandé et demandent à la France leurs modèles et leur formation. Il en va de même pour les peintres et les sculpteurs parmi lesquels deux noms retiennent l'attention du conférencier: Napoléon Bourassa et Philippe Hébert.

« En musique, dit M. Chartier, c'est aussi sur l'avenir qu'il faut compter . . . Si nous n'avons là de grande oeuvre que le *Saint Jean-Baptiste* de Couture, les jeunes qui se forment présentement en Europe et en France font espérer que ce maître comptera bientôt de multiples imitateurs et continuateurs. » L'Ecole de Nazareth reçoit l'hommage qui lui est dû; et la leçon se termine sur une grande espérance.

Ce soir, 29 avril, c'est la fin. L'infatigable vice-recteur de Montréal « comparaît » une dernière fois devant son auditoire qui ne lui ménage pas les applaudissements et les bravos. Dans une douzaine de jours, M. Chartier se retrouvera devant le paysage canadien. Il le laissa dans sa blancheur immaculée, voici près de trois mois. . . Il s'en retourne vers la verdure, vers les arbres bourgeonnants, vers

les campagnes où les oiseaux se sont remis à chanter.

De ce paysage, M. Chartier parle avec amour, et il nous promène avec la fierté du propriétaire à travers le beau domaine que la Providence a donné aux Canadiens français sur les bords du Saint-Laurent. Il s'arrête à Boucherville, au manoir de Terrebonne, traverse les villages, cite les noms, les vieux noms de rues. . . Bonnes gens de Québec, comment pouvez-vous admettre que des échevins pudibonds enlèvent à la rue du Cul-de-sac son nom donné par Champlain? . . . Avec M. Chartier nous entrons dans « les habitations paysannes où vit une population dont les habitudes n'ont pas varié depuis les ancêtres. » Il décrit ces habitudes qui reposent sur le respect de l'autorité, l'obéissance aux règles de la morale chrétienne, la fidélité du souvenir et la bonne confiance dans l'avenir.

Il dit ce que fait Pierre-Georges Roy, à la suite de l'abbé Tanguay, dans le domaine des archives : ce qui est le côté pratique de la fidélité. Il souligne les caractéristiques du parler des campagnes canadiennes, ayant soin de distinguer « les apports dûs au contact avec les Indiens, les Anglais, les Américains — peu de chose en somme — et le fond qui est celui des XV^e et XVI^e siècles. »

Cette question du langage demeure toujours épineuse. Parfois quelqu'un nous accuse de parler

un patois. . . , et très justement, nous nous indignons. Un autre jour, c'est un cousin de France qui, pour nous flatter, nous félicite de parler la langue de Bossuet. . . Et aussitôt, nous lui donnons l'accolade. Voici, sur ce point, l'opinion de M. Chartier: « Seuls les badauds peuvent nous féliciter de parler la langue de Bossuet, comme seuls les lettrés peuvent reconnaître dans ce langage un parler authentiquement français, mais presque disparu en France. »

C'est la fin . . . Un auditeur fidèle n'a plus qu'à remercier celui dont le coeur se souvient et dont la bonne parole produira sûrement d'excellents effets. Ne craignons pas de nous incliner devant ceux qui nous font honneur.

FIN



3 4704

3

Scholarly Bend

H
C

FINI D'IMPRIMER
LE
27 MAI 1929
POUR
LA LIBRAIRIE D'ACTION
CANADIENNE-FRANÇAISE
PAR
ARBOUR ET DUPONT LTÉE
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
MONTRÉAL

١٧

Date Due



DC 28 .B73 J
Bruchési, Jean, 1901-1979
Jours éteints / Jean Bruchési.

010101 000



0 1163 0200991 9
TRENT UNIVERSITY

DC28 .B73J
Bruchési, Jean
Jours étients.

DATE	ISSUED TO 85297

85297

